D B G
David

HISTOIRE
DE FRANCE,
REPRÉSENTÉE PAR FIGURES,

ACCOMPAGNÉES

DE DISCOURS.

TOME PREMIER.

HISTOIRE
DE FRANCE,

Représentée par Figures

GRAVÉE PAR Mr DAVID,

Accompagnées de Discours;

Par Mr l'Abbé Guyot.

DÉDIÉE ET PRÉSENTÉE

A MONSIEUR *FRERE DU* ROI.

par l'Auteur

Graveur de sa Majesté le Roi de Prusse, de la Chambre et du Cabinet de Monsieur, Membre Honoraire de l'Academie Royale de Peinture et Sculpture de Berlin, de celle des Sciences, Belles Lettres, et Arts de Rouen.

Premiere Race.

TOME PREMIER.

Contenant 47 Planches.

à Paris, chez M. David, rue des Cordeliers, au coin de celle de l'Observance

1788

A.P.D.R.

HISTOIRE
DE FRANCE,

REPRÉSENTÉE PAR FIGURES
ACCOMPAGNÉES
DE DISCOURS,

DÉDIÉE

A MONSIEUR, FRÈRE DU ROI.

Les Figures gravées d'après les plus célèbres Artistes, par M. DAVID, Graveur ordinaire de la Chambre & du Cabinet de MONSIEUR, de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Rouen, Membre honoraire de l'Académie Royale de Peinture, Sculpture, &c. de Berlin.

Le Discours par M. l'Abbé GUYOT, Prédicateur ordinaire du Roi, Vicaire-Général de Cambray, Censeur Royal, des Académies de Nancy & de Caen. +.4-5 par Maréchal.

TOME PREMIER.

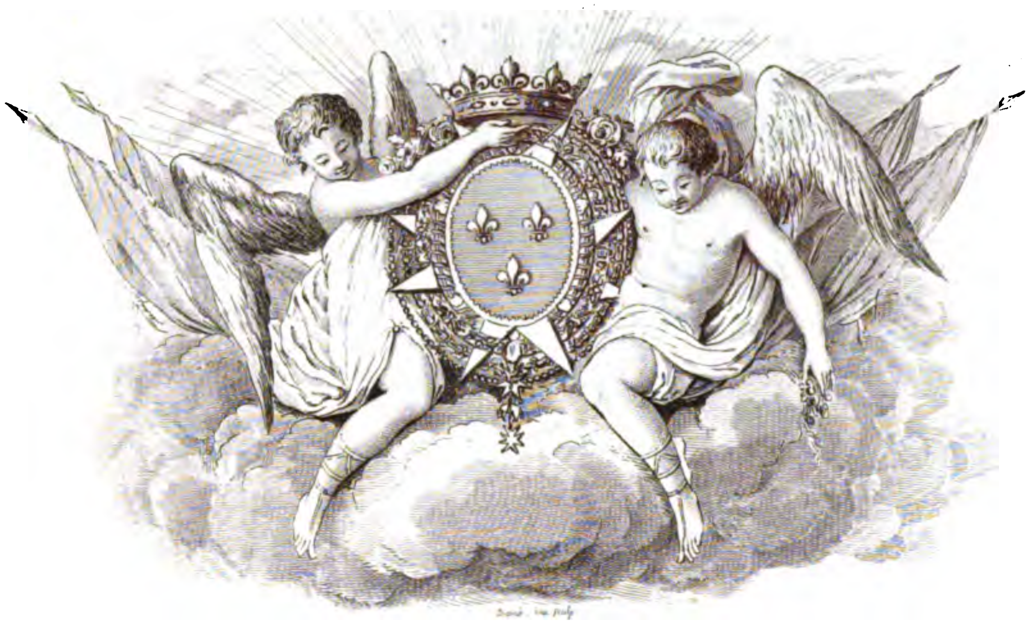
A PARIS,

Chez L'AUTEUR, M. DAVID, rue des Cordeliers, au coin de la rue de l'Observance.

M. DCC. LXXXVII.

AVEC PRIVILÉGE DU ROI.

Coquerelle.



A MONSIEUR,
FRÈRE DU ROI.

MONSEIGNEUR,

LA Peinture & l'Hiſtoire ſe concertent pour offrir à MONSIEUR, dans ce travail, un hommage de juſtice & de reconnoiſſance. Fiers de l'Auguſte Nom qui

décore cet Ouvrage, le Burin & l'Éloquence oubliant les écueils de leur foiblesse, ne verront que la beauté d'une carrière à fournir sous les auspices d'un Grand Prince; & l'intérêt qu'elle pourra lui inspirer, suffira pour leur essor.

Vos yeux, MONSEIGNEUR, votre imagination & votre cœur, que trop souvent j'ai occupé dans mon Histoire d'Angleterre, *de Scènes sanglantes & de terribles leçons pour les Peuples & les Rois, se reposeront ici avec complaisance sur des Tableaux plus doux & plus paisibles, mais non moins intéressans; où un Peuple guerrier, & guerrier sauvage à son berceau, a déposé peu à peu dans son Commerce avec le Gaulois vaincu, sa férocité militaire, a dessiné de bonne heure les formes d'un Gouvernement sage & humain, a trouvé dans l'amour réciproque de la Nation & de ses Maîtres, les ressorts les plus actifs de son Gouvernement; & par l'heureux assemblage des Vertus Patriotiques, a rendu sa stabilité imposante, la valeur de ses Guerriers redoutable, sa douceur & son aménité intéressantes, & dans les situations de force, l'énergie de son caractère toujours mesurée & toujours efficace.*

Tel vous le voyez, MONSEIGNEUR,

des dégrés du Trône, où votre sagesse & vos sentimens pour la Nation, reçoivent sans cesse le tribut de sa vénération & de son amour.

Je suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

DE MONSIEUR,

Le très-humble & très-obéissant Serviteur,
DAVID.

AVANT-PROPOS

DE L'ARTISTE.

DEPUIS quelque tems les Gravures ont été prodiguées ; & pour peu que ce luxe s'étende, les preſſes, même pour de ſimples bagatelles, ne pourront plus marcher ſans burin.

L'Hiſtoire Nationale méritoit à cet égard une préférence ; mais les Amateurs, entraînés par les frivolités, ont été longtems à le comprendre, & à faire connoître leur vœu, pour qu'on rendit cet hommage à notre Hiſtoire, qui certainement offre à la Gravure de quoi exalter & illuſtrer ſon Art.

Le Prince Auguſte, ſous les auſpices duquel paroît cet ouvrage, a daigné encourager mon foible talent ; & ſa bienveillance eſt pour moi un puiſſant éguillon.

Le plan de cette Hiſtoire de France eſt le même que celui de *l'Hiſtoire d'Angleterre.* C'eſt en Gravures, une Gallerie de Tableaux, qui, par le ſecours d'un Art permanent, rappelle aux yeux & fixe dans la mémoire les faits les plus intéréſſans de nos Annales. Le Diſcours a ſon intérêt dans une éloquence vive & animée. Mais un Artiſte, maître de ſon Art, ſait paſſionner les Speſtateurs dans un

A

clin-d'œil. C'eſt une émotion, c'eſt un intérêt perpétués. Il appartient à l'Écrivain de développer ce que le Burin ne peut & ne doit pas rendre dans l'enſemble des faits, liés par leurs cauſes morales; & de les préſenter dans une marche rapide; c'eſt de l'union de ces deux genres qu'il réſultera une ſorte de Drame Hiſtorique, où le grand effet de l'Art doit ſe concerter avec le pouvoir de l'Éloquence.

L'Hiſtoire d'Angleterre, éxécutée dans le même plan & par les mêmes Auteurs, & qui depuis deux ans ſe trouve dans les mains du Public, cette Hiſtoire d'un peuple original dans ſes formes, énergique dans ſon caractère, inégal dans ſes mouvemens, violent dans ſes criſes & toujours attachant dans ſes révolutions, a fait déſirer en France & juſques dans le Pays Étranger, que la même plume & le même burin offriſſent à grands traits, dans une nouvelle Hiſtoire de France, le caractère d'un grand peuple toujours intéreſſant par ſa mobilité même, & dont le Génie a ſouvent préparé plus d'événemens que ne l'a fait la politique de ſes Rois & de ſes Miniſtres.

C'eſt la tâche que remplit l'ouvrage dont je complette aujourd'hui le premier volume.

Tous les deſſins par M. le Jeune, Artiſte habile, dont la main eſt accoutumée à traiter l'Hiſtoire, ne nous repréſenteront que des faits particuliers à notre

Nation ; il importoit de ne pas multiplier les Gravures en multipliant les incidens étrangers : c'eut été faire un vil objet de commerce d'une entreprise qui n'a d'autre but que l'utilité. Le costume des temps sera parfaitement suivi ; il faut que l'on en connoisse le changement comme celui des mœurs & des usages.

Tous les Portraits qui ornent cet ouvrage sont gravés d'après les Médailles qui ont été frappées par ordre de Louis XV, pour l'Éducation de feu Monseigneur le Dauphin père du Roi.

Et pour ajouter à la perfection de cet ouvrage, j'ai cru qu'il ne seroit pas indifférent de caractériser les Tableaux de chacune des trois Races qui font la grande & toute naturelle division de nos Annales, par une bordure propre à chacune de ces Races, qui offrit un rapprochement d'armes, d'attributs, qui désigne les diverses époques où se sont passés les faits que le burin retrace, & de placer à la fin de chaque Volume une Table chronologique selon l'ordre des Règnes.

Je n'ajouterai rien ici sur la manière dont seront exécutées ces Gravures ; je dirai seulement que je m'attacherai plus à la correction du dessin ; à la noblesse des caractères, à l'effet, enfin à conserver le vrai style de l'Histoire, qu'a cette propreté mesquine qui ne prouve qu'une patience longue, qui

tien plus à la routine qu'a l'Art, & qui eſt le voile de l'ignorance.

Quant au texte, il ſera tel que ſans longueur il offrira les détails néceſſaires qui rapprochent entr'eux les Tableaux & formera de cette Galerie un tout qui flatte & qui inſtruit. Il élaguera ſans ſécheresſe tout ce qui ne feroit que ſurcharger la mémoire. En un mot il préſentera au lecteur une Hiſtoire complette & ſuivie qui puiſſe l'intéreſſer, ſans le fatiguer par de minutieuſes diſcuſſions, & qui ne le rebute pas par la vue triſte de ces ſquelettes de ſommaires que nous voyons au deſſous de quelque Gravures de quelques Collections Hiſtoriques que le ſeul Chronologiſte à le droit de découvrir au Savant qui le conſulte.

La plume éloquente & rapide employée à cette partie eſſentielle de notre Ouvrage, eſt connue & trop exercée, pour que de ſon côté elle ne captive pas le lecteur, par le goût & l'énergie du diſcours.

DAVID.

HISTOIRE DE FRANCE.

INTRODUCTION.

De tous les Peuples destructeurs de l'Empire Romain, les Francs sont les seuls qui, jusqu'à nos jours, ayent conservé leur Trône. Quel intérêt ne doit donc pas inspirer une Nation qui présente à la postérité ce premier aspect de grandeur? Il est vrai qu'à l'entrée de notre carrière, il s'élève un nuage épais qui environne le berceau de ce Peuple, & qui a fait le désespoir d'un grand nombre d'Historiens. On sait que la manie des origines fut de presque toutes les Nations, à mesure qu'elles s'éloignèrent de leur source. Combien de fois, à cet égard, l'orgueil national a-t-il égaré le flambeau de l'Histoire?

Les Anglais ont fait remonter leurs premiers Rois à Brutus, petits-fils d'Ascagne. La Maison d'Autriche, assez recommandable par sa haute antiquité, & par sa prépondérance en Europe, a trouvé des Historiens qui ont découvert ses premières traces chez les Erniciens & les Peléoniens, des premiers tems de Rome. Ainsi, l'on a voulu découvrir la souche de la Maison d'Est, dans Actius; & celle des Margraves de Bade, dans les anciens Ursins.

Cette folie n'a pas moins exalté la tête de nos Ecrivains François. Audigier compte jusqu'à douze opinions sur notre origine. St.-Aubin les a réduites à six. Que de rêves encore pour nous trouver des ayeux chez les Troyens! Un Abbé Trithême a employé dix-huit Livres à conduire son Histoire depuis la prise de Troyes jusqu'à Clovis. Fiction pour fiction, le François n'eut-il pas été plus flatté de descendre des Grecs,

que d'une horde de fugitifs ? C'eſt dans nos premières mœurs qu'un eſprit attentif trouvera quelques lumières ſur nos plus anciens Ayeux ; mais cette lumière aura toujours ſon mélange d'obſcurité.

Un premier rayon nous indique au Nord (1) la vraie fabrique des Peuples. Dans cette multitude d'hommes épars, que ne lioit aucune inſtitution ſociale, qui n'avoient d'autre nom que celui que leur donnoit un mélange confus d'origines (2), dont la plus connue étoit celle qui les rapportoit aux Germains, d'autre lien entr'eux que la paſſion du butin, qui les liguoit, les ſéparoit, les déplaçoit ſans ceſſe ; connoiſſons nos premiers Fondateurs.

Des hommes d'un corps, d'une force encore plus grande de caractère, pourſuivis par les Romains juſqu'aux extrêmités du monde, chaſſés de Province en Province ; tantôt alliés, tantôt ennemis de l'Empire ; ſe repliant avec habileté dans les échecs, reparoiſſant avec audace, ſi-tôt qu'ils croyoient pouvoir le faire avec avantage ; quelquefois vaincus, jamais rebutés de la fortune ; fortifiant, dans les différentes criſes, leur caractère & leur génie, ſe reſſerrent près des marais qui bordent l'Océan, entre le Rhin & l'Elbe ; s'y cantonnent moins encore par l'appareil des fortifications, & la terreur de leurs armes, que par la modeſtie, la frugalité & l'union, vertus dont Rome avoit perdu l'eſtime & l'habitude. Là, pendant cinq cens ans, ces Guerriers luttent contre la tyrannie du dehors, dont les menaçoit l'Empire ; & contre la tyrannie domeſtique, que les beſoins, les diſtinctions & l'or des Romains euſſent établie parmi eux, ſi leurs mœurs euſſent offert moins de réſiſtance.

(1) Jornandez, Hiſtorien Goth.

(2) *All-man*, tout homme.

Ces hommes tiennent de tous les Peuples du Nord, mais ſingulièrement des Germains ; comme eux Guerriers intrépides, avides de conquêtes, inſatiables de butin, féroces dans l'action, doux & humains au ſortir des combats. Leur alliance eſt néceſſaire, & leurs armes deviennent de plus en plus redoutables aux Romains. Frappé de la valeur de ces barbares, Valentinien Auguſte déclare qu'*il faut craindre leur voiſinage, ou rechercher leur amitié.*

Tels les Francs s'avancent vers le Midi, & fondent avec vigueur ſur l'Empire Romain, vaſte Monarchie déjà plus qu'ébranlée par les incurſions des Barbares, par ſes diviſions inteſtines ; & que tous ſes mouvemens interceptés, & le dérangement de ſa conſtitution leur livre preſque ſans défenſe.

Ce cri de guerre des Francs eſt un tocſin pour les Gaulois, autre Peuple qui doit entrer dans la compoſition du Grand Empire des François, & qu'il nous importe de connoître.

Le Gaulois, quoiqu'alors abâtardi par l'état languiſſant de l'Empire Romain, auquel il obéiſſoit, n'avoit pas perdu le germe de cette antique bravoure qui avoit fait l'étonnement de ſes premiers Vainqueurs. Il avoit fallu à ceux-ci une guerre de dix ans pour les ſoumettre ; & Rome avouoit que, combattant les autres peuples pour ſa gloire, elle faiſoit la guerre aux Gaulois, pour ſon ſalut.

Quand ce Peuple, dit Tacite (1), débute dans une bataille, il ſe montre au-deſſus de l'homme. Le premier choc du François ne prouve-t-il pas encore aujourd'hui qu'il n'a point dégénéré de ſon ardeur primitive ?

Ne cherchons point, en parlant du Gaulois, à percer dans la nuit des tems, pour faire parade d'une érudition vaine.

1) *Gallorum prima prælia, plus quàm virorum.* Tac. Ann. Lib. 10.

L'illuſtration de ce peuple ſe montre ſous les traits les plus lumineux, dans l'hiſtoire même de la République, dont il eut, dans la ſuite, à ſubir la loi. Au ſecond ſiècle de Rome, Bourges étoit le Siége d'un Roi puiſſant, appellé, par ſes grandes qualités & par le vœu des peuples, à gouverner une Nation nombreuſe. Ambigal, Prince auſſi ſage Adminiſtrateur qu'heureux Conquérant, plaçoit ſa gloire dans le bonheur de ſa Nation. La haute réputation de ſon Gouvernement entraîna les Gaules, qui ne craignirent point de changer, en ſa faveur, la forme du Gouvernement, & de ſe donner dans lui un Maître, à la place d'un Dictateur, dont le pouvoir limité ne leur ſembloit pas répondre aux grandes qualités d'Ambigal. Celui-ci, plus jaloux du bonheur de la Nation, que de la ſplendeur de ſa famille, éloigna ſes neveux, dont l'ambition & l'orgueil pouvoient un jour appeſantir le Sceptre ſur un Peuple, dont la félicité obtenoit tous les momens de ſon règne. Ambigal, modèle des bons Rois, immortaliſa ſon nom dans la poſtérité, par ſa ſageſſe & ſes bienfaits.

Ainſi, le Peuple de l'Europe, le plus aimant, trouve dans ſes Ayeux de l'antiquité la plus reculée, des traits de famille; &, dans leurs premiers Rois, le caractère dominant de ſes Maîtres.

Un autre Prince, Idole de ſes Sujets, régna, dans la ſuite, ſur l'Auvergne. Lucrius, ou Lucius, joignoit à la pompe Aſiatique la popularité & la bienfaiſance des Souverains les plus chéris. Déjà ces Princes Gaulois parcouroient leur Empire, pour en connoître les beſoins & les reſſources; pour y prévenir l'oppreſſion, & départir à tous leurs peuples le plus grand bienfait qu'ils puiſſent attendre des Rois, la juſtice. On eſt étonné de trouver, dans la civiliſation, de pareils progrès, quand Rome elle-même eſſayoit encore plutôt qu'elle ne prenoit ſes formes.

Il étoit facile aux Francs de détacher les Gaulois d'un Empire qui, perdant chaque jour son activité & sa vie, les avertissoit de pourvoir eux-mêmes à leur sûreté. Aussi, la lassitude du joug des Romains & leur discrédit ont bientôt applani la conquête des Francs. Une forte sympathie, l'amour de la liberté, la passion du butin, ne donnent plus aux deux Nations qu'un même intérêt. Romains & Gaulois, foibles & sans consistance, sont emportés dans un tourbillon général, pour n'avoir plus qu'une même direction. Le Romain & le Gaulois ne reviendront plus à leur jeunesse; mais, telle qu'une branche entée, le Gaulois va régénérer les Francs; & des deux se formera une Nation nouvelle qui atteindra au plus haut degré, où puisse s'élever un Empire. C'est ce grand Royaume, dont nos Tableaux vont représenter les plus importantes révolutions (1).

ÉLECTION DE PHARAMOND, porté sur son Bouclier par ses Soldats. (*Année* 417.)

PHARAMOND.

DONNONS quelques momens aux derniers soupirs de cette orgueilleuse Monarchie, où presque tous les Peuples étoient venus s'engloutir, corps flasque & usé qu'abandonnoient tous les principes de vie. Un tableau frappant, qui seroit en même-tems une leçon instructive, est celui qui rameneroit à ses causes physiques & morales la dissolution & l'inertie de toutes les parties de ce grand Empire. Mais, outre qu'il serait étranger au théâtre que nous avons à parcourir, un pinceau d'un ordre supérieur, a donné à cet objet toute la vérité & la beauté du

(1) Nous prévenons nos Lecteurs que la partie du discours, renfermée entre les guillemets, est celle qui a trait à la Gravure.

coloris qu'on en pouvoit attendre, dans les *causes de la grandeur & de la décadence des Romains.* Il nous suffit d'en saisir les derniers symptômes, dans leur rapport avec l'établissement de notre Monarchie.

Les révolutions se pressoient dans l'Empire ; & chaque nouveau Maître, toujours inquiet au moindre mouvement des Nations Germaniques, dont les incursions menaçoient ses frontières, cherchoit à intéresser les Francs, & à les attirer dans son parti, pour arrêter les efforts des Barbares. C'est ainsi que Stilicon, sur qui le foible Honorius, confiné dans son serrail, amolli par la volupté, se reposoit de l'honneur de son Sceptre & de la tranquillité de ses Peuples, s'étoit ménagé avec les Allemands & les Francs un traité, pour se mettre à l'abri de toute irruption.

Deux Princes l'inquiétèrent, mais furent réprimés par d'autres Chefs de leur Nation, plus fidèles à leur alliance avec les Romains. Peu de certitude dans les Annales de l'émigration des Barbares : leur nom, les routes qu'ils s'ouvrirent, les grandes actions qui les illustrèrent, se perdent, pour la plupart, dans l'extrême confusion de ces Peuples ; mais le foible intérêt que nous pouvons y avoir, diminue sensiblement nos regrets.

Nous savons seulement que ce débordement des Peuples du Nord s'ouvrit des brèches dans tous les côtés foibles de l'Empire ; & que bientôt, de proche en proche, il en couvrit toute la surface. L'effroi qui saisit ces Romains à demi vaincus, & leur Empereur, si fort au-dessous de l'importance que donnoient à son poste de pareilles crises, se porta à en rechercher la cause. On s'imagina la trouver dans les projets ambitieux de Stilicon ; on le crut d'intelligence avec ce déluge de Barbares : il paya de sa mort ce soupçon odieux. Punition injuste, mais sur-tout indiscrète ; parce qu'elle attira sur l'Empire les forces du trop fameux Attila. Ce fut alors qu'on vit ce Roi des Huns

mettre à feu & à ſang l'Italie, Rome trois fois aſſiégée par ce Prince, & livrée aux flammes, dans le commencement du cinquième ſiècle.

Auſſi mal aſſuré dans ſes propres foyers, que pouvoit le foible Honorius pour défendre tant de Peuples que menaçoit ce torrent rapide & déſaſtreux, & qui réclamoient la protection des Romains? Abandonnés de l'Empire, les Bretons, les Armoriques, les Peuples d'une partie de la Belgique & de l'Aquitaine, eurent le ſort de ces arbuſtes qui, perdant leur appui par la décrépitude du tronc qui les a ſoutenus, attirent à eux tous les principes de vie, qu'ils partageoient avec lui, & prennent bientôt une grande conſiſtance. Ainſi la Grande-Bretagne ſe donna, pour ſe défendre, des Chefs indépendans de l'Empire. Ainſi les Armoriques & pluſieurs Provinces des Gaules, chaſſans les Romains, aboliſſans les loix, osèrent ſe former en Etat libre, & ſe défendre eux-mêmes.

Plus d'une fois les Romains & les autres Habitans des Gaules appellèrent les Francs à leurs ſecours. Rheims & Laon, ſaccagés par les Vandales, en proie à leurs cruautés, annonçoient aux Gaulois la diſperſion & la ruine de leurs Provinces; & les Francs, en marchant à leur défenſe, ſe frayoient inſenſiblement une route au nouvel Empire qu'ils devoient établir. Déjà ils ſembloient le conquérir pié à pié, en ſervant l'Empire Romain contre les Vandales. Vingt mille de ceux-ci, taillés en pièces par les Francs, portoient au loin la terreur. C'eſt dans ce triſte état des Gaules qu'on pouvoit entrevoir déjà tout ce que la fortune y réſervoit aux Francs de gloire & de puiſſance.

Un pareil prognoſtic eſt plus sûr que celui d'une grande éclipſe de ſoleil, qui, ſelon quelques Chroniques, précéda de peu le règne de Pharamond, qu'on s'eſt accoutumé quelque tems à regarder comme le premier Roi des François; mais qu'un ſage critique a relegué parmi les principaux Chefs des

Francs; qualité, qui, loin de nous le rendre étranger, le placera toujours à l'origine des premiers Fondateurs de notre Monarchie.

Quelle étoit la France, où, ſelon Tyro-Proſper, régna Pharamond! Et ce règne annonce-t-il une Monarchie telle qu'elle s'établit ſous les Princes ſuivans, ou le Généralat des Armées, ou bien une Dictature bornée par le tems & la nature de ſes ſervices? Ici nos plus anciens Hiſtoriens nous abandonnent, & nous diſpenſent de fixer l'opinion de nos Lecteurs.

Pharamond gouvernoit ſa Tribu, ſi l'on veut, ou ſon Peuple, au-delà du Rhin. Un évènement l'appelle à Trèves, pour y venger Lucius, Perſonnage Conſulaire, dont le Gouverneur des Francs, Avitus, avoit violé la femme. Lucius livre aux Francs la Ville de Trèves; Pharamond, Capitaine ou Chef, en commande le pillage; & la garniſon expulſée leur abandonne cette première conquête. Un trait, qui marque plus les mœurs du tems, qu'il n'eſt à l'honneur de ces Guerriers, eſt qu'après avoir ſervi la vengeance de Lucius, ils le ſurprennent lui-même dans le ſommeil, & l'égorgent, au moment où la protection récente des Francs devoit lui donner une ſécurité à toute épreuve. « C'eſt à Trèves, & dans le Palais de Conſtan-» tin, que Pharamond, couvert de gloire, va recueillir le » prix le plus flatteur de ſa bravoure. Les vieilles Bandes de-» mandoient à ſe retirer, les nouveaux Soldats leur ſalaire; » chacun ſoupiroit après le repos : mais, dans l'agitation de » cette partie de l'Europe, dans le choc tumultueux de ces » flots de Barbares, qui de tous côtés couvroient les Gaules, » on ſent le néceſſité indiſpenſable de pourvoir à leur ſûreté; » de rendre, par l'union, la ſubordination & la diſcipline, cette » Milice plus importante & plus redoutable; en un mot, le » beſoin d'un Chef. Les exploits de Pharamond l'ont déſigné » pour ce titre auguſte. Une taille majeſtueuſe, un maintien

» noble,

PL. I.



ELECTION DE PHARAMOND.

porté sur un Bouclier, par ses Soldats.

en 417.

Dessiné par le Jeune. *Gravé par David.*

TOM. I.

» noble, une adreffe fupérieure dans le maniement des armes, » ont marqué fon rang aux yeux de cette Troupe guerrière ; & » fa fageffe décide la confiance du Peuple. Il fe forme, au mi» lieu du Camp, une enceinte, où Pharamond, amené par » l'élite des Soldats, eft porté fur un bouclier, pour être montré » à l'Affemblée, en recevoir le fuffrage unanime & le ferment ». Dans un tems où la bravoure éclipfoit toute autre qualité, où la lance tenoit lieu d'une main de Juftice, où toute querelle, tout différend fe décidoient par les armes, le vrai Trône d'un Prince devoit être un bouclier.

Tout fe reffent ici du génie militaire ; tout, jufqu'au filence des Ecrivains fur les exploits de Pharamond, qui durent juftifier l'hommage de fon Peuple, attefte que, dans ce tems, on étoit plus occupé de faire de grandes chofes que de les écrire.

Lorfque les Francs offroient à l'Europe un Peuple nouveau, fait pour y jouer le plus grand rôle, la décadence de l'Empire s'annonçoit par les fcènes les plus cruelles & les plus aviliffantes. Environ dix-huit Empereurs, en trente-huit années, avoient été le trifte jouet de l'ambition ou de l'avarice ; le Sceptre à l'encan étoit toujours la proie du corrupteur ou du brigand le plus heureux ; la corruption des Farceurs, des Bouffons & des Courtifannes, infectoit l'atmofphère du Trône. Nul génie affez puiffant, nul homme affez vertueux ne fe préfentoit pour arrêter cette détente générale, rendre aux loix leur nerf, & rappeller le Romain à fon ancien orgueil. Un refte d'opinion foutenoit feul ce coloffe affaiffé. Les Francs refpectoient encore les rives du Rhin, quand le Patrice Conftantius, hors d'état de tenir tête aux Vifigots, leur cédoit, au nom de l'Empereur, une des plus belles portions des Gaules, dans la Novempopulanie, la feconde Aquitaine, & quelques autres Provinces du Midi. L'Empire n'avoit plus de finances pour foutenir la guerre ; il fe trouvoit encore heureux, quand il pouvoit ache-

ter la paix, en donnant des Villes. Pharamond l'inquiéta peu du côté du Rhin, où les Annales du tems le retranchent, sans qu'il paroisse que les Francs ayent étendu leurs conquêtes sous ses drapeaux. Il ne se montre plus que comme le Législateur; encore la critique a-t-elle entièrement détruit ce phantôme de grandeur, que lui a prêté l'ignorance, dans l'établissement prétendu de la Loi Salique, qui ne paroîtra dans nos Tableaux qu'à l'époque où un usage de la plus haute antiquité, mais conforme à nos mœurs, à celles des Germains, dont nous tenons nos premières formes, au génie militaire de la Nation, au plus grand intérêt de l'Etat, & à la succession de nos Princes, obtiendra force de loi. A cette fiction près, Pharamond disparoit entièrement de l'Histoire.

CLODION.

CLODION, au lit de la mort, partage son Royaume entre ses trois Fils. (*Année* 446.)

CLODION succède à Pharamond; il a, dans nos Annales, le surnom de *Chevelu*. A ce titre affecté, qui ne croiroit l'usage de la longue chevelure réservé sous son règne à la Famille Royale? Préjugé que se sont transmis tant d'Ecrivains avec une fidélité servile, qui, dans eux, annonce moins de discernement que de paresse.

Que, comme l'a voulu Mézerai, Clodion doive ce surnom à une loi particulière, ou que ce Prince l'ait mérité, comme un titre d'honneur, pour avoir rendu aux Peuples qu'il avoit soumis, la longue chevelure que César leur avoit interdite : dans une question aussi frivole, nous laisserons de côté les opinions & les preuves. Ce surnom ne prouve pas plus à l'égard des Princes qui l'ont précédé, que pour ceux qui ont suivi immédiatement son règne; tout au plus il annonceroit qu'une

plus belle chevelure le distinguoit des autres Princes, dont les cheveux longs étoient la prérogative, sans que cependant elle exclût les hommes libres de la Nation, qui, sans la laisser croître avec la même étendue que les Seigneurs du Sang Royal, en conservoient assez pour être distingués de la dernière classe des Francs. Le luxe d'une chevelure, telle que celle des anciens Nazaréens, appartenoit aux Premiers. C'étoit à cela qu'on les reconnoissoit, lorsqu'ils avoient péri dans une bataille. Raser les cheveux étoit la vengeance la plus humiliante que l'on put exercer sur un Prince; &, lorsqu'il flétrissoit ainsi l'un de ses enfans, c'étoit l'acte d'exhérédation formelle.

Des objets plus sérieux nous rappellent au régne de Clodion. Sans doute que Pharamond n'avoit point assez vécu pour affermir sur les Francs son autorité naissante. A peine il avoit fermé les yeux, qu'un soulevement inopiné dans les Troupes annonça au nouveau Roi qu'il devoit s'attendre à plus d'une réclamation de la part d'une Nation fière, que le besoin seul avoit portée à se donner un Maître. L'Histoire vante la célérité de la marche de Clodion, & le bonheur de ses premières armes contre ce Peuple. L'Escaut, teint du sang des ennemis de son autorité, attesta le nombre & la défaite des rebelles.

Un premier succès enhardit le Prince à s'ouvrir un passage dans les Gaules. Le Rhin n'a plus pour lui de barrières. Il l'avoit franchi pour punir les mutins; après avoir parcouru une vaste étendue de Pays coupé de bois & de rivière, il se trouve aux prises avec les Généraux de l'Empire. Majorien, jeune encore, surprend, dans les plaines de l'Artois, un quartier de son armée, où l'on célébroit les noces d'un Seigneur de la Nation; il enlève la mariée, lorsque, dans une danse Scytique, on préparoit l'union des deux Epoux; &, par cet échec, arrête Clodion dans sa marche.

Quelques traits de Sidonius, dans son Panégyrique de Majo-

rien, nous rendent la haute idée qu'on avoit alors de ces Francs que commandoit Clodion. *Ils ont*, dit-il, *une taille gigantesque; leurs cheveux blonds, rassemblés sur le haut de la tête, ajoutent encore à leur taille; leurs yeux bleus sont vifs & perçans; des habits étroits les serrent avec avantage, & sont si courts, qu'ils laissent voir leurs jarrets....* (1) *Le Franc, forcé de succomber, sait mourir, mais ignore la crainte; il peut périr, mais il ne peut être vaincu; & sa valeur le soutient encore, quand sa vie l'abandonne.*

Quoiqu'on puisse dire que l'Orateur ait voulu, par l'éloge des vaincus, ajouter à la gloire du Vainqueur, il est toujours vrai qu'entre les Nations Germaniques, les Francs se distinguoient par leur intrépidité dans les dangers, & par le sang-froid avec lequel ils affrontoient la mort.

C'est à la tête de ces braves, que Clodion s'étend entre Louvain & Bruxelles, envoye reconnoître le pays, chasse les Romains des environs de Cambray, s'empare de cette Ville, poste le plus important qu'il eût jamais obtenu dans les Gaules; qu'a cette conquête il joint celle de Tournai; & qu'enfin, parcourant, en Vainqueur, tout le Pays jusqu'à la Somme, il entre avec les Francs en possession d'une partie considérable des Gaules.

Quel tableau frappant & terrible à-la-fois pour les Etats les mieux constitués de nos jours, que cet affaissement, ce démembrement du premier Empire du monde, qui porta jusqu'aux extrêmités de la terre la terreur de son nom, & l'éclat de ses conquêtes; sur-tout quand en Europe, il est si peu de Nations qui ne trouvent dans les progrès d'un luxe révoltant, dans l'altération des principes, dans la corruption des mœurs, dans l'in-

(1) Ainsi nos Gilets vastes ont ramené parmi nous une mode très-ancienne.

digne préférence donnée à l'Art des Histrions sur les Arts utiles, dans la vénalité des places, dans une suite de Princes foibles, dans l'extinction du Patriotisme, le germe destructeur qui perdit à jamais le plus bel Empire !

Presqu'à chaque année, un nouveau peuple s'ouvre de nouvelles brêches, pour pénétrer dans les Provinces soumises à la domination des Romains. Les Bourguignons s'emparent de la première Belgique. Trèves est livrée pour la quatrième fois au pillage. Leur Roi Gundicaire succombe à la valeur d'Aëtius ; & vingt mille hommes de ses troupes jonchent de morts le champ de bataille, sans que le Bourguignon se rebute de ce carnage. Il force le Romain de lui assigner vers la Savoye des Domaines, où il puisse se fixer. L'Alain passe la Loire ; déjà il est assez maître d'une partie de la Gaule ultérieure, pour s'y faire céder des propriétés ; & les Gaules qui, dans l'Aigle Romaine, ne reconnoissoient qu'un seul Maître, obéissoient, au tems de Clodion, à cinq Dominations différentes.

C'est ainsi que tantôt la lâcheté des Empereurs livroit aux Goths les plus belles Provinces des Gaules, pour les éloigner de l'Italie ; tantôt la trahison, ou la cupidité des premiers Officiers, ouvroient aux Barbares les barrières de l'Empire, moyen de se rendre nécessaires, & de se perpétuer dans leur poste. C'est ainsi que de braves Sujets & de fidèles Citoyens tombèrent au pouvoir des Visigoths, à qui l'Empereur abandonna l'Auvergne, se trouvant sans force pour la protéger. Les Contrées perdoient le nom de Romaines, si l'on en excepte celles qui trouvoient encore en elles-mêmes du ressort & de l'énergie pour se défendre.

Ainsi, les enfans des Scipion, des Paul Emile, des Fabius, des Cincinnatus, quatre siècles après que leurs Ancêtres avoient donné la loi à l'Univers, fuyoient, en quelque sorte pêle-mêle, devant des hordes de Barbares, qui parcouroient leurs Pro-

vinces en chasseurs, & ne se conservoient dans une partie de leurs foyers, que par des sacrifices.

La victoire ne fut pas toujours aux ordres des Francs. Aëtius, Lieutenant-Général de Valentinien dans les Gaules, leur fit éprouver plus d'une fois un reste de la valeur Romaine. Clodion, loin d'en être abattu, levoit une armée puissante, pour résister à ce Général, & pousser ses conquêtes dans les Gaules, qu'il s'accoutumoit à préférer aux habitations sauvages de ses Ayeux, quand la mort arrêta ses grands projets.

« Il eut le tems d'en prévoir les suites. Clodion se sentoit » mourir; il connoissoit l'instabilité des possessions, parmi des » Princes qui s'arrachoient l'un à l'autre les dépouilles de l'Em- » pire. La Loi de l'hérédité n'avoit encore aucune base fixe; » ce Prince croit devoir y suppléer par un partage. Il appelle ses » trois Fils; c'est le fruit de ses conquêtes qu'il leur distribue; » c'est par l'union de leurs forces qu'il les invite à se maintenir » au degré de gloire où il les laisse, à venger les derniers échecs » qu'il avoit reçus du Général Romain. » Ce dernier acte de l'autorité paternelle obtient au moins un silence de respect & d'acquiescement; & ce fut l'unique effet des dernières volontés de Clodion.

MÉROVÉE.

MÉROVÉE ACCEPTE LE TITRE DE ROI.

(*Année* 449.)

A CE Prince commence la première Race de nos Rois; & les François jettent le fondement d'un grand Empire, bien moins vaste que celui des Romains, mais plus constant dans ses formes, mieux organisé dans son administration, & sur-tout plus durable dans sa gloire.

Monarques, ou souvent même Despotes, c'est en vain que

II.



CLODION AU LIT DE LA MORT.
partage son Royaume entre ses trois Fils.
en 446

Dessiné par le Jeune. *Gravé par David.*

les Chefs des Nations se flattent de perpétuer leur autorité au-delà du tombeau ; & l'exemple du Prince le plus absolu, qui, depuis bien des siècles, ait régné sur les François, nous a appris quelle est la vanité de cette prétention. L'amour paternel, on peut mieux dire, l'équité, avoit fait son partage entre les enfans de Clodion ; la force s'occupa de faire le sien, sitôt que Clodion eut fermé les yeux. L'Histoire nous fait peu connoître les frères de Mérovée. Un d'eux, nommé Clodemir, paroît dans la Franconie & dans une partie de la Suabe ; c'est-là que l'ambition porte Mérovée ; & que sans égard pour le droit d'aînesse, il prétend arracher à Clodemir son patrimoine. Attila, *ce fléau de Dieu*, ce Prince redouté jusqu'aux extrêmités de l'Empire, prend en main la cause de l'opprimé, & cherche par-tout l'oppresseur.

Attila avoit une grandeur à lui, d'autant plus imposante, qu'elle étoit plus éloignée de ce luxe que les Princes ont jugé si nécessaire pour obtenir des sens un premier hommage. Sa lance & son épée étoient sa seule décoration ; sans ostentation, comme sans faste, sa bravoure & ses exploits recevoient un nouveau lustre de sa noble simplicité. Personne ne traita plus fièrement les Romains, & ne leur causa plus de vives allarmes ; personne ne sut mieux rabattre ce qui pouvoit rester à ce Peuple de son ancien orgueil. *Théodose* (le jeune), disoit-il, *est déchu de sa Noblesse, en me payant un tribut.*

Doit-on être étonné, quand on le voit marcher à la tête de cinq cens mille hommes, & fondre sur les Gaules, comme une tempête qui va tout engloutir? Metz & Rhems, rasées & livrées aux flammes, ont préludé à la campagne qu'il vient d'ouvrir sous les murs d'Orléans, où l'arrête la valeur du Roi des Goths, Théodoric, qui lui fait perdre, par une retraite forcée, tout le fruit de sa campagne.

Mérovée, pour se défendre contre son frère, & réussir à le

dépouiller, unit ſes forces à celles d'Aëtius qui l'avoit adopté dès ſon enfance. Les Plaines de Châlons deviennent le théâtre d'une action ſanglante. C'étoit-là que s'étoit retiré le Roi des Huns. Goths, Gaulois & Francs, le laiſſent s'épuiſer dans une longue inaction. Attila les devine, & ſe décide au combat qui reſte long-tems indécis. Déjà même l'action devenoit tellement inquiétante pour le fier Attila, qu'il tenoit, en cas de défaite, un bûcher préparé, pour ne point tomber entre les mains de ſes ennemis. Mérovée eut toute la gloire de cette importante bataille; & la mort du grand Théodoric, qui périt dans cette journée, ne fut pas un des moindres avantages pour les Francs, dont il auroit borné les conquêtes dans les Gaules.

La valeur de Mérovée prend une ardeur nouvelle dans ce brillant ſuccès. Aëtius pourſuit quelque tems Attila dans ſa fuite; mais s'arrête au bord du Rhin. C'eſt-là qu'il laiſſe à Mérovée le champ libre, pour moiſſonner, à la pourſuite du Roi des Huns, de nouvelles palmes. Mérovée le ſuit & le harcèle juſqu'aux frontières de la Thuringe, où ce Monarque, étonné de ſes revers, ſe met en ſûreté; &, du nom de ſes peuples, donne à cette Contrée celui de Hongrie: il n'en ſort que pour tenter une entrepriſe ſur l'Italie. Mais la mort délivra les Romains de ce terrible voiſin, & mit fin à l'Empire des Huns.

Une cauſe plus belle & plus généreuſe dans ſes ſuites, avoit porté Mérovée à de nouveaux exploits. On a vu, dans la guerre contre Attila, de quelle importance étoit pour les Romains un Général de la trempe d'Aëtius; mais, à l'époque de la gloire de ce Patrice, les Empereurs avoient perdu, depuis long-tems, cette ſageſſe qui évalue les talens & les places, cette équité qui apprécie les ſervices, les récompenſe & les encourage; cette dignité qui convient ſi bien au Trône, & qui voit, ſans ombrage, les talens & la gloire des Miniſtres & des Généraux. On peignit à Valentinien Aëtius comme un ambitieux, qui couvroit

ſous

ſous de brillans ſervices les plus noirs deſſeins ; & ces poiſons de la jalouſie étoient verſés dans l'ame du Prince par ſon ennemi perſonnel, qui n'attendoit que le moment de le faire périr, pour venger l'outrage qu'il en avoit reçu dans ſa femme déshonorée par l'Empereur. Maxime étoit le nom de ce Conſeiller perfide, qui craignoit dans la loyauté d'Aëtius un vengeur de Valentinien. Ainſi, avec des mœurs perdues, il n'eſt point d'injuſtices & d'horreurs, dont un Prince ne puiſſe être l'inſtrument. Maxime irrite Valentinien ; & ce Prince, aveuglé par ſa haine, poignarde Aëtius de ſa propre main.

Ce forfait commis, Valentinien cherche à le juſtifier aux yeux des Gaules, de l'Empire & des Peuples les plus connus de l'Europe, perſuadé que, par la mort de ce Général, il avoit renverſé ſon plus ferme appui : l'Empereur cherche vainement à remplacer par des ſecours étrangers, par des traités d'alliance ce vuide affreux ; mais la mort d'Aëtius ſera vengée par Maxime lui-même, qui ſacrifiera l'Empereur à ſon ancien reſſentiment.

Un autre vengeur s'étoit déjà préſenté dans Mérovée. Ce Prince étoit l'ami d'Aëtius ; une ſociété d'armes & d'exploits avoit reſſerré les nœuds de l'adoption, quoique Aëtius n'eut ſurmonté que foiblement la jalouſie ſecrète que lui donnoient les ſuccès de Mérovée. Mais le Roi des Francs crut devoir des victimes à ſon ami, & ſévir contre une Nation, qui chaque jour ſe déshonoroit par des ſcènes d'horreurs. Diſons auſſi que ce Prince ne fut pas fâché d'avoir dans cette querelle, plus qu'un prétexte pour étendre ſes conquêtes.

Mérovée avoit vu périr ſon frère, enveloppé dans la déroute d'Attila. Les Annales du tems ne diſent point quel fut le ſort du troiſième fils de Clodion. Mais elles nous montrent le Monarque Franc, pénétrant dans la ſeconde Belgique & la première Germanie. C'eſt là que rencontrant ceux des Francs qui avoient

suivi le Roi des Huns ; il se montre à ses soldats avec toute la gloire qui l'avoit accompagné dans sa marche.

« Déjà Roi d'une partie des Francs, il reçoit une nouvelle » Inauguration de la part de tous les Francs réunis, qui le sol- » licitent de se mettre à leur tête & d'accepter le Sceptre de la » Nation, ainsi que de la part des Gaulois, qui lui avoienr ou- » vert une grande partie de leurs Villes, telles que Sens, Paris » & Orléans. Moment glorieux pour Mérovée ; & qu'il dut au- » tant à la douceur de son Gouvernement, qu'à la réputa- » tion de ses armes. »

Aussi ce Prince pensa-t-il à ne faire de ces deux Nations qu'un seul Peuple, qui commença le Royaume de France; il mérita d'en être regardé comme le premier Fondateur, & de donner son nom à la première Race de nos Rois. Il semble qu'actif, brave, ambitieux, tel qu'il étoit, il eut laissé peu à faire à ses Successeurs, si le Ciel eut reglé la mesure de ses jours sur celle de ses projets. Mais peu s'en fallut, ainsi que nous l'allons voir, qu'un Successeur indigne de le remplacer, ne détruisit tout son ouvrage.

CHILDERIC.

CHILDÉRIC reçoit le message de Guyemans. *(Année 465.)*

CHILDÉRIC succède à son père, en 456. Quelle différence entre la nouvelle Monarchie que sa naissance & le vœu des Peuples lui donnent à gouverner, & ces Provinces éparses que son père & ses oncles s'étoient disputées comme une proie, & dans lesquelles ils essayoient, par le sort des armes, plutôt qu'ils ne fixoient des établissemens ! La domination des François, outre une partie de l'Isle de France & de la Normandie, embrassoit dès-lors Châlons, Soissons, le Verman-

III.



MÉROVÉE ACCEPTE LE TITRE DE ROI.

en 448.

Dessiné par le Jeune. TOM. I. *Gravé par David.*

dois, l'Artois, le Cambréfis, le Tournéfis, Senlis, le Beauvoifis, l'Amiénois, Thérouenne & Boulogne.

Childéric avoit prévenu la Nation en fa faveur par fes talens guerriers & fa bravoure. Le furnom de *Mars*, qu'on lui donna, annonce les hautes efpérances des François fur ce jeune Prince, qui fe montra avantageufement dans les campagnes qu'il fit avec fon père, ce *Mars* ne fut plus qu'un odieux & méprifable Sybarite, quand il paffa des camps dans la compagnie des femmes; fur-tout quand, placé fur le trône, il crut pouvoir étendre les droits de fon fceptre à la corruption des époufes & des filles de fes fujets. Childéric auroit dû connoître la févérité de ces Gaulois, que la diffolution de Gallien avoit fait autrefois fe ranger fous la domination de Pofthumus, le premier qui ait eu l'Empire des Gaules. *Car il eft de l'humeur des Gaulois*, difoit Trébellius, *de ne pouvoir obéir à un Prince diffolu.* Heureufe Nation fans doute, fi elle n'eut jamais perdu ce refpect primitif pour les mœurs!

Mais alors cette Nation ne pouvoit voir qu'avec horreur l'honnêteté publique outragée par fon maître. Chez un Peuple, où la foi conjugale étoit férieufement maintenue, & l'honneur des filles, protégé par la morale publique, où l'on ne traitoit ni les vices de plaifanteries, ni la débauche de mode, un cri s'éleva contre le libertinage de Childéric; & fa dépofition folemnellement prononcée par un Peuple, qui fe croyoit alors en droit de changer fes maîtres, fut le triomphe des mœurs. On ne dit point que Finacre, qui fut l'ame de cette révolution, eut un motif perfonnel pour renverfer Childéric du Trône; il paroît que les vexations exercées par ce Prince, dans l'exaction des fubfides, leur parut un dangereux effai de l'autorité; &, dans un tems où la Monarchie n'avoit pas pris fa forme, le peuple croyoit avoir auffi pour lui la loi du plus fort, la même qui avoit donné à fes Rois tant de Provinces.

Chassé du Trône, Childéric le fut également des Gaules. Le Prince fugitif se voit forcé de céder à l'orage. Le Roi de Thuringe, Basin, lui tend les bras & lui donne un azile, tandis que le François, toujours impétueux dans ses résolutions, se hâte d'appeller un nouveau maître. Ægidius, ou Gilles, maître de la Milice Romaine, réunit les suffrages; & pendant huit années, soit comme Roi, soit comme Général, il paroî à la tête de la Monarchie françoise. Sa réputation s'étoit faite par les armes; elle se soutint quelque tems par l'attaque qu'il livra au nouvel Empereur Sévère, pour venger la mort de Majorien, qu'un assassinat avoit renversé du Trône, par la défaite des Goths que Théodoric avoit envoyés comme auxiliaires des troupes Impériales; & bientôt Ægidius, poursuivant ses conquêtes, enveloppoit les Francs dans la domination Romaine, & détruisoit en peu de tems l'ouvrage de Mérovée. Un évènement imprévu arrêta ce coup fatal au Royaume des Francs.

Childéric n'avoit pas tout perdu dans son malheur, puisqu'il lui restoit un ami, dont le zèle & la politique devoient être sa ressource & celle de la Nation. Winomadus, ou Guyemans, étoit ce serviteur fidèle, qui alloit, à la Cour même d'Ægidius, tramer à la fois, & la perte de ce Général & le rétablissement de son Roi légitime. Ægidius, d'un caractère violent & cruel, tomboit de lui-même dans les piéges que lui tendoit Guyemans. Celui-ci, qui ne s'étoit attaché à ce Général que de concert avec Childéric, ne s'étudia qu'à l'égarer, en feignant de le servir, écueil ordinaire de l'orgueil des Grands, qui, dans l'abus fréquent qu'on fait contre eux-mêmes de leurs passions, expient honteusement celui qu'ils se permettent du rang & du pouvoir; & cet esclavage où l'on enchaîne les Grands est la représaille des petits.

Ægidius, qui ne demandoit qu'à étendre sur les peuples une

verge de fer, se laisse emporter aux suggestions de Guyemans, qui ne lui montre dans le François qu'une Nation indocile, passionnée pour le changement, & toujours prête à la révolte. Pour lui donner une vive inquiétude du pouvoir de ceux qui avoient expulsé le malheureux Childéric, il les peint au Général comme des ennemis-nés de toute autorité, comme autant de conjurés, qui déjà se lassoient de son joug, & l'épargneroient encore moins qu'ils n'avoient fait leur ancien maître : Guyemans voit avec une joie secrète le prompt effet de ses Conseils dans la fureur d'Ægidius, dans les cruautés sans nombre qu'il exerce contre le François, & plus encore dans le soulèvement d'un Peuple opprimé. Roboam, à la tête d'Israël, n'avoit pas adopté avec une fureur plus aveugle les insinuations de ses perfides Conseillers.

C'est auprès de Guyemans lui-même que la Nation, outrée d'indignation, & désespérée de son choix, va chercher sa ressource & son appui. Politique adroit, & sans précipiter sa marche, il avoit laissé mûrir pour ses projets les dispositions du Peuple. Le voyant arrivé au point d'une haine irréconciliable, Guyemans se démasque tout-à-coup ; il harangue les François avec cette éloquence touchante & enflammée, qui remue si efficacement les hommes, & sur-tout les malheureux ; il leur montre dans la barbarie du Général Romain, la juste punition de leur félonie envers Childéric ; il leur peint avec force la honte de s'être avilis dans les fers d'un étranger, quand ils pouvoient espérer, sous leur maître naturel, un retour heureux de l'âge, qui auroit calmé ses passions, & l'auroit rendu au bonheur de ses peuples. Et, s'appercevant de l'effet de ses reproches, il déplore avec eux la révolution insensée qui est sur le point de rendre aux Romains leurs anciens avantages, & de flétrir à jamais les lauriers des Clodion & des Mérovée.

L'émotion a déjà gagne tous les cœurs ; la sensibilité humaine

s'y ranime ; &, dans cet attendrissement général, on se croit trop heureux de pouvoir espérer un pardon d'un Roi que l'on a proscrit. On ne veut point d'autre Médiateur auprès de lui que Guyemans ; & cet habile politique, qui par là voit son plan couronné d'un entier succès, se rend aux vœux de l'Assemblée.

» En quittant Childéric, Guyemans avoit rompu avec lui une » pièce d'or, dont chacun avoit gardé une moitié. Le signal con» venu entr'eux étoit d'envoyer au Roi la moitié que Guyemans » avoit conservée pour l'avertir du retour de la Nation vers son » maître légitime. Ce fut l'objet du message que lui adressa ce » fidèle serviteur. On se peint facilement la joie, les transports » même de cet infortuné Prince, à la vue du signal de cette » heureuse révolution. »

Il lui en coûta peu pour la consommer, en se montrant à son Peuple. Il avoit avec lui quelques troupes ; il les joignit à celles de Guyemans. Ægidius, outré de la trahison & de la perte du Royaume qu'il se voit ravir, combat envain, avec le double intérêt de l'ambition & de la vengeance. Des revers multipliés, sur-tout par l'utile diversion que causèrent les Bretons, en ravageant les terres des Visigoths, dont Ægidius avoit reclamé les secours, reléguèrent ce Général dans la Ville de Soissons, où il alla finir ses jours.

Les dix-huit années que règne Childéric, depuis son rétablissement, sont autant d'époques pour sa gloire. Paris le reconnoît pour son vainqueur ; Orléans se soumet. Il parcourt en conquérant les bords de la Loire ; il rencontre dans le Roi des Saxons, Odoacre, un rival digne de sa valeur ; il le bat près d'Angers ; il le force par un traité à marcher avec lui contre les Allemands, qui fatiguoient l'Italie par leurs excursions. Il fait plus ; jaloux de tous les genres de gloire, & sur-tout de se montrer, avant de mourir, le Bienfaiteur de ce Peuple, qui lui a rendu si solemnellement sa fidélité, Childéric, par ses

IV.



CHILDÉRIC.
reçoit le meſsage de Guyemans.
en 465.

Deſsiné par le Jeune *Gravé par David*

TOM. I.

soins & par ses glorieux exemples, prépare le beau règne, qui va s'ouvrir sous Clovis.

BAPTÊME DE CLOVIS, (*Année* 496.) CLOVIS.

CEST à l'entrée de cette carrière, que nous commençons à sentir tout ce que le cadre qui nous resserre exige de précision dans nos pinceaux. Aux mouvemens des différences scènes que nous aurons à offrir, l'homme instruit s'appercevra sans doute qu'il reste derrière la toile beaucoup d'évènemens & de grands personnages. Mais il nous fera grace, s'il daigne considérer, à quelques égards, notre genre d'écrire comme celui de l'Epopée, qui marche à son but, sans être astreinte à la rigueur des détails de l'Histoire. L'homme, qui nous lira avec des connoissances moins étendues, pourra prendre dans nos Tableaux un goût plus vif & plus animé pour approfondir le caractère & les évènemens de sa Nation, à proportion de l'intérêt que nous aurons réussi à lui inspirer; & ce vœu lui semblera de notre part celui d'un François & d'un Citoyen.

On voit avec peine, à l'une des plus brillantes époques de notre Monarchie, un grand Prince à jamais mémorable devoir sa naissance à la violation des loix sacrées de l'hospitalité & de l'union conjugale; à l'emportement de Basine, qui, passionnée pour la haute réputation du Roi Childéric, quitte le Roi Thuringe son époux, & va solliciter elle même sans pudeur la main du Roi des François; à la foiblesse coupable de Childéric, qui, recevant & épousant cette transfuge, cette autre Helène, se montre envers le Roi de Thuringe, son hôte, non moins ingrat que licentieux. Le romanesque de l'avanture n'en couvre point l'infamie, qu'on a peine à concilier avec l'esprit de ces loix rigoureuses, qui punissoient alors par de fortes

amendes la moindre familiarité avec les femmes. L'Empire d'Occident venoit de jetter ſon dernier rayon dans Auguſtule & de finir avec ce Prince, quand, après la mort de Childéric, Clovis, âgé de quinze ans, ſe montra à la tête de la Tribu des François. Brave & impétueux, il lui en couta ſans doute pour attendre l'âge de juſtifier par de grands exploits les hautes eſpérances qu'avoit données ſa première jeuneſſe. Mais déja le génie de Clovis muriſſoit par une politique précoce, les grandes entrepriſes qui devoient étendre ſes conquêtes, & porter ſa gloire au-deſſus des autres Princes du monde. Dans cette eſpèce de ſilence où il contient ſes paſſions, Clovis ſe voit environné de Rois qui peuvent prétendre à l'égalité; ſon ambition s'y refuſe, elle va plus loin: non-ſeulement il ne veut point de rivaux; mais, ſi la fortune le ſeconde, il ne ſouffrira point d'autre Trône que le ſien, en Occident. Cinq années diſpoſent ces exploits.

Ses yeux ſe portent d'abord ſur Siagrius, qui dans ſon vain titre de Roi des Romains, à Soiſſons, lui préſente une ombre importune de la domination des Céſars. C'eſt une première victime qu'il ſe deſtine. Siagrius, averti de ſon approche, marche à ſa rencontre. Clovis avoit amené avec lui pluſieurs Rois des Francs, qu'il avoit flattés ſans doute de l'eſpoir du partage. Siagrius avoit pour lui une valeur intrépide & active, qui méritoit d'être ſecondée par de meilleurs ſoldats. L'action s'engage dans les plaines de Soiſſons entre les deux Chefs; tout deux ſe montrent dignes de vaincre. Mais que peut la bravoure contre le découragement & ſur tout contre la trahiſon? Siagrius eſt trahi après un combat ſanglant; forcé de fuir, il emporte avec lui ſes Dieux domeſtiques, & ſe couvre le viſage de ſang, pour n'être pas reconnu dans ſa fuite. Il croit trouver à ſes malheurs une reſſource dans la protection d'Alaric, ainſi qu'un azyle à la Cour; mais l'étoile de Clovis le

pourſuit



CLOVIS.
Roi en 481, Mort en 511.

Dessiné et Gravé par David.

pourſuit juſques dans cette retraite. A lá demande qu'en fait le Prince François, le Monarque des Viſigoths tremble de ſe compromettre avec lui; & la terreur qu'imprime le nouveau conquérant, décide du ſort de l'infortuné Siagrius, qu'on lui livre, & qui périt auſſi-tôt par ſon ordre.

On devoit s'attendre que le Roi de Thuringe vengeroit tôt ou tard ſur le fils de Childéric, l'affront qu'il avoit reçu du père; Clovis étoit en force pour lui faire face. Il paſſe le Rhin, & va le punir des ravages & des cruautés exercées ſur les Francs; il l'attaque & défait ſes troupes, qui n'ont de relâche qu'après s'être ſoumiſes à un tribut.

Une Négociation de la plus haute importance, occupe les premiers loiſirs de Clovis. Il étoit idolâtre, & les Gaules étoient chrétiennes. Politique encore plus habile que grand Guerrier, il juge qu'une Alliance qui le rapprochera de la Religion d'une grande partie de ſes Peuples intéreſſera bien plus leur fidélité. L'Europe ne lui préſente pas de Princeſſe plus accomplie que la vertueuſe & belle Clotilde, élevée à la Cour du Roi de Bourgogne, ſon oncle. Aurelien, Seigneur Gaulois (*), premier Miniſtre & Favori de Clovis, eſt chargé d'en aller faire la propoſition à Gondebaud, qui ſentoit ſans doute ce qu'il avoit à redouter d'une pareille Alliance, & n'en vit l'éclat que comme celui de la foudre. Mais un Prince de la trempe de Clovis, qui tandis qu'il offre ſa main, montre de l'autre une armée toute prête pour aſſûrer le ſuccès de ſon ambaſſade, tranche en un clin-d'œil bien des obſtacles. Clotilde ſuit Aurelien, qui la préſente à Clovis; & le mariage, qui ſe célèbre à Soiſſons, eſt fêté par le Monarque & par les Peuples, comme l'évènement le plus heureux de ſon Règne. ANN. 493.

(*) Aurelien fut fait Duc de Melun, premier titre de Duché. *Orig. du Gouvernement françois.*

Fidèle à la Religion de ses Pères, Clotilde avoit stipulé pour la liberté de son Culte ; mais elle dut à ses vertus, aux charmes de son esprit & à sa prudence le respect de Clovis pour cet engagement. C'est par ces armes si douces qu'elle triomphoit peu à peu de ses préjugés, qu'elle fléchissoit l'ame fière de ce Sicambre ; & qu'elle le préparoit à la lumière de la Foi. Une main plus puissante devoit opérer ce triomphe.

Childeric avoit battu plus d'une fois les Normands ; mais n'avoit point désarmé leur ressentiment & leur courage. La jalousie des exploits & de la gloire de Clovis, suffisoit pour les rallier contre ces Francs, que rien ne sembloit arrêter dans leurs conquêtes. Irrité de leurs incursions fréquentes sur les terres de ses Alliés, Clovis se décide à marcher contre eux & à leur livrer bataille. Tolbiac, ou Zulpic, près de Cologne, devient le théâtre de leur action sanglante. Le Roi des Francs s'y montre avec cette audace que lui inspire une suite de brillans exploits, avec tout le feu de la jeunesse & de la bravoure ; mais le Ciel a ses décrets, & cette bataille sera pour Clovis, comme autrefois pour Constantin, le moment d'une crise heureuse, qui le soumettra à celui qui tient dans ses mains le sceptre & le cœur des Rois. Son Allié, le Roi de Cologne, Sigebert, qui soutenoit les premières attaques, est blessé ; le désordre qui se met aussi-tôt dans ses troupes, s'empare de l'armée françoise ; Clovis veut rallier ses soldats & n'est plus entendu. Les Dieux de Romulus qu'il invoque, sont sourds à sa prière ; autour de lui, tout plie, tout l'abandonne, il lui reste le fidèle Aurelien, qui prévient à l'instant son désespoir & sa perte, en lui nommant le Dieu de Clotilde. A ce nom, l'espoir renaît dans l'ame du Monarque, qui sur le champ adresse au Ciel sa prière, & fait vœu d'embrasser la foi chrétienne.

Aussi confiant que si le Ciel lui eut assûré la victoire, Clovis

VI.



Dessiné par le Jeune *Gravé par David*

Tom. I.

s'élance auſſi-tôt comme un lion ſur ſa proie, fond ſur les Allemands, qui, voyant périr leur Roi, fuyent à la débandade; il les pourſuit juſqu'aux Alpes-Rhetiennes, les ſoumet pour la pluspart, & rentre glorieux dans ſes Etats, ne penſant plus qu'à accomplir ſon vœu. Plus touché de la gloire de ſon Maître & de celle de l'armée, que de l'intérêt de ſes Dieux, le Franc voit un engagement d'honneur dans cette promeſſe; &, par cette uniformité de ſentimens, lève le principal obſtacle, que pouvoit trouver le Monarque à ſa converſion.

Il n'appartient qu'aux ames vertueuſes & ſenſibles d'apprécier la joie de la pieuſe Clotilde, & ſon empreſſement pour hâter l'inſtant qui doit couronner ſa foi, en lui donnant un époux & un Peuple chrétien. Deux grands Pontifes concourrent à l'ouvrage. Saint-Waaſt par ſes inſtructions, & l'Évêque de Reims, Saint-Remi, par l'onction ſacrée.

« C'eſt dans cette Ville que Remi, accompagné de ſon » Clergé, le reçoit à la porte de ſon Égliſe. Clovis s'y pré» ſente, vêtu de blanc, coëffé d'une longue perruque, ca» nelée & parfumée. Ce luxe lui eſt reproché avec douceur » par le Pontife. Pénétré d'un reſpect religieux, le Prince ſe » dépouille auſſi-tôt de tous ſes ornemens; &, courbé ſous » la main de Remi, reçoit le Saint-Baptême. Hommes & » femmes, au nombre de plus de trois mille, ſuivent l'exemple » du Monarque, & l'Égliſe chretienne s'affûre dans ce jour » une de ſes plus importantes conquêtes. »

La Religion fut plus longtems à triompher des mœurs féroces des Barbares. Clovis ſur-tout conſerva ſon caractère; & le trait ſuivant rend au naturel la teinte guerrière de la Religion du Monarque; Saint Remi lui liſoit l'Hiſtoire de la paſſion du Sauveur: irrité de l'atrocité des Juifs; il interrompt le Prélat: *Que n'étois-je là*, s'écrie-t-il, *avec mes braves François* ?

CLOVIS. *Bataille de Vouillé, où CLOVIS tue Alaric de sa main.* (*Ann.* 507.)

A l'IMPRESSION de confiance, de respect & d'admiration, qui se répandit parmi les Gaulois, Clovis dut s'appercevoir que l'hommage solemnel, qu'il venoit de rendre à la Vérité, étoit en même tems le sacrifice le plus intéressant qu'il put faire à la Politique, dans l'abjuration de ses faux Dieux. Il avoit de plus, sur tous les Rois de l'Occident, l'avantage d'être le seul attaché à la foi catholique. Un levain de la peste la plus contagieuse, s'étoit porté de l'Egypte jusques dans les Royaumes de l'Occident. Une hérésie, qui, dans la Divinité du Verbe, sappoit la base de tout le Christianisme, avoit infecté le Sacerdoce & l'Empire, les armées & le Conseil des Rois, l'Eglise militante jusques dans les plus secrets asiles; & le monde entier, selon la pieuse exagération de la douleur d'un des plus saints personnages d'alors, gémissoit sous le joug de l'Arianisme. Intact dans ce déluge de corruption, Clovis étoit plus que le *fils aîné de l'Eglise*, titre qu'il acquit à ses successeurs. Seul Catholique, il étoit fils unique de cette Religion pure, son espérance & son appui. L'impiété d'Arius avoit infecté les Visigoths & la Bourgogne; les Lombards au-delà du Danube, les Gépides, les Ostrogoths en Italie, les Suéves en Espagne, avoient partagé cette contagion.

Tout favorise l'ambition de Clovis; & presque toutes ses guerres pourront avoir, aux yeux de la Religon, le caractères de guerres sacrées. Ses Prêtres & ses Pontifes dépoullés, vexés par les Ariens, l'appellent à l'envi comme leur Libérateur. Qu'on fasse attention à la marche de ce Conquérant; elle est celle d'un homme, qui déjà connoît le génie & les

mœurs du Peuple qu'il veut s'attacher. Il étoit encore idolâtre au tems de ſes premières conquêtes ; mais par-tout où, ſur ſon paſſage, il trouve des Miniſtres, des inſtrumens ou des objets du culte des Chrétiens, un reſpect, ſinon religieux au moins politique, arrête ſon impétuoſité, adoucit ſon humeur, lui dicte des égards, des ménagements, des complaiſances qu'on n'a pas toujours trouvés dans des Princes chrétiens.

La piété ſans doute peut y voir un premier don du Ciel, qui diſpoſe à l'ordre de ſes deſſeins l'ame de ce grand Monarque. La politique qui connoît toute la flexibilité des paſſions dans les Princes, pour aller par toutes les voies à leur but, pénétrera facilement celle de Clovis ; & trouvera dans la ſauve-garde qu'il accorde à l'Egliſe de Reims, pour la garantir du pillage, dans le vaſe ſacré qu'il fait rendre à Saint Remi, dans ſes attentions pour les Temples & les Miniſtres des Autels, l'idée juſte que s'étoit formé ce Prince de l'influence que pouvoit avoir dans le plan de ſon adminiſtration & de ſes conquêtes la haute conſidération, dont le Clergé jouiſſoit auprès de la Nation; conſidération en quelque ſorte héréditaire, ſi l'on veut la rapporter au rang que tenoient dans la Gaule idolâtre les Miniſtres de ſon culte; mais reſpect que légitimoient dans la Gaule chrétienne les vertus héroïques de ſes Prêtres.

C'eſt alors qu'il nous ſemble que l'on connoîtra Clovis. L'imagination de nos premiers Hiſtoriens a trouvé plus d'aliment à nous entretenir de ſes conquêtes. Ce n'eſt qu'avec le progrès des lumières, qu'en raſſemblant tous les traits de ſa vie, que l'on ſaiſit dans ſa politique la vraie baſe de ſa grandeur. Quelle habilité en effet dans cette attention délicate, qui lui fait adopter les uſages des Gaulois, après les avoir vaincus, qui careſſe en quelque ſorte la haute opinion qu'ils avoient conſervée des Romains, en acceptant d'Anaſtaſe, Empereur d'Orient, les titres de Patrice, de Conſul & d'Auguſte, comme

l'ombre de leur ancienne grandeur ? Quelle force n'eut pas assez longtems cette opinion, qui portoit les Gaulois à promener dans leurs Camps un Romain, sous le simulacre d'un Empereur, persuadés qu'il falloit au moins cette image aux Peuples qu'ils vouloienr subjuguer, pour qu'ils s'honorassent de leur soumission ?

Comment n'être pas frappé de cette espèce de respect, que sembloit avoir dicté à Clovis l'exemple d'Alexandre le Grand, qui, pour se concilier l'amour & l'obéissance des Perses, prit leur habillement & leur costume, & laissa les Grands en possession des Villes & des Gouvernemens, dont ils étoient pourvus ? Delà cet attachement, qui, pendant la vie du Héros de la Macédoine, & pendant celle du Héros de la France, leur assûra à tous deux la jouissance paisible de leurs conquêtes.

Sans doute nous allons voir encore des guerres & des batailles; mais on n'a vu Clovis que dans le Soissonnois véritablement conquérant. S'il ajoute ensuite des Provinces à son Empire, elles y entrent sous le sceau de la confiance & de la liberté. L'Armorique se donne à lui par un traite d'Alliance; les Tribus dont il a fait périr les Souverains, vont d'elles-mêmes au-devant de son joug. Roi d'un Peuple libre dans la Gaule septentrionale, Clovis doit également à sa haute réputation, à sa Politique, l'hommage de ses sujets du Midi. L'état des Gaules, quoiqu'en dise le célèbre Montesquieu, ne perd rien à l'établissement des Francs & à l'inégalité des appréciations dans les amendes, qui cause son erreur, & qui frappe sur l'inégalité de conditions dans les sujets, & non sur la différence du Peuple vaincu au Peuple vainqueur.

Les guerres remplissent nos Annales, pendant douze siècles. Quand on voit les anciens Peuples, dans leurs premiers accroissemens, se battre sans cesse & se disputer le terrein, ne

peut-on pas croire que cette maladie appartient aux premiers âges du monde ? Témoins les Hébreux. Mais auſſi ne doit-on pas eſpérer qu'à l'âge mûr ou à la vieilleſſe du monde, chacun content de la portion qui l'occupe, ne penſera plus à ſe déplacer ?

Clovis, de caractère à ne point ſouffrir de rivaux en Europe, ne laiſſe échapper aucune occaſion de les effacer ou de les détruire. Son ardeur trouve bientôt matière à ſe ſignaler dans le juſte reſſentiment de Clotilde contre les cruautés de ſon oncle. Gondebaud, Roi de Bourgogne, avoit fait périr deux de ſes frères, dont un Godemar qu'il avoit brûlé vif, dans une tour à Vienne, en y mettant le feu. Le troiſième, Godegiſille étoit échappé de la priſon, où il le retenoit. Il vient à la Cour de Clovis intéreſſer à ſon ſort la vertueuſe & tendre Clotilde ; &, par elle, la protection d'un Prince impatient de ſe montrer ſous les armes. Clovis marche en Bourgogne, défait ce Prince ſur les bords de l'Ouſche, le pourſuit juſques dans Avignon. Gondebaud y alloit expier ſes forfaits, quand Clotilde, par un retour naturel à ce ſexe ſenſible, arrêta en ſuppliante ces mêmes mains qu'elle avoit armées. Le crime ne fut point puni ; Godegiſille ne fut point vengé, & fut tué dans une Egliſe par ordre de ſon frère. Clovis n'obtint de cette campagne & de la juſtice de ſa cauſe, qu'un tribut mal payé, & pas un pouce de terrein.

Il n'en fut pas ainſi de la guerre contre les Viſigoths. Clovis avoit bien jugé des avantages qu'il pouvoit tirer du Clergé, pour ſoumettre les Gaules. Recommandables par leurs vertus & leurs lumières, & ſouvent par une haute naiſſance, les Evêques faiſoient plus que doubler la conſidération due à leur caractère ; & la confiance entière, que leur donnoient les Peuples, étoit un puiſſant levier pour ſoulever & remuer au beſoin les Provinces. Tourmentés & dépouillés par les

Ariens, & ſur-tout par les Viſigoths; les Evêques font entendre à Clovis un cri de détreſſe, & ce Prince ſe déclare ſur le champ leur vengeur.

« Clovis, à la tête d'une armée nombreuſe, ſe trouve bientôt en préſence d'Alaric, dans la plaine de Vouillé, près » de Poitiers. Tous deux hardis & vaillans, ces Héros, ſouvent brouillés, toujours raccommodés foiblement, cherchoient à s'illuſtrer dans une rencontre & à décider entr'eux » de l'Empire des Gaules. Un premier choc fait plier les Viſigoths. Alaric en fureur propoſe à Clovis un combat ſingulier; ou plus heureux, ou plus adroit, celui-ci porte à ſon » Adverſaire un coup de lance, au défaut de la cuiraſſe, le » renverſe & le poignarde de ſa main. »

Privés de leur Chef, les Viſigoths n'ont plus de réſiſtance. Envain le fils d'Alaric, Amaury, veut recueillir les débris de ſa troupe. Clovis le pourſuit juſqu'au portes de Bordeaux, en fait un grand carnage; & le nom *d'Arien* demeura à la plaine qu'avoit ſignalé ce grand évènement, qui éteignit dans les Gaules la domination de Viſigoths.

CLOVIS.

CONCILE D'ORLÉANS. (*Ann.* 511.)

VOILA Clovis, par le ſort de la bataille de Vouillé, maître des trois Aquitaines & d'une portion de la Septimanie; il ſoumet en partie l'Auvergne. Juſques-là les Peuples ſembloient accourir au-devant de ſon joug; & déjà le François, homme d'opinion dans tous les tems, rendoit plus à la haute réputation de Clovis qu'à la terreur de ſes armes. En effet, ſi l'on efface quatre années de la vie de ce Héros, on le voit planant au-deſſus de tous les Souverains de l'Europe, couronné dans preſque tous ſes exploits par la victoire, la Religion & l'humanité. Tout cède à ſon nom & à ſes armes; & ſon cœur

qui

VII.



BATAILLE DE VOUILLÉ,
ou Clovis tue Alaric de ſa main.
en 507

Deſsiné par le Jeune. *Gravé par David.*

Tom. I.

qui ne s'enorgueillit pas des ſuccès, ſemble ne vaincre que pour le bonheur des hommes. C'eſt à lui qu'il a été dit, comme aux anciens Romains :

> *Tu regere imperio populos, Romane, memento :*
> *Parcere ſubjectis & debellare ſuperbos.* VIRGIL.

Romain, rappelle-toi ton auguſte deſtinée, & qu'en gouvernant le monde, ta clémence ſoit l'aſyle des Peuples ſoumis, & ta valeur le fléau des Peuples orgueilleux.

Mais, malheureuſement pour la gloire de Clovis, la mémoire de ces quatre dernières années ſubſiſte ; & le Héros, vu dans ſon déclin, a perdu beaucoup de l'éclat de ſon Midi.

Il n'eſt que trop ordinaire à celui qui ſe croit tout facile, de vouloir tout ôſer. Amour inſenſé de la domination, qui par toutes les voies odieuſes ne tend qu'à s'aggrandir ; paſſion injuſte, qui pour le frivole honneur de vaincre, ne ménage ni les droits des Souverains, ni le ſang des hommes ; paſſion aveugle, qui voulant la gloire, la ternit par ſes chimères. Tel ſe montre Clovis, déshonorant par des mœurs féroces, par des injuſtices criantes, la Religion la plus humaine & la plus ſage, dont il a reçu l'auguſte caractère.

Cruel dans tous les moyens de ſon ambition, il dévoue à la mort tous les ob'ets de ſa jalouſie. Sourd à la voix du ſang, qui lui crie de reſpecter au moins ſes proches, il fait périr les Rois des Francs, qui tous tenoient à ſa famille ; il ne craint point d'armer le fils contre le père : le Roi des Ripuaires eſt aſſaſſiné de la main de ſon fils Clodéric. L'hypocriſie & la duplicité couvrent un premier crime par un autre, en faiſant mourir le Parricide, comme ſi Clovis eut voulu venger un attentat, dont il étoit le premier auteur. L'ambition couronne le forfait, en s'emparant des dépouilles de ces Princes. Ainſi

périssent Cararic & sonfils Ragnacaire, ainsi ses deux frères Ricaire & Regnomer; & la main sanglante du Conquérant ne se repose, que lorsqu'il n'a plus de rivaux.

Cependant ces fureurs & ces victoires auront leur terme; & Clovis, même comme Guerrier & comme Conquérant, aura trop vécu pour sa gloire. Les Rois massacrés, & singulièrement Alaric tué de la main de Clovis, dans les plaines de Vouillé, trouvèrent un vengeur dans le Roi des Ostrogoths, Théodoric. Anastase craignoit ce Prince, qui souvent avoit fatigué les terres de l'Empire, & s'étoit ménagé l'Alliance & les secours de Clovis. Anastase montre à celui-ci dans le Roi des Ostrogoths un rival à craindre, un ennemi digne de son courage; & dans les états de ce Prince une dépouille faite pour tenter son ambition. Cet éveil donné à l'homme le plus entreprenant, a déjà porté Clovis dans le cœur de la Provence. Théodoric l'attendoit à cette première hostilité. Bientôt il a rassemblé une armée formidable de ses troupes d'Italie, de celles de la Sicile & de l'Illyrie; &, tandis que lui-même veille à détourner tous les secours que pouvoit attendre le Roi des François, les Visigoths fondent comme la foudre sur l'armée de Clovis; soumettent Grasse, Antibes & une grande partie de la Provence, traversant ensuite le Rhin, reprennent sur les François la plûpart des Villes conquises.

Ebloui jusqu'alors par les exploits de Clovis, le Peuple revient de son enthousiasme, regrette ses anciens maîtres; & le Roi des François abandonné pour la première fois de la victoire, n'est à leurs yeux qu'un tyran souillé de forfaits. L'opinion, qui avoit tant fait pour Clovis, lui retire une partie de ses dons. Il échoue devant Arles, dont il est forcé de lever le siège; même sort devant Carcassonne, malgré les secours des deux Princes de Grèce, ses confédérés. Théodoric lui livre une bataille, & les troupes de Clovis y sont

taillées en pièces. Il falloit une vengeance aux ombres de tant d'illustres victimes de la cruauté de Clovis; & la Provence en fut le Théâtre humiliant pour ce Prince jusqu'alors infatué de ses victoires.

Son Royaume souffroit moins de ces revers passagers qu'on ne pourroit le croire. Ils furent à la vérité utiles à Gondebaud, qui reprit, pendant cette diversion, les Provinces dépendantes de la Bourgogne. Mais Théodoric, qui craignoit sans doute de pousser à bout un Prince aussi généralement redouté que l'étoit Clovis, termina la guerre, en lui cédant ce qu'il ne pouvoit facilement retenir, entre le Rhône & l'Océan; d'une autre part, les Bretons se reconnurent pour tributaires, & sacrifièrent à la jalousie de Clovis le vain titre de Roi.

Fier, ambitieux, actif & capable de tous les moyens, Clovis eut fait sans doute expier à plus d'une Nation l'éclipse de sa gloire en Provence. Insatiable de conquêtes, il eut fini comme Alexandre, par se plaindre des bornes du monde; mais la fortune en avoit assez fait pour l'établissement de l'Empire françois, & c'est un bonheur pour les Peuples, que des hommes du caractère de Clovis ne fournissent point une longue carrière. Ses vastes desseins, ses vengeances échouerent à la trentième année de son Règne, la dernière que le Ciel accorda à ce Héros.

L'Eglise eut pu faire des vœux plus étendus pour la durée de sa gloire, si dans la Religion la plus pure, la plus sage & la plus douce, le zèle pouvoit suppléer seul à la justice, aux mœurs & à l'humanité. Clovis fonda des Eglises, bâtit & dota libéralement des Monastères. Delà l'enthousiasme des Panégyristes de son Règne; mais il reste en faveur de ce Monarque un superbe point de vue, sous lequel la Religion & la politique peuvent le contempler avec complaisance. C'est le

Concile d'Orléans, le premier tenu dans les Gaules, sous les Princes françois.

ANN. 511. « Les Evêques s'y rassemblent de toutes les Provinces, » convoqués par Clovis, sous le Pape Hormidas. Ils y apportent cette liberté religieuse & cette confiance si nécessaire » pour proposer le bien & pour l'opérer, tel que le leur inspirent la foi, le zèle dont ils sont pénétrés, & l'autorité » d'un grand Prince, devenu parmi les Rois le seul appui de » l'Eglise catholique. Sa politique religieuse, sa vigilance » pour la Discipline de l'Eglise & pour le bonheur de ses » Peuples, sollicitent leurs lumières, leur piété & leurs décrets. » On y borne les droits de l'excommunication en matière temporelle. L'admission des sujets du Prince dans le Clergé, » nuisible par son excès aux intérêts de l'État, s'y trouve sagement reglée. Tout y respire la sage Politique du Monarque, » qui dirige par ses Lettres les délibérations & le zèle éclairé » des pieux Ministres & les reçoit avec respect. C'est l'aurore » de l'éclat que doivent donner à l'église Gallicane la pureté » inaltérable de sa foi, la régularité de sa discipline & la haute » prudence de ses décrets.

Clovis nous a montré beaucoup de traits de ressemblance avec le vainqueur de l'Asie; ses enfans ajouteront au parallèle, dans la dispersion & la dégradation de ses dépouilles.

CHILDEBERT.

Les quatre fils de CLOVIS tirent au sort leur part du Royaume. (*Année* 511.)

Le démembrement des États du grand Clovis rendroit nécessairement notre marche pénible, s'il falloit qu'elle s'attachât scrupuleusement à tous les intérêts de ses Successeurs, & qu'elle

VIII.



CONCILE D'ORLÉANS.

en 511.

Dessiné par le Jeune — *Gravé par David*

Tom. I.

s'abandonnât à tous les mouvemens de leurs diverſes Provinces. Nous ſavons tous combien ces premiers tems de notre Monarchie, lorſque nous avons voulu en étudier l'Hiſtoire, nous ont ſemblé faſtidieux à parcourir. Une attention coupée & partagée ſans ceſſe entre des Scènes découſues, des objets trop éloignés, des intérêts peu ſenſibles pour nos mœurs, & trop compliqués dans leur action, une confuſion perpétuelle de guerres, d'invaſions & de déplacemens, ne peuvent que charger & fatiguer la mémoire ſans profit pour l'eſprit & le cœur; & le Lecteur ſeroit en droit de nous rappeller à notre but.

Ne perdons point encore de vue l'ombre du grand Clovis. Ce n'eſt plus qu'une ombre; mais elle ſemble diriger longtems la politique & les mœurs dans ſa poſtérité. Clovis avoit trouvé dans la Bourgogne le foyer principal de ſon ardeur conquérante. On diroit que dès-lors il étoit dans la deſtinée de cet Etat de donner un aliment à l'ambition de nos Rois, auxquels cette dépouille de Charles le Téméraire mit dans la ſuite, pendant près de deux ſiècles, les armes à la main.

Que Clovis ait voulu, par ſon Alliance avec Gondebault, tenir en reſpect Alaric, Roi des Viſigoths; on peut croire qu'il étendit plus loin ſes vues, & que la vengeance plus ou moins tardive à exercer contre le meurtrier du père de Clotilde, lui déſignoit pour la ſuite une importante conquête. Nous avons vu que cette Reine elle-même arma le Vengeur de ſon père contre ſon Tuteur. Elle ne perdra point de vue cet objet dans le règne de ſes enfans; & la politique de Clovis conſervera à cet égard toute ſon influence. Ces Princes, dans leur cupidité féroce, ne démentiront pas le génie violent de leur père.

On ſait tout ce qu'avoit ſouffert l'ambition de Clovis, de s'être vu reſſerrée du côté des Goths par Théodoric & par la Bourgogne, qui pouvoit, à la première incurſion, réclamer les

ſecours & intéreſſer la Politique de ce Monarque. L'Allemagne s'offroit ſans doute à ſon ambition ; mais la prudence ne lui permettoit pas d'abandonner ſes États à la merci de ſes voiſins, pour franchir le vaſte eſpace, qui le ſéparoit alors des Allemands. Le Nord lui préſentoit une proye plus facile ; mais pouvoit-il riſquer de porter la guerre dans les Provinces des Princes de ſon ſang, n'ayant aucun ſujet de s'en plaindre, & de troubler leur repos ſans ſoulever l'Europe contre lui & ſe voir peut être alors abandonné de ſa Nation ? Malheureux dans ſa cupidité, de ne pas trouver même un de ces prétextes qui fourniſſent à la Politique des Manifeſtes ſi impoſans. Ce Prince, ſi grand dans ſon Adminiſtration & ſes projets, ſi brave à la tête de ſes troupes, n'employa pour ſe défaire de tous ces Princes que la reſſource des lâches : les ruſes, les perfidies, les aſſaſſinats, tout lui fut bon pour accroître ſa puiſſance ; tout entra dans ſon plan d'une ſorte de Monarchie univerſelle, la ſeule qui pût être à la hauteur de ſon ambition.

Allant ainſi de cruautés en cruautés, il met un poignard à la main de Cloderic, contre le Roi de Cologne ſon père ; &, ſi-tôt que ce monſtre veut recueillir le fruit de ſa vengeance, il le fait maſſacrer lui même, & s'empare du ſceptre vacant. Ce n'eſt que par des meurtres & des aſſaſſinats répétés qu'il enlève à Rignomer le Royaume du Mans, à Ragnacaire celui de Cambray, à Cararic celui des Morins ou de Thérouenne. Clovis s'étoit contenté de faire couper à celui-ci les cheveux, ainſi qu'à ſon fils ; mais ayant ſçu que le fils avoit dit que ſa chevelure n'étoit qu'une branche qui bientôt ſeroit remplacée, il envoya lui faire couper la tête.

Après de pareilles leçons, qu'attendre des fils de Clovis, qui vont s'emparer de cette dépouille ſanglante ? Voyons-les d'abord partager les États de leur père, & nous trouverons enſuite que la concorde, ſi rare parmi les frères, ne fut pas

IX.



LES QUATRE FILS DE CLOVIS.
tirent au sort leur part du Royaume.
en 511.

Dessiné par le Jeune — *Gravé par David*

mieux établie, au berceau de notre Monarchie, qu'à celui du genre humain. Clovis avoit laissé quatre fils. Thierri, l'aîné des enfans, ne l'étoit point de Clotilde. Nos Historiens le donnent à une Concubine; mais Clovis idolâtre, ne pouvoit-il pas avant d'épouser Clotilde, avoir donné à Thierry une mère légitime? Si l'on n'avoit que cette preuve pour établir le droit des bâtards à l'hérédité, dans cette première race, elle ne nous sembleroit pas péremptoire.

« Alors en France, comme chez les Perses, les fils de Rois » naissoient Rois eux-mêmes. La Nation les reconnut pour tels, » après le massacre des fils de Clodomir; & cet aveu, sans qu'il » existât de Loi expresse, eut force de Loi. Un droit égal dans » ces quatre Princes décida l'égalité du partage. Ils s'assemblèrent » aussi-tôt après la mort de Clovis; &, en présence de ce qu'ils » purent reunir de Grands de la Nation, non comme Electeurs, » mais comme témoins, ils formèrent quatre lots, qui donnèrent » à chacun de ses Princes un État & une couronne. Leurs » Royaumes prirent le nom de la Capitale des Provinces qui » leur échurent en partage. Thierry fut Roi de Metz, Clodo- » mir d'Orléans, Childéric de Paris, & Clotaire de Soissons. » Tout fut paisible dans ce partage, & d'un présage heureux » pour la Loi de l'hérédité, qui devoit, par la force de la » coutume, prendre le caractère & l'authorité d'une Loi na- » tionale.

Pour éviter la confusion dans nos Tableaux, & épargner à la mémoire de nos Lecteurs une fatigue superflue, nous nous attacherons aux Rois de Paris; & les Souverains de ce Royaume paroîtront toujours en Chef sur la Scène.

Gondebaud, Roi de Bourgogne, étoit mort, & Clovis l'avoit forcé autrefois de le reconnoître pour son Suzerain. Sigismond régnoit à sa place avec son frère Gondemar. Toute pieuse qu'étoit Clotilde, elle ne croyoit point avoir consommé sa ven-

geance, & rempli ſon devoir envers ſon père, en armant Clovis contre lui. Douze ans après la mort de ſon mari, on la voit, dans Grégoire de Tours, douloureuſement occupée des attentats commis contre ſon père, ſa mère & ſes deux frères par Gondebaud, rappeller avec énergie à ſes trois enfans, l'outrage qu'avoit reçu ſa famille, & les animer à venger le ſang de leurs Ayeux ſur la poſtérité du Roi de Bourgogne.

Si nous ne ſavions combien nos premières mœurs étoient familiariſées avec le ſang, & qu'alors des meurtres ſembloient ne pouvoir s'expier que par le carnage; nous rejetterions bien loin de cette vertueuſe Reine, le langage paſſionné que l'Hiſtorien lui fait tenir à ſes enfans, pour les aigrir & pour les animer contre les deux fils de Gondebaud. Ces deux Princes avoient ajouté un tort perſonnel au caractère odieux, que leur avoit tranſmis leur père; c'étoit celui de retenir injuſtement le bien de Clotilde. Leur perte fut jurée.

Les trois Princes françois marchent contre Sigiſmond & Gondemar, fils de Gondebaud; ils leur livrent bataille. Les Bourguignons ne tiennent pas contre ce choc, & leur armée eſt taillée en pièces. Sigiſmond eſt fait Priſonnier par le Roi d'Orléans, Clodomir, qui l'amène dans la Capitale de ſes États. C'étoit peu de lui donner des chaînes, on voulut éteindre ſa Race. Clodomir n'héſite point ſur les crimes qui pouvoient le conduire à ſon but. Le premier eſt d'égorger la femme de Sigiſmond & ſes enfans en ſa préſence. Clodomir ne fait pas attendre à ce Prince infortuné la fin de ſes malheurs. Il ordonne qu'on le ſaiſiſſe, qu'on le précipite, & qu'on l'enterre dans un puits. Cette vengeance atroce s'exécuta en 524, au Village de Saint-Père-Avy-la-Colombe, près d'Orléans.

Si, comme le penſe un de nos Écrivains modernes, le motif principal, qui anima la pieuſe Clotilde à déterminer une pareille expédition, fut qu'elle y vit une ſorte de guerre ſacrée,

X.



CHILDEBERT.
Roi en 511. Mort en 558.

Dessiné et Gravé par David

Tom. I.



Dessiné et Gravé par David.

ſacrée, que légitimoit l'Arianiſme des Princes Bourguignons ; on doit croire qu'elle n'apprit qu'avec horreur les Scènes ſanglantes qui avoient ſignalé cette campagne. Bientôt elle eut à en déplorer des ſuites encore plus affreuſes, & à pleurer la vengeance terrible que le Ciel exerça ſur ſon propre ſang.

Le Bourguignon tenoit au ſang de ſes maîtres. Gondemar, que ce Peuple avoit placé ſur le Trône, après la mort de Sigiſmond ſon frère, ne penſa qu'à la venger. Clodomir, aveuglé par ſes premiers ſuccès, courut à ſa perte, croyant n'avoir qu'un dégré à franchir pour envahir la Bourgogne. Trompé par les Bourguignons eux-mêmes, qui l'attirent auprès de Vienne, il y préſente la bataille à Gondemar. C'étoit là que l'attendoient ce Monarque & ſes Guerriers. Clodomir ſe voit enveloppé par l'armée ennemie. Gondemar lui fait couper la tête, l'expoſe au haut d'une lance à la vue des François. C'eſt en caractères de ſang que commencent à ſe tracer les faſtes de la race de Clovis. Le plus beau fleuve part aſſez ſouvent d'une ſource bourbeuſe ; & l'Empire de la Nation la plus douce & la plus humaine voit ruiſſeler le ſang de ſes maîtres autour de ſon berceau.

CLOTAIRE & CHILDEBERT maſſacrent les enfans de CLODOMIR. (Année 534.) (*) CHILDEBERT.

LES enfans de Clovis auroient ils donc hérité des Francs ce caractère d'injuſtice & de domination, que reprochoit à ceux-ci l'Empereur Valentinien, lorſqu'il diſoit que, *ſi l'on n'a le Franc pour ami, il faut bien ſe garder de l'avoir pour voiſin?* En

(*) *L'Art de vérifier les dates laiſſe celle-ci incertaine. M. de Valois aſſigne à cet événement l'an 533 ou 534, & M. le Préſident Hénault 526.*

effet presque toutes les Nations que rencontra ce Peuple, après s'être porté au-delà du Rhin, s'apperçurent bien-tôt qu'il falloit au Franc un grand espace, & que ce Peuple ne recevroit de limites que de la nécessité. Ce génie des conquêtes pesa fortement sur tous les Royaumes voisins de la France, à l'epoque que nous décrivons. La Bourgogne & la Thuringe reconnurent, en venant se perdre dans cette nouvelle Monarchie, l'ascendant de sa destinée. Des Princes si peu faciles à resserrer dans leurs domaines, ne devoient pas, malgré les liens du sang, demeurer longtems pacifiques.

C'étoit beaucoup dans leur caractère que cette longue paix qui avoit suivi le partage des États de Clovis. On peut la regarder comme l'effet persévérant de leur respect pour les volontés de ce Monarque, dont l'ombre même étoit encore révérée. Mais leur ambition se crut dégagée de toute retenue à l'égard des petits-fils de Clovis ; ils ne vîrent les États que Clodomir laissoit à ceux-ci en mourant, que comme une proie à partager. Les trois fils de Clodomir étoient Théodebert, Gunthaire & Clodoalde. On devoit s'attendre à voir le meurtre de Clodomir vengé par ses frères sur les Bourguignons. Bientôt en effet, Gondemar les eut sur les bras ; &, trop foible pour leur résister, il leur abandonna ses Provinces, & alla ensevelir sa honte dans une retraite, où l'Histoire n'a pu le découvrir.

Mais, quand on se rappelle que Childebert & Clotaire n'avoient d'autre titre à la Bourgogne que les droits de Clotilde, ayeule des enfans de Clodomir, & qu'on voit que ces jeunes Princes ne furent point appellés au partage de cette nouvelle conquète, on sent tout ce que ces infortunés avoient à craindre de l'ambition & de la cupidité de leurs oncles. La pieuse Clotilde veilloit sur ces tendres rejettons ; elle attendoit impatiemment le moment de leur voir partager les États de Clodomir. Ce desir si vif & si juste à la fois, égara la crédulité

XI.



CLOTAIRE ET CHILDEBERT.
massacrent les enfans de Clodomir.
en 534.

Dessiné par le Jeune | *Gravé par David.*

Tom. I.

de cette Reine, & prépara la ſcène la plus barbare que préſentent les Annales de la première race. Les deux oncles s'annoncent à Clotilde pour vouloir couronner eux-mêmes ſes deux petits-fils, en les plaçant ſur le Trône de leur malheureux père. C'eſt un bonheur que leur zèle perfide la conjure de ne pas leur refuſer. Qui pourra blâmer ici le cœur d'une mère, de n'avoir pas ſoupçonné la fauſſeté & l'atrocité de ſes enfans? Clotilde, qui les juge ſur la nobleſſe & la candeur de ſon ame, n'héſite point à leur envoyer ſes petits-fils. Allez, leur dit-elle, dans un tendre adieu, *hâtez-vous de conſommer le ſeul évènement qui puiſſe ſécher mes larmes ſur la tombe de votre père.*

Rendus auprès de leurs oncles, & reſſerrés auſſi-tôt dans des chambres ſéparées, ces triſtes victimes purent entrevoir toute l'horreur de la deſtinée qui les attendoit. Clotilde en eſt bientôt inſtruite. Un Satellite lui eſt envoyé de la part de ſes fils; d'une main il tient un poignard & de l'autre des ciſeaux..... Quel meſſage pour la tendreſſe d'une Ayeule! *Choiſiſſez*, lui dit ce Barbare, *entre le poignard & les ciſeaux que je vous préſente. Il faut, ou que ce poignard termine les jours des fils de Clodomir, ou que ce ciſeau les prive à jamais du Trône.* Le cri du ſang, confondu dans celui de l'honneur, dicta la prompte réponſe de Clotilde, qui préféra la mort de ſes petits fils à leur dégradation. Ainſi ſa bouche prononça leur Arrêt. Si l'on peut regretter que cette vertueuſe Reine n'ait pas épargné la vie de ſes enfans par une réponſe moins fière, on voit au moins que la piété éminente n'affoiblit point une ame.

» C'en eſt fait des enfans de Clodomir. Plus féroce que Chil-
» debert, le Roi de Soiſſons ſe charge, ſous les yeux de ſon
» frère, de l'exécution barbare, qui doit leur aſſûrer à tous deux
» l'héritage du Roi d'Orléans. La nature ſe révolte dans Clo-
» taire à cet affreux ſpectacle; il voit à ſes pieds Gonthaire,
» le ſecond des enfans, qui lui demande la vie, en ſerrant

» étroitement ses genoux. Il croit voir errer autour de ces malheureux Princes l'ombre de Clodomir, qui lui redemande leur » sang & leurs droits à sa Couronne. Il en saisit un, & veut le » dérober à la cruauté de l'oncle. L'impitoyable Clotaire le lui » arrache & massacre à l'instant ses deux neveux, tandis que » Childebert détourne ses yeux, baignés de larmes, & pleure » amèrement l'impuissance de ses efforts ».

L'Histoire ne dit point si Clodoalde dut son salut à la tendre pitié de Childebert, ou si ce Prince, ce qui est plus vraisemblable, choisît de lui-même la vie cléricale pour se soustraire à la fureur de son oncle. Il crut devoir décider de son sort autrement que ne l'avoit fait Clotilde. Echappé de ce theâtre d'horreur, Clodoalde se coupe les cheveux, en signe de sa consécration aux Autels, reçoit de Saint-Severin l'habit religieux, de l'Évêque Eusèbe, le sacerdoce; enfin après avoir erré quelque tems d'azile en azile, il se rend à la premiere retraite qu'il avoit choisie au Bourg-de-Nogent, près de Paris, qui prit de lui le nom de Saint-Cloud; il y fonde un monastère, dote l'Eglise & le siège de Rheims de magnifiques domaines, & laisse en mourant un nom aussi illustré par ses vertus, que celui de ses oncles est en horreur par leur barbarie.

Clodoalde ou Cloud est nommé Roi dans nos Fastes: (*) il n'eut jamais ce titre, qui ne fut donné qu'après l'assassinat de ses frères aux enfans de nos premiers Monarques, pour faire respecter la foiblesse de leur âge. La précision de cette époque a échappé à presque tous les Historiens de ces premiers tems.

Jusques dans l'attentat que nous venons de rapporter, reconnoissons une trace de la Loi d'hérédité, avouée déja dans notre Monarchie. Les enfans de Clovis lui avoient succédé sans contestation; &, si le droit de Clodomir n'eut point dû

(*) *Interritorio parisiensi depositio B. Clodoaldi, Regis, postea presbyteri & confessoris, in vico Noviento. Martyr. Hyeronim.*

XII.



Dessiné et Gravé par David

passer à ses fils, la fureur & la cruauté des oncles eussent été sans objet.

Portons nos regards sur l'Austrasie, au moment où Thierry ferme les yeux, après avoir conquis la Thuringe sur Hermanfroy. Si Thierry n'eut laissé dans son fils Théodebert un Prince vaillant & aguerri, un Prince assez politique pour intéresser Childebert à son sort, les enfans de Clovis n'eussent vû dans la dépouille de Thierry qu'un nouveau butin pour leur cupidité. L'équité, la Religion, la Nature chercheroient envain à retrouver leurs droits chez des Princes de cette trempe. Qu'il est humiliant pour l'homme, que cette voix sacrée soit si longtems à se faire entendre à des Peuples!

CHRAMNE, sa femme & ses enfans sont brûlés. Année 561.

CLOTAIRE.

THÉODEBERT s'oublioit en Auvergne, au sein de la mollesse, & dans l'yvresse d'un amour adultère pour Deuterie, dont la beauté l'avoit captivé, quand Thierry mourut. Son honneur s'éveilla au bruit des préparatifs de Clotaire pour lui ravir son héritage. Bientôt sa présence & l'activité de sa valeur les firent échouer. L'Italie & la France, qui pendant treize années de règne, lui vîrent les armes à la main, dûrent le reconnoître à sa bravoure pour un digne héritier du sang de Clovis.

Tranquille sur ses possessions, Théodebert ne demandant qu'à exercer sa valeur, se fit gloire d'aider l'Empereur Justinien à venger sur le Roi d'Italie, Théodat, la mort d'Amalasonte. L'Ostrogoth, qui le redoute, cherche à l'appaiser en lui donnant des Provinces. Ce don, offert par la crainte, est bientôt révoqué dans l'éloignement du danger; il paroît même

que la bonne-foi n'enchaîne pas plus les Romains que ces Peuples. Le Prince François se montre encore, & tire des uns & des autres une vengeance complète. Mais, de retour dans ses Etats, une autre expédition l'appelle au pays de Caux. C'est avec Childebert qu'il se ligue contre Clotaire. Tous deux l'attaquent : Théodebert n'avoit point oublié la tentative de Clotaire pour envahir l'Austrasie ; il ne vit dans son oncle qu'un Prince avide, dont la cupidité ne pouvoit s'enchaîner que par la terreur, & qu'il falloit toujours mettre sur la défensive, si l'on ne vouloit pas toujours l'avoir sur les bras.

Clotilde surveilloit encore dans sa retraite les destinées de ses enfans. Elle apprend leur querelle ; elle n'avoit que trop connu ce qu'on pouvoit redouter de ces Princes, sur qui la voix du sang & celle de la Religion avoient si peu d'empire. Elle avoit su intéresser le Ciel à sa cause dans la conversion de Clovis ; sa confiance ôsa en attendre un prodige pour désarmer ses enfans, & sa piété ne fut point trompée dans son attente. Quand les Historiens de ces premiers tems reconnoissent dans l'évènement qui sépare ces Princes, le doigt de Dieu & l'effet des prières de cette vertueuse Mère, le ton du siècle où nous écrivons suffit-il pour en douter ?

Environné de l'armée de son frère & de celle de Théodoric, Clotaire s'apperçoit bientôt du désavantage de la sienne. Barricadé quelque tems dans une forêt, il se voit forcé d'en sortir pour se mesurer avec ces Princes. Le signal est donné pour combattre ; mais au moment où le tems paroît le plus serein, une tempète s'élève, le Ciel s'obscurcit. Une pluye, mêlée de pierres & de grêle, le tonnerre & les éclairs frappent d'une égale épouvante les deux armées, qui croyent y voir la vengeance de Dieu, ou du moins un ordre impérieux de se séparer. Dès l'instant les trois Princes se réconcilient, & les deux armées ne paroissent plus qu'un même Peuple.

Le repos de Clotilde ne fut plus troublé dans les années qui s'écoulèrent jusqu'à sa mort. Sa piété que l'Eglise a consacrée dans nos fastes, laissa de grands exemples de vertus, qui furent longtems à germer sur le Trône. La Religion révère dans elle un modèle, & la politique y reconnoît un caractère fortement prononcé au-dessus de son siècle & de son sexe. Pour le développer, nous n'adopterons pas les pieuses imaginations d'un Ecrivain Ascétique (*) des commencemens du dernier siècle, plus respectable dans le but qu'il se propose qu'assûré dans sa critique, & dans lequel nous trouvons une conversation romanesque, établie entre Clotilde & l'Ambassadeur Aurelien, telle qu'une Fée la tiendroit avec un Sylphe, & que pourroit la rendre un autre Sylphe, confident secret de l'entretien.

Nous ne supposerons pas avec Frédégaire, que l'Envoyé de Clovis n'ait paru à la Cour du Roi de Bourgogne, qu'avec des haillons, un panier, une besace, que ce mendiant ait baisé la main de la Princesse, pour annoncer sa mission; que pour la terminer, il ait enlevé Clotilde en brigant, & qu'échappant à la vue de son oncle, elle ait incendié les villages, pour annoncer les projets de sa vengeance. Ces premiers Peintres de nos mœurs & des grands personnages de la Nation, ont cru presque tous devoir ajouter à la nature & la montrer hors de ses proportions, pour la rendre merveilleuse.

Sans recourir à la fiction, le caractère de Clotilde peut être vu tout à son avantage dans les diverses situations de sa vie. Elle est jeune, elle est belle; & c'est d'abord en secret & dans la plus grande réserve qu'elle reçoit les propositions de Clovis; elle ne les révèle que quand elle les trouve parfaitement d'accord avec sa Religion, sa piété & sa politique; elle est

(*) Caussin, *Cour sainte*, ouvrage qu'il seroit à souhaiter qu'une plume sage & exercée s'occupât de rajeunir. Nous avons trouvé ce vœu dans quelques Imprimeurs.

catholique, Clovis eſt idolâtre; elle ne lui aſsûre ſa main qu'après l'engagement formel du Monarque de ſe détacher de ſes faux-Dieux. Clotilde chérit ſa Religion, &, par le changement qu'elle eſpère dans ſon époux, elle voit que le Chriſtianiſme partagera la gloire du plus grand Prince qui ſoit en Occident. Son cœur ſaigne encore des cruautés exercées par Gondebaud ſur ſa malheureuſe famille; elle a beſoin d'un appui & d'un vengeur, pour lui faire expier ſon uſurpation & ſes meurtres; elle croit le trouver dans Clovis. Devenue ſon épouſe, elle fait contraſter avec la férocité & le caractère abſolu de ce Prince tout ce qu'un zèle inſinuant peut employer de délicateſſe, tout ce que la vertu parée des graces de l'eſprit & de la beauté peut donner d'aſcendant, tout ce que la modeſtie ſait en diſſimuler; &, dans ſes ménagemens envers Clovis, toute la fermeté d'une grande ame.

Retirée de la Cour, livrée dans ſa retraite aux exercices de la Religion, Clotilde ne ceſſe de porter ſes vœux à la gloire & au bonheur de ſes enfans. Aux écarts près de ſon zèle pour venger la mort de ſon père, la Religion & la Politique s'accorderont toujours à la regarder comme une des plus grandes & des plus pieuſes Princeſſes qui ayent honoré le trône.

Cependant ce fut dans la première Race, où la mémoire de Clotilde étoit encore récente, qu'il s'éleva une queſtion bizarre: ſavoir ſi les femmes étoient de l'eſpèce humaine; queſtion vivement débattue & dont l'autorité ſe vit obligée d'arrêter les ſuites. Il eſt bien plus étonnant que cette queſtion ait été repriſe, il y a quarante années par un Brandebourgeois, Acidalius, qui, ſous le voile de l'anonyme, imprima une Diſſertation, où il s'efforçoit de prouver que les femmes n'étoient nullement de la race des hommes.

Tandis que, tranquille ſur ſes domaines, Théodebert faiſoit reſpecter ſa réputation de bravoure; étendoit, par la

voie de ses Négociations avec Justinien, l'Empire des Gaules jusqu'à Marseille, cette mémorable Colonie des Phocéens; il commençoit de donner des Loix à la mer, Childebert & Clotaire inquiétoient l'Espagne, où la fortune lui vendoit quelquefois assez cher ses faveurs. Cependant ils alloient s'emparer de Saragosse, quand, pour les désarmer, on leur présenta la Tunique de Saint-Vincent, qu'ils acceptèrent; Relique précieuse pour laquelle Childebert consacra sa vénération par un Temple célèbre, qu'il érigea hors des murs de Paris. en l'honneur de Sainte Croix & du Saint-Lévite, Eglise dédiée depuis à Saint-Germain.

C'est en Austrasie que la gloire des enfans de Clovis se voit presque sans nuage. Théodebert, qui dans ce Royaume avoit succédé à Thierry; ce Prince, surnommé *l'Utile*, & à qui de grands talens dans la guerre, & de plus grands encore dans l'Administration de ses Etats, avoient confirmé ce précieux titre, s'étoit signalé dans sa jeunesse par le premier exploit maritime, qui ait illustré les Francs depuis leur entrée dans les Gaules, en donnant la chasse à des Corsaires, commandés par Cochiliac, Roi des Danois; & depuis avoit soutenu contre tous ses voisins, même contre ses oncles, l'éclat & la stabilité de sa couronne. Trop-tôt enlevé par la France, pour l'honneur de sa race, il fut remplacé sans obstacle par le fils de sa concubine. Mais la mort de Theobalde, ce Successeur, fait époque dans nos fastes à l'égard de la Loi salique, qui, pour la première fois, eut son application, en faisant passer la couronne d'Austrasie aux frères de ce Monarque, au préjudice de ses deux filles.

Childebert, devenu infirme, n'étoit point en état de soutenir ce nouveau poids; & n'ayant point d'enfans males, il n'opposa qu'une foible résistance à Clotaire, quand les Seigneurs Austrasiens, que le Roi de Soissons avoit mis dans son parti, forcèrent

Childebert à lui céder cet héritage ; mais bientôt celui-ci eut dans sa main des moyens redoutables de troubler cette jouissance anticipée. Les Saxons révoltés avoient plus d'une fois tourmenté Clotaire, à qui sa cupidité sans cesse inquiète & entreprenante, ne donnoit que des sujets forcés & des succès éphémères. Vainqueur de ces Peuples, mais trop acharné à les poursuivre, il se vit au moment d'être la victime de leur désespoir, & réduit à leur demander la paix; Childebert crut ce moment favorable pour associer les Saxons à sa vengeance, & il le saisit.

Cette tentative ne tourna qu'à l'avantage de Clotaire; mais Childebert lui ménagea un coup plus sensible dans la protection qu'il accorda à la révolte de Chramne, son fils naturel. Ce jeune Prince, à qui Clotaire avoit confié le Gouvernement de l'Aquitaine, y avoit montré plus de férocité que de valeur, plus de cupidité que de sagesse. Un cri général, qui s'étoit élevé dans cette Province, avoit forcé Clotaire de le rappeller. Chramne n'écouta que sa présomption & le desir de l'indépendance. Flatté de se voir rechercher par son oncle Childebert, il ne vint à Paris que pour y jurer entre ses mains une haine irréconciliable contre son père; mais tout-à-coup cet appui lui échappe par la mort du Roi à Paris. Bon Roi, Prince équitable & religieux, l'Histoire n'auroit rien à reprocher à Childebert, s'il n'eut montré plus que de la foiblesse dans le meurtre de ses neveux, & donné un coupable essor à sa vengeance, en soutenant contre son père un fils rebelle.

» Honteux d'abord de l'impuissance de sa révolte, ce fils vient
» tomber aux pieds de Clotaire, & y trouve son pardon. De
» nouvelles brouilleries l'enlèvent à la Cour de son père, & il
» ne se montre plus que sous la protection du Comte de Breta-
» gne, Conan. Clotaire ne lui donne pas le tems de se recon-
» noître; il le rencontre près de la mer; l'Armée du Breton

XIII.



CHRAMNE.
Sa Femme et ses Enfans sont Brûlés.
en 561.

Dessiné par le Jeune — *Gravé par David*

» est mise en déroute, & Conan est tué. Une misérable cabanne » devint l'azile de Chramne, de sa femme & de ses enfans. » Poussé à bout par tant de révoltes, Clotaire arrête en lui-même » le cri de la nature ; & résolu d'exterminer à la fois toute la » Race de ce malheureux fils, il fait mettre le feu à la chau- » mière, & les voit d'un œil sec se consumer. »

Cependant la nature reprit ses droits dans l'ame de Clotaire ; de cuisans remords tourmentèrent le reste de ses jours. Des fondations multipliées laissèrent à la postérité quelque idée de son repentir; mais n'ont jamais purgé sa mémoire de l'opprobre que ses adultères, ses incestes, ses déprédations & ses cruautés lui ont imprimé pour toujours.

CHÉREBERT.

CHÉREBERT fait mettre sur un chariot d'épines, Héraclius, nommé Evêque de Saintes, & le fait condamner à l'exil. (Année 566.)

QUE peuvent présager à une constitution naissante tant de principes destructeurs, qui ne doivent que la tourmenter & la corrompre ? Jusqu'ici les premiers descendans de Clovis n'ont paru sur la Scène que pour inquiéter ou pour égarer la fidélité des Peuples, par des invasions & des usurpations réciproques. Et d'ailleurs quel principe d'affoiblissement pour un grande Monarchie que ce partage d'Etats, qui divisa la dépouille du grand Clovis, & que nous allons voir se repéter dans la génération suivante, systême informe, dont la Nation fut longtems à sentir & à corriger l'abus ? C'étoit peu de ce mal politique. Des mœurs féroces, qui si souvent avoient ensanglanté les marches du Trône, fait gémir la nature, révolté l'humanité, apprivoisé les Peuples au carnage ; des mœurs licentieuses qui

ne cessoient de faire rougir la Religion de sa nouvelle conquête.... Quel début pour un Peuple qui devoit jouer un si grand rôle ? Et nous, qui le voyons aujourd'hui de sang-froid, concevons-nous facilement qu'un pareil Royaume n'ait pas péri presque en naissant ?

La mort de Clotaire amène un nouveau partage. Chérébert a le Royaume de Paris, Gontran celui d'Orléans. Sigebert règne à Metz & Chilpéric à Soissons. Mais Chilpéric, dont l'ambition, la cruauté & les dissolutions devoient, pendant vingt-deux années, profaner le Trône, prétend disputer à son frère celui de Paris. Heureusement il intéresse à sa cause les Rois de Metz & d'Orléans. On convient de s'en rapporter au sort, & le sort replace Chérebert sur le Trône de Paris. Il y conserva la paix avec ses frères pendant les six ans de son règne, tandis que ces Princes portoient la guerre chez leurs voisins, & ne s'épargnoient pas entr'eux.

Chérébert, au sein de repos, n'occupa d'abord la Scène que par des scandales. Marié à Ingoberge, du vivant de Clotaire, il laissa naître dans son ame une flamme incestueuse pour deux sœurs, filles d'une basse naissance, qu'il trouva au service de la Reine. Mirefleur, la première, eut, sous les yeux de cette Princesse, le rôle de concubine. Ingoberge croit rappeller à l'honneur son infidèle époux, en le conduisant à l'Attelier du père de Mirefleur, qui cardoit alors des laines. L'amour & l'amour-propre révoltés à la fois, écartèrent toute honte; & pour s'affermir l'un par l'autre, jurèrent la proscription de la Reine, & cette Princesse répudiée se confina pour toujours dans la retraite. Mirefleur prit sa place, & bientôt la céda à une fille non moins obscure, Theudegilde, qui, sous un Prince aussi inconstant que licentieux, n'eut que le tems de s'occuper de sa fortune. Une chaîne de scandale amena bientôt sur ce Trône si déshonoré la sœur de Mirefleur, Marcoueffe, que

XIV.



Dessiné et Gravé par David.

Tom. I.

des vœux de Religion devoient mettre à l'abri de cet inceſte.

Tandis que ces horreurs ſouilloient le Palais de Chérebert, le concile de Tours tonnoit avec véhémence contre ces alliances inceſtueuſes ; & l'Evêque de Paris, Germain, que ſes hautes vertus ont placé dans les faſtes de l'Egliſe, crut devoir venger la Religion & les mœurs par l'anathème dont il frappa le Monarque. Premier exemple d'une ſemblable punition. Elle fut ſans effet ſur les paſſions de Chérebert, inceſtueux & polygame preſque juſqu'au tombeau.

Cependant cet homme ſi aguerri contre tous les principes, trembloit au ſeul nom de Saint-Martin. La Ville de Tours étoit dans ſes Domaines, & Chérebert n'eut oſé faire ſupporter aucun impôt à ſes Habitans, dans la crainte d'encourir l'indignation du Saint-Thaumaturge. Oſe-t-on lui mettre ſous les yeux l'état ancien des impôts que payoit autrefois cette Ville ? Le Prince s'en ſaiſit, le jette au feu, & confirme en l'honneur du Pontife l'immunité de ſes Habitans. C'eſt ainſi qu'alors l'humanité & des mœurs féroces, une vie diſſolue, & une ſuperſtitieuſe crédulité contraſtoient dans les Chefs d'une Nation, qui, après avoir épuré ſes lumières & ſes mœurs, devoit allier dans la ſuite la bravoure & l'humanité, un caractère ſocial & les principes d'une Religion ſévère. C'eſt ainſi que combattoient, dans le cahos du monde, les divers élémens qui devoient le former.

Auſſi ce Prince, ſi foible pour les femmes, ſut-il montrer pour faire reſpecter la mémoire de ſon père & ſa propre autorité, une dignité, une fermeté de caractère, qu'on ne ſembloit pas devoir en attendre. Il avoit dans ſon partage la Ville de Saintes. Clotaire avoit élevé ſur le ſiége de cette Ville Emérius, &, par un décret ſpécial, l'avoit diſpenſé de ſe faire ſacrer par ſon Métropolitain, alors abſent de ſon Diocèſe.

Clotaire mort, le Prélat supérieur voulut venger l'injure qu'il croyoit faite à son siége, en faisant déposer Emerius dans un Concile de la Province. Chérebert se sentit offenser dans la personne de son père & dans la dignité de son Trône.

» Sa colère s'enflamma, lorsque, peu de tems après, » Héraclius, Prêtre de Bordeaux, que le Concile avoit subrogé » à Emérius, parut en sa présence, & lui présenta le décret de » son élection à confirmer. *Pensez-vous*, lui dit le Prince avec » un regard sévère, *que les volontés de Clotaire ne soyent pas sa-* » *crées pour son fils, ou que ce fils manque de puissance pour les* » *faire respecter*? A l'instant il chasse cet intrus de sa présence, » & ordonne qu'on le place sur une charrette remplie d'épines; » & que dans cette position, aussi humiliante que douloureuse, » on le conduise en exil ». Emérius est replacé sur son siége. L'Archevêque de Bordeaux, Léonce, & les Prélats complices de la désobéissance eurent à payer une amende selon leurs facultés.

De plus grands évenemens nous appellent, & le règne de trois frères de Chérebert, qui vont s'emparer de la scène, va nous dévoiler une foule d'attentats, qui nous prouveront plus que jamais ce que la Religion & les Peuples ont à craindre, sitôt que les bonnes mœurs s'éclypsent du Trône.

Quelque dégradé que puisse être l'homme depuis sa première origine, il n'est pas dans sa nature de cumuler toutes les horreurs qui vont fournir aux tableaux de cette première Race de nos Rois. L'Historien ne les trace point sans frémir; & le Lecteur ne peut y porter ses regards sans être révolté d'avoir à compter de pareils monstres au rang des hommes. Ce sentiment général absout, il est vrai, l'humanité; mais c'est malheureusement aux dépens du Trône. Les écueils de ce rang sublime sont si prodigieux dans les artifices de la flatterie, dans l'yvresse du pouvoir suprême, & dans la sécurité d'un homme

XV.



CHEREBERT FAIT METTRE SUR UN CHARIOT D'ÉPINES
Heraclius, Evêque de Saintes, et l'envoye en éxil.
en 566.

Dessiné par le Jeune *Gravé par David*

qui se regarde comme impunissable, que les Rois bons, les Rois humains, les Rois justes ne le sont point sans un mérite héroïque. Les petits-fils de Clovis nous montreront peu de ces grands efforts.

GONDEBAUD, Seigneur Austrasien, sauve le jeune Roi CHILDEBERT. (Année 576.) CHILPÉRIC.

CHÉREBERT n'avoit point laissé d'enfans mâles; sa succession fut partagée entre les trois frères. Chilpéric, qui déjà avoit montré toute son ambition pour regner dans la Capitale, ne s'oublia point dans ce moment; mais Sigebert & Gontran l'enchaînèrent bientôt par un serment commun; ils jurèrent & lui firent jurer à lui-même, la main sur les reliques, qu'aucun des trois Princes n'exerceroit sur Paris d'autorité absolue & indépendante. Déjà sans doute cette Cité, amas informe de maisons, établies auprès d'un vaste marais, mais arrosée par un fleuve superbe, était la Reine des Villes de France. Les passions des personnages qui vont nous occuper, laisseront leurs traces dans toutes les Provinces de ce Royaume.

C'est plutôt à la lueur d'une lampe sépulchrale, qu'au flambeau de l'Histoire que nous allons conduire nos Lecteurs sur les pas ou plutôt sur les tombeaux de tant d'illustres victimes qu'immolèrent à leurs passions, à leur frénésie, d'une part le Prince le plus en horreur à ses Peuples, le plus hardi dans le crime, le plus lâche dans la superstition, le plus irréligieux dans ses sentimens, le plus vain & le plus petit dans ce qu'il parut affecter de prétentions ou de gloire, Chilpéric, & de l'autre ces deux femmes à jamais fameuses dans nos Annales par leurs jalousies & leur haine, qui sem-

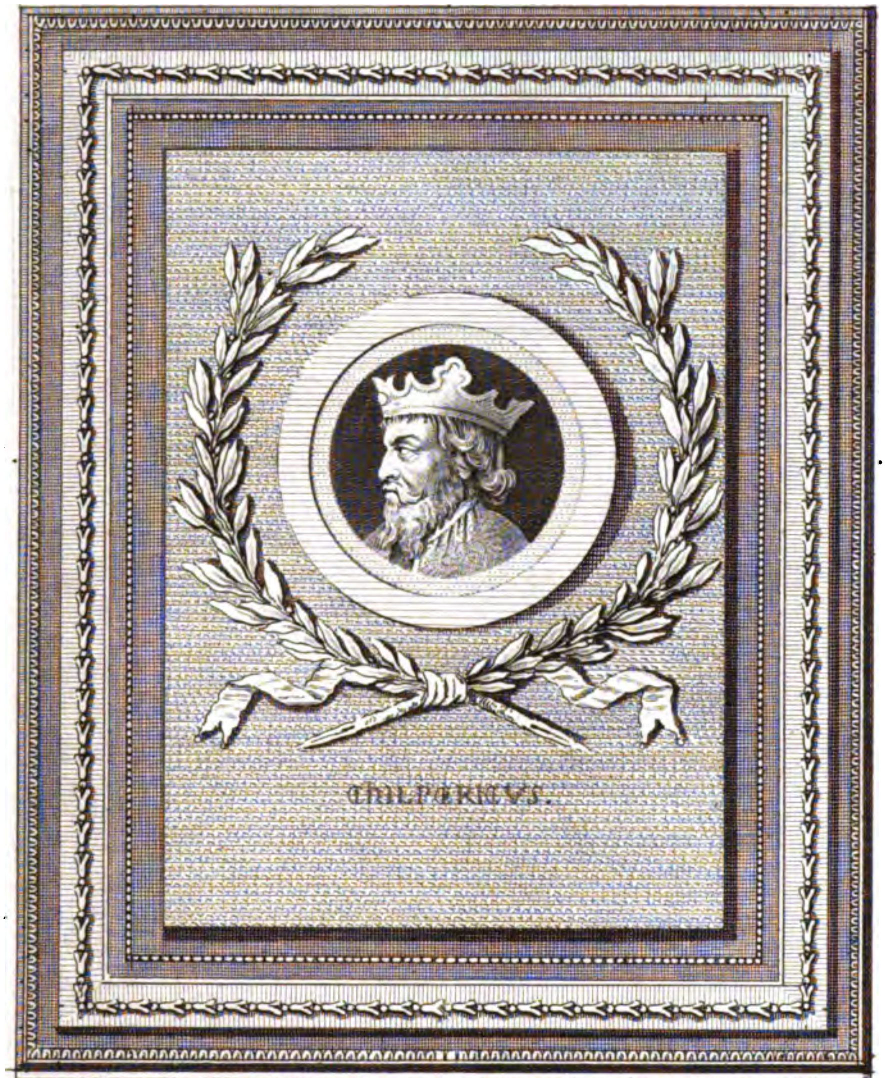
blèrent se partager la France comme un théatre d'horreurs & de forfaits : Frédégonde & Brunehaut.

Trois Princes regnoient alors en France, Gontran en Bourgogne, Sigebert en Austrasie, & Chilpéric à Soissons. Si l'on juge Gontran d'après l'opinion de nos anciens Ecrivains, c'étoit un Prince adoré de ses Peuples, qui ne cessoient de proclamer sa bonté. Ils nous le peignent comme un Roi populaire & communicatif, qui gagnoit du côté de l'attachement & de la confiance, ce qu'il consentoit à perdre d'une Majesté trop imposante. Il paroît être le premier de nos Princes que son Peuple ait salué de cette acclamation si touchante *de vive le Roi*, devenue pour nos maîtres le cri du cœur des François, & le vœu de la Nation ; & au jour de leur sacre la proclamation de leur puissance.

Le nom de ce Prince est au Martyrologe. Il faut croire que l'amour de ses Peuples & les dernières années de sa vie ont décidé la vénération de l'Eglise. Elle ne fait point disparoître de son règne les taches nombreuses, qui lui donnent une sorte de ressemblance avec les autres rejettons du sang de Clovis. Il est difficile de ne pas voir une fausseté dans le trait suivant. Teudégilde, qui avoit souillé la couche de Chérebert, se présente après la mort de ce Prince, à Gontran, quoique alors marié, pour donner le scandale d'un nouvel adultère & d'un inceste. Gontran ne s'en montre point effrayé ; mais plus rusé que cette femme n'est licentieuse ; il l'appelle à la Cour, il la leurre d'espérances ; & dans le fait il se rend le maître des richesses immenses qu'avoit accumulées Teudegilde dans le règne court de Chérebert. Dépouillée sur les marches de ce Trône qu'elle ambitionne, elle se vit releguer dans un Monastère d'Arles, où le dépit & le désespoir abrégerent ses jours,

Il

XVI.



CHILPERIC.
Roi en 570. Mort en 584.

Dessiné et Gravé par David

Tom. I.

Il est dans la vie de Gontran un trait de férocité, que ne peuvent justifier ses regrets pour une épouse chérie. Austrégilde avoit entièrement captivé son cœur; mais une maladie, qui déconcerta toutes les ressources de l'Art, la conduisit au tombeau, âgée à peine de trente-deux ans. Cette Princesse, à qui la mort enlevoit un Trône brillant & un époux adoré, se livrant dans ses dernières heures au désespoir & à la vengeance, voulut que Gontran jurât en sa présence, que si elle mouroit de cette maladie, il feroit périr les deux Médecins, Donat & Nicolas, qui l'avoient traitée. Cette fatale promesse eut son exécution aussi-tôt après la mort d'Austrégilde.

Quel obscurcissement de principes dans la barbarie de toute cette Race, soit que dans ce tems on imaginât que l'espèce de foi qu'on accordoit aux Mystères, fut sans engagement pour la morale de la Religon; soit que l'on crut alors qu'il suffisoit d'être Roi, pour disposer en maître de la vie des hommes!

Convenons cependant que Gontran, par la douceur & la sagesse de son administration, par l'adoption de Childebert, par la protection qu'il accorde au fils de Chilpéric, par la sage tutelle de cet enfant, par une valeur éprouvée contre les Bretons, est, dans le siècle des Chilpéric, des Brunehaut & des Frédégonde, une sorte de phénomène de grandeur & de bonté, qui a des droits à l'admiration. Il fut le premier Roi de Bourgogne, de la Maison-Royale de France.

Nous avons nommé Chilpéric. Ce n'est qu'en pâlissant que nous prêtons nos pinceaux au triste devoir que nous imposent nos Lecteurs, qui s'attendent à voir reparoître ici ce Prince, dont la mémoire, après douze siècles, imprime à la postérité une aussi forte horreur, que si sa cendre fumoit encore. Numa avoit son Egérie, que les Romains sembloient toujours voir à ses côtés, lui dictant les sages Ordonnances & ses décrets

religieux. Le génie moteur de Chilpéric eſt une furie ſous le nom de Frédégonde. Elle eſt l'ame de tout ſon Règne ; elle eſt, dans notre Hiſtoire, un exemple des plus frappans de l'aſcendant que donnent le génie, l'adreſſe & la beauté unis enſemble, ainſi que du funeſte eſſor d'une femme ambitieuſe, jalouſe & vindicative.

Le premier eſſai de cette maitreſſe de Chilpéric eſt de tramer la perte de la jeune Reine. Audouere, trop ſimple & trop crédule pour appercevoir le piège que lui tend ſa rivale, ſe fait un mérite auprès de Chilpéric, de tenir ſur les fonts de baptême l'enfant dont elle venoit d'accoucher ; mais cette alliance ſpirituelle, que Frédégonde lui avoit ménagée avec le Monarque, la rend odieuſe à ce Prince hypocrite, qui la chaſſe ignominieuſement, & la confine à jamais dans un monaſtère, où un ordre ſecret de Frédégonde la fit étrangler dans la ſuite. On verra plus d'une fois juſqu'où cette femme ſavoit aller au-devant des remords.

Cependant Chilpéric en éprouve, dans l'yvreſſe même de ſa paſſion. Il rougit de ſa chaîne ſcandaleuſe, & ne voulant s'allier qu'à une Princeſſe d'un haut rang, il fait demander au Roi des Viſigoths la main de ſa fille Galſuinte, ſœur cadette de la trop fameuſe Brunehaut, femme de ſon frère Sigebert. La réputation de ſon inconſtance & de ſes déſordres, qui avoit dévancé ſes Ambaſſadeurs à la Cour d'Athanagilde, fit exiger de ceux-ci le ſerment de traiter toujours Galſuinte en Reine ; & les Miniſtres de Chilpéric le prètèrent en agitant & ſecouant leur épée, ſelon le rit le plus ſolemnel alors chez les François.

Ce fut avec le plus grand & le plus riche appareil, que cette nouvelle victime d'Etat, ainſi qu'on en a vu tant d'autres, parut à la Cour, où déjà l'impitoyable & jalouſe Frédégonde lui creuſoit ſon tombeau ſous les marches du Trône. Fière de ſa naiſſance & de ſa vertu, Galſuinte ouvrit les yeux ſur la

paſſion renaiſſante de Chilpéric, qui n'avoit eu qu'un repos momentané. Elle oſa parler en Reine outragée ; mais quoiqu'elle ſut tempérer par des complaiſances ſon trop juſte reſſentiment, ſa perte fut jurée, & on la trouva peu de jours après étranglée dans ſon lit. Frédégonde fait alors lever le maſque à ſon coupable amant, & venant enſuite s'aſſeoir ſur un Trône ſouillé de tant d'horreurs, elle donne à ce crime ſecret tout l'éclat du ſcandale. Combien allons-nous voir de ſcènes affreuſes, enchaînées à cet évènement ?

L'horreur du forfait, & plus encore la juſte colère de Brunehaut, ne laiſſèrent voir à Sigebert qu'un monſtre à exterminer dans un frère. De-là, cette guerre ſanglante qui s'alluma entre le Roi d'Auſtraſie & celui de Soiſſons. Le premier venoit d'échouer dans un combat contre le Roi des Abares. Battu & fait Priſonnier, Sigebert ne dut ſa liberté qu'à la grace, à la dignité qui frappoient dans ſa perſonne, ſur-tout à la nobleſſe, à la fermeté de ſon caractère, qui lui firent trouver un ami dans ſon vainqueur. Tel fut le Guerrier à qui la cauſe la plus malheureuſe comme la plus juſte mit les armes à la main contre ſon frère. Des Pontifes vénérables ſentirent tout ce que cette guerre civile alloit attirer de malheurs ſur la Nation. Germain, le ſaint Évêque de Paris & les pères du Concile, qui ſe tenoit alors dans cette Ville, ſe concertèrent pour ramener les deux frères à la paix ; mais leur zèle échoua, bien moins contre ces Princes que contre l'animoſité de leurs femmes, qui ſans ceſſe abreuvoient leurs maris du poiſon de la haine ou de la vengeance.

L'appui momentané que trouva Chilpéric dans Gontran, n'arrêta point Sigebert, qui parcourut les Etats de Soiſſons, le fer & la flamme à la main, menant avec lui une troupe acharnée à ne rien reſpecter dans le Royaume de Chilpéric. A voir l'horrible tableau que nous ont laiſſé de ces déprédations

les Hiſtoriens du tems, on croit être au ſiècle où les Néron & les Dioclétien livroient à la violation, à la fureur & au pillage les perſonnes & les lieux les plus ſacrés.

Il falloit que l'un ou l'autre des deux frères périt; car Gontran, Prince ſans nerf & preſque ſans tenue, avoit quitté, repris & de nouveau abandonné Chilpéric. Celui-ci, qu'au défaut des remords pourſuit la vengeance du Ciel par la main de ſon frère, chaſſé de Paris, fugitif dans ſes Etats, n'a plus que Tournay pour azyle, tandis que mettant à profit la haine des Peuples contre Chilpéric, Sigebert, couronné dans ſa marche par les plus brillants ſuccès, appellé par le vœu des Seigneurs & des Peuples du Soiſſonnois, de l'Artois & de la Neuſtrie, s'avance pour ſe faire proclamer Roi, preſque ſous les yeux de ſon frère. Là s'arrête tout-à-coup la fortune de Sigebert. Dans le déſeſpoir où ſe trouvoit Chilpéric, il eut été bien étonnant qu'un crime eut manqué aux reſſources de Frédégonde, pour ſauver ſon époux. Sigebert ne peut être vaincu; mais ſa vie ſe trouve dans la main de deux ſcèlérats envoyés par cette méchante femme. Ils le ſurprennent à Vitry en Artois, & lui plongent dans le ſein un couteau empoiſonné, qui tranche auſſitôt ſes jours.

A cette affreuſe cataſtrophe, qui pour Chilpéric change la face des choſes, ce Prince reparoît avec une nouvelle audace, & s'avance vers Paris. Brunehaut, que cet évènement ſi peu prévu précipite du Trône, croit avoir encore une reſſource dans ſes charmes & ſes richeſſes qu'elle offre à ce Monarque; mais Frédegonde avoit tout prévu. Chilperic la débarraſſa de cette femme trop importune qu'il relégua à Rouen, après l'avoir dépouillée d'une grande partie de ſes tréſors. Une barrière plus difficile à franchir pour l'ambitieuſe Frédégonde, étoit celle qu'oppoſoit à ſes projets d'une domination univerſelle ſur l'Empire françois, Childebert, âgé de cinq ans, rejetton

XVII.



GONDEBAUD.

Seigneur Austrasien, sauve le Jeune Roi Childebert.

en 576.

Dessiné par le Jeune *Gravé par David*

de Sigebert; &, qui tout foible qu'il étoit, ne pouvoit être pour cette Reine qu'un objet de terreur. Auſſi elle & ſon mari s'en étoient déjà aſſurés comme d'une victime néceſſaire.

» Mais celui qui, en abandonnant les hommes à la fougue » de leurs paſſions, ſait y poſer des bornes comme aux vagues » de la mer, avoit ſuſcité un défenſeur au jeune Childebert. » Non moins fidèle que Joïada, le Duc Gondebaud ſe ſaiſit » de cet autre Joas, le tire de ſa priſon, d'où il le fait deſcendre » dans une corbeille, le conduit en diligence en Auſtraſie, le » fait reconnoître & couronner, au jour de Noël, Roi de la » Nation. Par là il rend impuiſſantes les fureurs de cette » nouvelle Athalie, ſur qui l'exécration des Peuples appelloit » envain le châtiment, qui avoit purgé la terre de la première. »

FRÉDÉGONDE fait dépouiller CLOVIS de ſes habits, & lui fait donner un vêtement ignoble. (*Année* 580.)

CHILPÉRIC & Frédégonde avoient perdu leur proie; CHILPÉRIC. mais Brunehaut, priſonnière à Rouen, étoit un triomphe pour ſa rivale, & ſembloit, par ſa poſition, aſſurer le repos de Chilpéric, tandis que parcourant & reprenant ſes anciens Domaines, il réparoit en vainqueur les brêches de ſa fortune. Mais Brunehaut avoit dans le fils de Chilpéric un amant & de plus un libérateur, qui s'empreſſa de venir rompre ſes chaînes. Tandis que Chilpéric s'emparoit de la Ville de Paris contre la foi des Traités, précédé d'un grand nombre de Reliquaires, pour contre-balancer le crédit de Saint-Martin, de Saint-Hilaire & de Saint Polieucte, que ſes frères & lui avoient pris à témoin, quand ils firent le ferment de laiſſer en commun la Capitale, Mérovée, ſon fils, qu'il avoit envoyé pour reprendre

le Poitou, plus occupé de son amour que des projets de son père, changea de route & vola à la défense de Brunehaut, qu'il mit en liberté. Plus intéressante encore par ses malheurs, cette Princesse n'avoit rien perdu de ses charmes. Elle aimoit ce jeune Prince ; &, si jamais on peut expliquer le cœur d'une femme, elle trouva à lui offrir sa main un double attrait ; l'avantage de s'attacher un vengeur, & le plaisir d'humilier une rivale.

Les méchans ne sont jamais sans de cruelles vicissitudes. Mérovée devoit s'attendre à payer de sa tête une alliance, qui ne pouvoit qu'être odieuse à la Cour du Roi, son père. Aussi Chilpéric ne perd-il pas un instant ? On peut s'en rapporter à Frédégonde pour ne laisser à ces deux amans ni le tems, ni les moyens d'une défense, ni les ressources d'un pardon. Mérovée étoit perdu, s'il n'eut trouvé dans un Temple un azyle contre la colère de son père. Chilpéric avoit sû braver le Ciel pour multiplier les assassinats au gré de Frédégonde ; mais il est rare qu'un méchant n'ait pas un côté pusillanime. Tout le courage de Chilpéric l'abandonne au nom redoutable du droit d'azile, de ce droit que le préjugé consacroit alors, mais que des siècles plus éclairés ont proscrit comme un abus de la Religion, qui jamais ne peut contredire des Loix ou des principes sages. Une capitulation forcée rend ces deux époux à leur liberté.

Jusqu'ici Brunehaut n'a déshonoré son rang par aucun acte sanguinaire ; mais indignée de l'affront qu'elle a reçu de Frédégonde, d'une femme si vile à ses yeux, elle forme le complot & elle conçoit l'espoir d'une prompte vengeance. Une armée à ses ordres est envoyée pour surprendre Frédégonde dans Soissons ; mais le Général de sa troupe est tué, cette femme lui échappe de quelques heures, & Chilpéric bat les rébelles en déroute. Mérovée sera la victime de cette

tentative ; cependant il saura quelque tems arrêter le bras levé pour le frapper.

Nouveau stratagême de sa part pour user du droit d'asyle : c'est dans l'Eglise de Saint-Martin de Tours qu'il se réfugie. Voici encore la fureur de Chilpéric à bout. Il ne connoît qu'un moyen de s'assurer de son fils ; c'est de le demander au Saint lui-même. Le Monarque dépose donc sur l'Autel une lettre suppliante, par laquelle il intéresse le Pontife à sa vengeance, avec une plume & de l'encre, pour en obtenir une réponse, qu'il attend trois jours avec une constance merveilleuse, dont enfin il se lasse.

Frédégonde avoit un moyen plus tranchant d'assurer sa vengeance, moyen dont elle avoit si souvent éprouvé le fatal succès ; &, de concert avec Chilpéric, elle le saisit. Elle épie le moment où Mérovée ennuyé de son azile, veut essayer sa liberté ; & des assassins, tels qu'elle en avoit toujours à ses ordres, la délivrent de ce Prince. Elle avoit à se venger sur l'Evêque de Rouen, Prétextat, de la complaisance qu'il avoit eu de se prêter au mariage de Mérovée. Sa politique, qui ne lui laissoit point ignorer le danger d'irriter le Clergé, en se livrant contre l'Evêque à toute sa fureur, crut devoir armer contre lui les ressorts d'une instruction judiciaire. Elle demanda, & fit demander par son mari la tenue d'un Concile. Aucune Loi n'avoit encore soumis au Monarque les mariages d'un Prince de son sang ; mais Prétextat étoit coupable, ou pouvoit le paroître, d'avoir marié Mérovée avec la veuve de son oncle, à moins qu'avec quelques Auteurs on ne suppose qu'il ait pu donner à la fois la dispense & le Sacrement.

Quoiqu'il en soit, les quarante-cinq Evêques, établis pour le juger, furent chargés, c'est trop peu dire, furent suppliés de le trouver coupable, par Chilpéric, qui ne rougit point de se rendre auprès d'eux le dénonciateur du Prélat. Frédégonde,

qui vouloit le perdre, n'épargna ni l'artifice, ni le mensonge pour arriver à son but. Cet écueil si dangereux pour des Prélats courtisans, n'en seroit point un pour des Evêques, qui ne connoîtroient que leur diocèse & leur troupeau. Cependant, quoique Prétextat, par des aveux que lui arracha la frayeur, eut augmenté le danger de sa position, quoique le vent de la Cour ne cessât de souffler sur les juges les étincelles de la fureur & de la vengeance, quoique tout fut mis en œuvre pour les corrompre, Frédégonde & Chilpéric n'obtinrent de ces Evêques, qu'une Sentence de bannissement contre Prétextat, qui fut relégué dans une Isle du Cotentin, d'où nous le verrons reparoître pour tomber sous les coups de son implacable ennemie.

Quand la Maison Royale fouloit ainsi aux piés tous les principes, pense-t-on que, dans les Etats de Chilpéric, les Peuples pussent goûter les fruits d'un Gouvernement sage & humain? Il faudroit pour cela qu'un Prince de cette trempe put respecter les propriétés des hommes & leur bonheur. Mais Chilpéric aimoit l'argent, & sa passion pour en amasser ne vouloit point rencontrer d'obstacles. Il étoit bien éloigné d'en connoître encore tous les moyens.

On étoit alors à près de dix siècles des révolutions & des lumières que la Science fiscale devoit amener en France. Une Nation, tout occupée d'exploits & de ressources militaires, n'étoit pas plus propre à inventer en ce genre que ne le seroit aujourd'hui une horde de Tartares à en suivre parmi nous le labyrinthe.

Nos Princes avoient leur Domaine particulier; un présent qualifié alors de *Don Gratuit*, des *Etrennes*, que les Rois Mérovingiens recevoient au mois de Mai, à la manière des Rois Germains, un droit de *Fouage*, ou d'impositions par feux, à l'instar des Empereurs d'Orient, un droit de *Monnéage*, qui suspendoit l'exercice de celui qu'avoit le Souverain de changer

changer la monnoie, étoient les subsides qui devoient servir à l'entretien de la Cour du Monarque, dans un tems où les dépenses de l'Etat étoient supportées par toutes les classes de Citoyens.

Chilpéric voulut un nouvel impôt; & crut pouvoir établir de son autorité un droit *d'Amphore*, ou d'un huitième de muids sur les vins. Les Nobles y furent assujettis comme le Peuple. Le Franc, dans qui palpitoit encore le sentiment de son antique liberté & de ses anciennes franchises, repoussa violemment cette nouveauté comme intolérable; la sédition éclata dans le Limousin, d'où elle se propagea dans le reste du Royaume; & Frédégonde, qui n'avoit que trop laissé voir son empire sur le Prince, s'apperçut bientôt qu'un cri général la dévouoit à l'anathême pour cette vexation nouvelle. Pour la première fois, elle perdit de son intrépidité; & le Peuple irrité cessa de paroître à ses yeux ce qu'il n'est que trop souvent pour les Cours, un être de raison.

Un évènement, qui, dans toute autre conjoncture n'eut semblé que naturel, acheva d'abattre cette ame altière. Les saisons se dérangèrent; les fleuves débordés causèrent de grands ravages, des pluyes continuelles inondèrent l'Auvergne & la Limagne; le feu du Ciel, les tremblemens de terre ajoutèrent à ces désastres; & la superstition qui se plaît toujours à créer des monstres, ne vît plus que des phénomènes de terreur. Mais un malheur trop réel fut une épidémie dont le Trône ne défendit point les premières têtes de l'Etat. Chilpéric se vît au moment de succomber, deux de ses fils y périrent.

Jamais tempête ne produisit une révolution plus prompte & plus religieuse en apparence. Frédégonde & Chilpéric croyent que le Ciel oubliera facilement ce qu'ils oublient eux-mêmes; on se hâte de réparer les scandales par une confession publique; on abjure toute oppression; on brûle tout

Edit vexatoire. On n'a plus que des entrailles pour ce pauvre Peuple, qu'on avoit si souvent & si durement répoussé. Mais, ainsi que le vœu du Matelot s'évanouit avec l'orage, l'épidémie cessée ne laisse point de traces. La fureur, l'atrocité du despotisme renaissent dans le cœur de Chilpéric & de Frédégonde, comme une plante pousse ses rejettons dans un sol qui lui est naturel, malgré qu'on en ait arraché les tiges. Je laisse aux Philosophes à expliquer, pourquoi les Cours & le Peuple le plus simple sont les deux classes de la Société qui se rapprochent le plus en fait de superstition ?

Revenue de son trouble, la Reine jettant les yeux autour de son Trône, se voit privée, par la mort de ses deux fils, de l'appui qu'elle en pouvoit attendre. Clovis, leur frère aîné, mais fils d'une autre mère, ne pouvoit être à ses yeux qu'un ennemi secret. A vingt-cinq ans, ce jeune Prince ne voyoit dans sa belle-mère que l'opprobre du Trône. Qu'il ait senti tout ce qu'exigeroit de lui dans la suite l'honneur d'une place si souvent profânée. La vue de tant de désordres & l'élévation de son ame, devoient faire germer en lui ces sentimens dignes de sa haute naissance ; mais il oublia, pour son malheur, que la discrétion & la réserve sont les premières qualités d'un Héritier présomptif; il se laissa pénétrer trop tôt, & Frédégonde le dévoua à la proscription.

Le génie de cette femme ne tarissoit point en ressources, lorsqu'elle avoit une fois marqué ses victimes. Elle osa devant Chilpéric accuser le jeune Clovis, d'avoir fait périr ses frères par des sortilèges, concertés avec une Magicienne, dont elle supposa qu'il aimoit passionnément la fille. La Reine eut à sa dévotion, & de faux-témoins pour calomnier le Prince, & des bourreaux pour torturer la prétendue Sorcière ; & Chilpéric le livra aux fureurs de sa femme.

» Frédégonde ne ménagea point sa proie. Le Prince eut

XVIII.



FRÉDEGONDE
fait dépouiller Clovis de ses habits.
en 580.

Dessiné par le Jeune — *Gravé par David*

Tom. I.

» d'abord à ſubir en ſa préſence une ſorte d'interrogatoire ſur » le projet, les moyens & les complices d'un crime imaginaire, » ſans qu'on daignât écouter aucune des preuves de ſon innocence. Clovis étoit déjà jugé & condamné dans le cœur de » cette marâtre. Le premier acte de cruauté fut de dégrader le » Prince, autant qu'il étoit en elle; elle le fait déſarmer; on « lui arrache ſes habits & toutes les marques de ſa naiſſance; » on le revêt de l'habit le plus ignoble; on le charge de chaînes; » il eſt ainſi confiné dans une Priſon, au Château de Noiſi-ſur-» Marne. Une femme ambitieuſe & vindicative ne s'en tient » pas à un crime imparfait. Peu de jours après, Clovis fut » trouvé baigné dans ſon ſang, & frappé d'un couteau qu'on » laiſſa dans la plaie, pour que ſa mort ne put être imputée » qu'à lui-même. Audouere, mère du jeune Prince, fut trouvée, » à la même époque, étranglée dans ſon Couvent; & ſa ſœur » Biſiline, violée par les émiſſaires de Frédégonde, fut reléguée » dans un Monaſtère de Poitiers. » Ainſi, dans la nonchalance & dans l'abrutiſſement, Chilpéric s'endormoit à côté d'un gouffre, qui chaque jour dévoroit de nouvelles victimes, & l'attendoit lui-même.

PRÉTEXTAT, Évêque de Rouen, eſt aſſaſſiné près de l'Autel de ſon Égliſe, par ordre de FRÉDÉGONDE. (Année 585, ou 6.) CLOTAIRE II.

TANDIS que le Royaume voyoit ainſi verſer le ſang le plus illuſtre; quand tour-à-tour vainqueurs & vaincus, les Princes mettoient en feu toutes les parties de la France; quand des chocs continués tranſportoient les Provinces & les Peuples d'un Souverain à l'autre; quand Chilpéric, le plus déteſté de ces Princes, ne connoiſſoit rien de ſacré qui put enchaîner ſes paſſions; n'eſt-on

pas étonné de voir ce Monarque s'ériger en Docteur d'une Religion qu'il ne cessoit d'outrager ? Cependant ce fut alors qu'on vît paroître un Edit doctrinal, fruit de ses conceptions ; Edit plein d'erreurs, où voulant expliquer le Mystère de la Trinité, il enseignoit le Sabellianisme, en supprimant les trois personnes divines. Il fallut, pour le retirer, qu'il éprouvât la contradiction & la résistance de plus d'un Evêque. S'il vouloit par-là se donner quelque crédit auprès de son Peuple ; il ne fit aux horreurs de son Règne qu'une diversion sans effet.

Childebert ne s'endormoit point sur la vengeance qu'il croyoit devoir à son père. De son côté, Frédégonde veilloit sur un avenir qui la laisseroit à la merci de sa rivale, & à la discrétion du fils de Sigebert. Sa destinée ne sembloit tenir qu'à un fil, qui, dans la vieillesse de Chilpéric, pouvoit à chaque instant lui échapper, & placer Childebert à la tête des trois Royaumes. Ce fut avec le Prince même à qui son nom ne pouvoit qu'être odieux, qu'elle osa tenter une alliance ; &, ce qui étonne davantage, c'est qu'elle réussît. Son parti se forma des Grands de l'Austrasie, qui avoient la plupart sécoué le joug de Brunehaut. Des intrigues, des promesses préparèrent cette séduction, & l'argent versé sans mesure applanît tous les obstacles. On fit la guerre contre Gontran ; elle fut malheureuse pour Chilpéric, qui cessa de soutenir le traité de Frédégonde.

Celle-ci se voyoit en proie à de nouvelles allarmes. La naissance d'un fils lui avoit permis de respirer quelques instans ; mais la mort, en le lui enlevant presqu'aussitôt, renouvella ses terreurs. La naissance d'un nouveau fils vient les calmer à propos. C'est celui que nous verrons, sous le nom de Clotaire II, gouverner l'Empire entier des François. Cet appui devenoit plus nécessaire que jamais à Frédégonde, pour balancer l'influence qu'un nouvel évènement venoit de donner à Childebert. Gontran se voyoit sans enfans ; & l'adoption qu'il venoit de



CLOTAIRE II.
Roi en 584. Mort en 628.

Dessiné et Gravé par David

faire de ce Prince, lui assuroit les Royaumes d'Orléans & de Bourgogne ; & Frédégonde eut plus d'une fois à trembler devant Childebert.

Mais, si cette Princesse n'étoit point à l'abri des allarmes, que d'inquiétudes, que de perplexités, que de terreurs même devoit inspirer à Chilpéric une femme, sa complice dans tous les forfaits, & dont l'ame étoit à la hauteur de toutes les entreprises, au niveau de tous les crimes, au-dessus de tous les remords ? Quel principe pouvoit être sa sauve-garde, lorsque de concert ils les avoient tous violés ? Une indiscrétion de Frédégonde la mit à deux doigts de sa perte ; & elle n'échappa que par un nouveau crime, si le témoignage des Historiens du tems suffit pour donner un caractère de vérité à un crime que l'intérêt de Frédégonde rend invraisemblable.

Cette Princesse aimoit un Seigneur de la Cour, Landry, l'un des premiers Maires du Palais qu'offre notre Histoire ; &, jusqu'au moment qui trahit son cœur, il paroît qu'elle avoit sû cacher cette intrigue à Chilpéric. Elle croyoit ce Prince à la chasse, lorsque, venant à passer, il lui donna par derrière un coup de baguette en badinant. Frédégonde, qui attendoit Landry, lui attribua la plaisanterie à laquelle elle répondit d'un ton galant, qui ne pouvoit convenir qu'à la plus grande intimité ; & elle le nomma. Furieux d'une découverte toujours funeste au repos d'un mari, Chilpéric alla chercher une distraction dans la chasse, & Frédégonde, bientôt avertie de son erreur, ne pensa plus qu'aux expédiens qui pouvoient en prévenir les suites. La perte de Chilpéric fut résolue. Ce fut à Chelles, Maison de plaisance de ce Prince, que de retour de la chasse & descendant de cheval, il fut frappé à mort de deux coups de couteau, sans qu'on ait pu découvrir aucune trace de l'assassin.

A cette nouvelle, Frédégonde s'exhale en sanglots & en regrets ; toujours ennemie de Brunehaut, elle accuse cette Reine

d'un meurtre, qui, vu la faibleſſe de l'âge du petit Clotaire, ſembloit aſſurer à Childebert toutes les Provinces de la Monarchie françoiſe. Le Peuple ne prit point le change : l'opinion générale prononça contre Frédégonde; ſon nom, qui rappelloit une foule de crimes connus, rendoit croyables mêmes les moins avérés. Au moment de ſuccomber à l'indignation publique, & à la vengeance de Gontran & de Childebert, elle ſe réfugie dans la Cathédrale de Paris; & là, ſous la protection de l'Evêque Ragnemode, qui refuſe de la rendre, comme dans un azyle inviolable, elle attend la fin de l'orage.

Sa politique ne l'abandonne point, dans un moment où l'édifice de ſon ambition & de ſa naiſſance croûloit de toute part, où le ſouvenir de tant de forfaits qu'elle ne pouvoit oublier, devoit lui faire voir la haine & la vengeance, ſans ceſſe attachées à ſes pas, elle oſe eſpérer dans le cœur & la ſenſibilité de Gontran; elle intrigue habilement pour l'intéreſſer à ſes malheurs. Bientôt ce Prince la voit ou feint de la voir innocente. Une Reine abandonnée, & que le premier mouvement de la Nation pouvoit livrer à l'opprobre & au ſupplice; un enfant infortuné que l'exécration publique enveloppant dans la deſtinée de ſa mère, alloit arracher au Trône & peut-être à la vie; un tendre enfant ſans défenſe, le rejetton de Clotaire & du grand Clovis!... Bon & humain, Gontran céda au cri de la Nature, au charme de la compaſſion. Non-ſeulement il prit ſous ſa protection l'enfant & la mère, mais il ſe déclara l'ennemi de ſon frère même, quand ce Prince lui demanda de vanger le ſang de Chilpéric. Cependant ce ſentiment d'humanité ne l'aveugle point entièrement ſur Frédégonde. La perfidie de ſes trâmes, les reſſorts de ſon ambition lui avoient appris ce qu'on pouvoit redouter d'un génie auſſi dangereux. Tuteur du jeune Clotaire, il crut qu'il falloit le ſouſtraire aux influences empoiſonnées d'une mère, qui avoit perdu tous ſes titres au reſpect & à la confiance.

Il forma avec ſageſſe le Conſeil de ſon Pupille, & relégua la Reine au Vaudreuil, près de Rouen. Frédégonde étoit-elle coupable de l'aſſaſſinat de ſon mari, & ſeroit-il facile, après un laps de douze ſiècles, de déchirer le voile qui couvrit alors ce forfait, lorſque le flambeau de la critique pénètre avec tant de peine & ſouvent ſi infructueuſement dans des tems plus voiſins? Peu de ſiècles qui n'ait produit ſes monſtres dans les Cours, & la Nation la plus humaine en auroit beaucoup à effacer de ſes Annales. Mais le reſpect du Trône couvre toujours d'un nuage épais ces cataſtrophes. Le crédit des Grands arrête les plumes, enchaîne les langues; & la diverſité des partis, qui ſouvent condamne & abſout les mêmes perſonnages, laiſſe l'Hiſtorien ſans bouſſole. A combien de faits plus récens ces principes ne peuvent-ils pas s'appliquer?

D'un côté Frédégonde avoit le plus grand intérêt à conſerver un mari, qu'elle poſſédoit ſans partage, qui ne voyoit que par ſes yeux, ſous le nom duquel elle maîtriſoit les Grands & la Nation, & dont la mort ne lui laiſſoit qu'un frêle appui dans un Prince âgé de quatre mois.

Mais quand d'une autre part, on verra que ſa vie licentieuſe avoit élevé des doutes ſur la légitimité de cet enfant; qu'elle ne put cacher à la Nation ſes amours avec un Evêque de Bordeaux & avec Landry; quand on la trouvera aguerrie à tous les crimes, ici armant deux Clercs de poignards empoiſonnés pour ſe défaire du Roi Childebert, faire couper les piés & les mains à l'un des aſſaſſins, qui avoient échoué dans ce complot; là empruntant la main d'un homme inconnu pour poignarder Gontran, ſon Bienfaiteur & le Tuteur de ſon fils; revenant à la charge, après ce coup manqué, pour faire aſſaſſiner ce Prince au moment de la Communion; quand enſuite on la retrouve à la tête d'une conjuration, portant le trouble dans l'Auſtraſie, débauchant les ſujets de Childebert, &

tramant avec eux la perte de ce Monarque & de sa mère, on conviendra qu'une femme de cette trempe a pu difficilement se refuser un crime utile.

Aussi Frédégonde sembloit-elle se faire de tous ses forfaits un titre pour tout oser ? On se rappelle la facilité qu'eut l'Evêque de Rouen, Prétextat, de marier Brunehaut avec le fils de Chilpéric; le crédit de ce Monarque avoit obtenu la déposition du Prélat; son rétablissement dans son siége, après la mort de Chilpéric, ranime la vengeance de l'implacable Frédégonde.

» Cette Princesse avoit toujours à ses ordres des émissaires, » auxquels elle avoit su communiquer son intrépidité dans le » crime & son front d'airain; &, tandis qu'on voyoit les Princes » les plus dissolus & les plus cruels trembler aux approches » d'une Eglise, & n'oser y punir un malfaiteur; quand elle- » même avoit choisi un Temple pour azyle, c'est dans sa » Cathédrale, c'est au milieu de son Clergé, que Frédégonde » donne l'ordre d'assassiner Prétextat; & cet ordre n'est que » trop fidèlement exécuté. Le Pontife sans défense y tombe » sous le poignard de ses assassins ».

Pour ensevelir ce crime dans le silence, & contenir le Clergé qui reclamoit contre le meurtre & le sacrilège, elle envoye au neveu de Prétextat l'assassin de son oncle; & ce Seigneur, qu'elle avoit mis dans son parti, le fait hacher en pièces sitôt qu'il ose inculper le nom de Frédégonde. C'est ainsi qu'un Seigneur Austrasien, qui entreprit de lui reprocher son crime, fut trompé par une modération feinte, & le moment d'après empoisonné dans un mélange de miel & d'absynthe, breuvage dont on usoit alors, & qu'il ne pouvoit soupçonner. Si tant de crimes étonnent, ne semble-t-il pas plus surprenant encore que le foyer de ces forfaits, ait été celui des qualités les plus rares & des plus grands talens dans l'administration & la politique ?

BRUNEHAUT

XX.



PRÉTEXTAT EVÊQUE DE ROUEN.
est aßaßiné près de l'autel de son Eglise.
en 586.

Deßiné par de Jeune — *Gravé par David*

Tom. I.

BRUNEHAUT est promenée dans le camp sur un chameau, & s'y voit accablée des injures des Soldats (Année 613).

NOUS avons annoncé dans Frédégonde un grand caractère, & son histoire le justifie pleinement. Née dans l'obscurité, cette Princesse dût tout à sa beauté, à ses artifices, à son génie, à sa politique. Ses graces & ses charmes firent le succès de sa jeunesse. Livrée aux plaisirs, toujours elle en fut assez maîtresse, pour les subordonner à son élévation, ainsi qu'à son pouvoir; voluptueuse, sans rien perdre de la grandeur & de la fermeté de son ame; &, ce qui surprend encore plus dans une femme, sans rien rabattre de sa méchanceté, son énergie domina toujours ses foiblesses. Arrivée à l'âge mûr, elle ne fut ni moins vindicative, ni moins cruelle; mais son génie exercé par les situations de force où il s'étoit trouvé, se développa avec une sorte de majesté dans une politique consommée, dans les guerres dont elle fut l'ame, dans une régence périlleuse, où elle put servir de modèle aux plus habiles Administrateurs. Clotaire II.

C'est ainsi que nous l'avons vu rechercher l'alliance de Gontran contre Childebert. L'artificieuse Princesse voulut attacher au salut de son fils ce Prince sensible & foible, en le lui faisant tenir sur les Fonts de Baptême, effet en quelque sorte magique de son éloquence, qui alla jusqu'à aveugler le bon Gontran sur les trames perfides qu'elle ne cessoit de conduire contre lui-même, & que tous les jours on dénonçoit à ce Prince.

Childebert est révolté d'une protection qui accorde à cette femme criminelle un appui qui ne pouvoit que l'enhardir à de nouveaux forfaits. Mais de plus il croit y voir une sorte

d'adoption nouvelle, qui ruine ſes eſpérances les mieux fondées; il éclate, il menace. Le timide Gontran, qui, ſans doute à ſon âge ne vouloit que la paix & le repos, n'appaiſe ſon neveu, qu'en lui confirmant la donation de ſes États.

Mais Frédégonde eſt bien éloignée de s'arrêter dans ſes vengeances. Elle tourmentera Childebert, juſqu'à ce qu'elle puiſſe abattre cet ennemi trop importun. Déjà elle a ſoulevé contre ce Prince les Grands d'Auſtraſie. Ses promeſſes, ſes artifices & ſon argent ont le plus grand effet. Par-tout elle ſouffle le feu de la diſcorde; elle appelle à ſes noirs complots un Archevêque de Reims, Égidius, qui n'héſite point à trahir ſon maître, & que ſes Juges Eccléſiaſtiques croyent punir aſſez en le dépoſant.

Peu contente de ces guerres inteſtines, elle s'adreſſe au Comte de Bretagne, Waroc, elle ſe l'aſſocie pour écraſer Childebert. La méſintelligence des Généraux fait échouer en partie ſon projet; mais ce Prince, qui veut avoir, à quelque prix que ce ſoit, la tête de Frédégonde, s'avance dans le Soiſſonnois avec une armée nombreuſe, qu'il cantonne au Village de Droiſſy. Trop inférieure à l'armée de ſon ennemie, Frédégonde ſe voit perdue, & Brunehaut, qui accompagne Childebert, ſemble pouvoir ſe promettre un triomphe certain ſur ſa rivale.

Dans cette criſe, Frédégonde montre à ſes Soldats le jeune Clotaire. Une éloquence, tantôt affectueuſe & tantôt brûlante, employe tour-à-tour les accens de la ſupplication, de la fureur & du déſeſpoir. C'eſt avec bien d'autres avantages qu'onze ſiècles après, une grande Impératrice intéreſſoit ſes fidèles Hongrois à ſa défenſe, lorſqu'en leur montrant ſon fils, elle ajoutoit à la juſtice de la cauſe de ce jeune Prince, le vif intérêt que devoient inſpirer au peuple ſon intrépidité, ſa politique & ſes vertus.

Frédégonde eut échoué dans cette ressource, si son génie fécond ne lui eut fourni un stratagême, qui trompa étrangement Childebe:t. Elle ordonne à chaque Cavalier de son armée de couper & de porter à la main une forte branche d'arbre, & d'attacher des sonnettes au col de son cheval. Ainsi déguisée, l'armée de Frédégonde ne présente à celle des Austrasiens qu'une forêt; & les sonnettes annoncent des troupeaux paissans dans le voisinage. Personne n'est en garde dans l'armée d'Austrasie : tout-à-coup la forêt magique se déplace & s'avance contre Childebert & ses Soldats. Ils n'ont ni le tems, ni la présence d'esprit pour se rallier. Frédégonde en taille la plus grande partie en pièces, & ne laisse à Childebert que la honte d'être vaincu par une femme & un enfant.

Le malheureux Prince répara cet outrage dans une victoire contre le Roi des Varnes, dont il dispersa les peuples & fit disparoître le trône à jamais; une maladie mortelle l'emporta à l'âge de vingt-cinq ans, à l'entrée d'une carrière qui ne donnoit à sa Nation que des espérances flatteuses. C'est à Childebert II que Grégoire-le Grand écrivoit : *autant que la dignité de Roi élève au-dessus des autres hommes celui qui la possède, autant la qualité de Roi de France élève au-dessus des autres Rois celui qui en est honoré.* C'est qu'alors la France étoit de tous les États celui qui rappelloit avec plus de ressemblance l'ancienne grandeur de l'Empire Romain.

Comme en fait d'attentât tout étoit croyable de Frédégonde, on lui imputa cette mort inopinée. Il est au moins certain qu'elle se hâta d'en recueillir le fruit. A la mort de Childebert, la Bourgogne & l'Austrasie furent le partage de Thierri & de Théodebert ses enfans. Brunehaut s'étoit saisie de leur tutelle, ainsi que Frédégonde avoit pris celle de Clotaire. Par-là ces deux femmes se trouvèrent en position de se mesurer l'une avec l'autre. Frédégonde ne vouloit

que des forfaits utiles ; & voyant dans ces jeunes Princes deux victimes nécessaires à son ambition & à sa vengeance, elle arme contre eux.

Bientôt elle est aux portes de Paris, & y fait entrer son fils en Vainqueur. Comptant bien que Brunehaut repousseroit la force par la force, elle la prévint, & sur les confins du Laonnois & du Soissonnois, elle engagea une bataille sanglante, où parurent trois Monarques, dont le plus âgé avoit à peine douze ans. L'armée des Bourguignons & des Austrasiens que commandoient les fils de Childebert, fut mise en déroute par Clotaire & Frédégonde ; & cette victoire rendit à ce Prince toutes les Places qu'avoient usurpées Childebert & Gontran. Ce fut le dernier exploit de Frédégonde, dont un payen auroit pu dire, comme du Dictateur Sylla, *que son bonheur constant jusqu'à la mort étoit le crime des Dieux* (*).

Gontran étoit mort cinq années avant cette Princesse. La prudence de ce Prince avoit toujours tenu la balance entre ces femmes, dont il prévoyoit que le caractère violent & la jalousie mettroient le Royaume en combustion. Aussi ne fut-ce qu'à sa mort qu'elles donnèrent un libre essor à leur haine. Mais désormais Brunehaut va paroître seule sur ce grand théâtre. Que de nuages ont défiguré l'opinion sur cette Princesse ! Elle a eu ses censeurs, dont l'excessive flatterie envers Clotaire empoisonna la plume ; elle eut aussi ses champions de la plus haute importance dans Grégoire le Grand & Grégoire de Tours. Parmi ceux-ci nous ne citerons pas Bocace, qui s'est rendu son panégyriste dans son *Traité des Femmes illustres*, Ouvrage romanesque, qui blesse toutes les règles de l'Histoire. On est étonné qu'une pareille autorité soit devenue le guide de nos

(*) *Deorum crimen, Sylla felix.*



BRUNEHAUT.
eſt promenée dans le Camp ſur un Chameau.
en 613.

Deſſiné par le Jeune — *Gravé par David*

meilleurs Hiſtoriens modernes (*). L'équité, qui tempère la cenſure des ennemis de Brunehaut, doit également apprécier le ſuffrage de ſes apologiſtes, pris la plûpart dans le Clergé, qui devoit au zèle de Brunehaut un grand nombre de fondations religieuſes, & les Miſſionnaires qui procurèrent la converſion du Royaume de Cantorbéri.

Quelques traits mettront nos Lecteurs à portée de fixer leur opinion ſur cette Reine, trop malheureuſe pour ne pas intéreſſer les ames ſenſibles, lorſque bien moins criminelle que Frédégonde, & née du ſang le plus illuſtre, on la voit livrée à tous les genres d'opprobres; quand on oppoſe ſon ſupplice à la mort paiſible de la Reine de Soiſſons, qui ſembloit devoir épuiſer ſur elle tous les fléaux de la colère du Ciel & de l'indignation des hommes. Donnons-en le tableau.

C'eſt au fils de Frédégonde, c'eſt à Clotaire II qu'il eſt réſervé d'aſſouvir ſur Brunehaut une haine héréditaire. Les hauteurs de cette Reine, ſes folles dépenſes & les derniers actes de ſa Régence avoient révolté les Seigneurs d'Auſtraſie. Clotaire les aſſocia bientôt à ſa vengeance. La perfidie de Warnachaire, dont Brunehaut avoit découvert la trahiſon, y fit entrer les Grands de Bourgogne. Trahie par ſes Miniſtres, abandonnée de ſes peuples, Brunehaut eſt conduite devant Clotaire, qui ne lui épargne ni les injures ni les reproches les plus amèrs. On veut qu'un appareil de juſtice couvre la vengeance du Roi & les complots des ennemis de la Reinc. Les Juges auxquels on la ſoumet, ſont ou des traîtres qui l'ont lâchement abandonnée, ou des mécontens qu'elle avoit aigris par ſes hauteurs; & ſes Juges ſont ſes propres Sujets. Le Prince qui prononce eſt le fils

(*) Le Gendre, le P. Barre & l'Abbé Velly.

de Frédégonde, un Roi ſans pouvoir & ſans droit ſur ſa liberté & ſes jours; & l'arrêt le plus barbare conſomme cet attentat.

« Trois jours doivent préparer la mort de Brunehaut. Le » premier, on la promène dans le camp, au milieu des imprécations publiques. Le ſecond, elle eſt livrée aux inſultes du » peuple, qui ſe diſpute le plaiſir féroce de l'outrager; & » le troiſième, elle eſt attachée par un pied, par un bras & par » ſes cheveux à la queue d'un cheval indompté, traînée ſur les » cailloux & les épines, déchirée de toutes parts & enſanglantant » la plaine, juſqu'à ce que la nature ſuccombe à tant d'horreurs. » Les débris de ſon corps ſont livrés aux flammes. Un reſte de » reſpect pour la Biſayeule, l'Ayeule, la mere & la femme de » tant de Rois, décide Clotaire à recueillir ſes cendres, pour » les dépoſer dans l'Abbaye de Saint-Martin d'Autun ».

Cette Princeſſe, que la barbarie de ſon ſupplice réconcilia avec l'opinion publique, mérite d'être connue; & nous devons à nos Lecteurs au moins une eſquiſſe de ſon Portrait.

AMBASSADE vers Samon, Roi des Eſclavons. (*Année* 631.)

Dagobert I. BRUNEHAUT & Frédégonde, ces deux Agens, qui, dans les trois Royaumes, furent preſque toujours en activité, nous rappellent ces deux Monſtres marins, qui, dans la Fable, bouleverſoient les élémens & cauſoient par-tout des orages: Charybde & Scylla. Mais ces deux femmes, preſque également célèbres, ne peuvent être comparées enſemble. Fille de Roi, Brunehaut, par ſon rang, étoit au niveau du Trône où l'appella Sigebert. Elle s'y trouvoit à ſa place, & n'avoit pas beſoin, comme ſa rivale, d'intrigues & de forfaits pour s'y maintenir. Cependant elle fut très-coupable, & ſa



Dessiné et Gravé par David

Tom. I.

XXI.



BRUNEHAUT.
eſt promenée dans le Camp ſur un Chameau.
en 613.

Deſſiné par le Jeune *Gravé par David*

Tom.I.

devoit le craindre, cette dégradation eſt bientôt ſuivie de ſa mort. Ainſi périſſent les deux fils de ce malheureux Roi ; on écraſe l'un, on étouffe l'autre ; & dans l'ombre qui couvre ce forfait, on croit entrevoir le bras de Brunehaut.

On n'appréciera bien le caractère de cette Reine trop fameuſe, qu'en la voyant comme une femme énorgueillie de ſa naiſſance & de ſes avantages, aſſez confiante pour ſe croire au-deſſus des précautions & des obſtacles ; imprudente dans ſes intrigues, ferme au milieu du danger, grande dans le malheur, & victime juſqu'au dernier moment de ſon exceſſive préſomption. Beaucoup de Monumens, de ſuperbes Chauſſées, de Temples atteſtent encore aujourd'hui parmi nous ſon zèle pour le bien public, & ſa religieuſe magnificence. Condamnée injuſtement par Clotaire, elle n'eſt pas jugée avec plus d'équité par les Ecrivains du Règne de ce Prince. Sans doute qu'alors, comme depuis on l'a vu ſi ſouvent, l'Hiſtoire du Règne paſſé étoit le Panégyrique du Prince règnant. Or, quelle doit être pour nous l'autorité de pareils Monumens ?

Suivons Clotaire ſur les traces ſanglantes qui le conduiſirent à la Monarchie univerſelle de la France. Attaqué par Théodoric, qui lui redemande injuſtement le Duché de Dentelin, il eſt délivré de cet ennemi par une maladie violente, dont le prompt effet éleva de fâcheux ſoupçons contre Clotaire. Quatre enfans que ce Prince avoit eus de ſes Concubines, pouvoient, ſelon les loix du tems, entrer dans ſon héritage, mais aucun ne règna, ſelon que l'avoit prédit le pieux Abbé Colomban, qui n'avoit vu dans ces fruits du crime qu'une race proſcrite. Une bataille décide du ſort de Sigebert, que Clotaire condamne à mourir avec deux de ſes frères. Le quatrième diſparoît dans l'Hiſtoire. Alors Clotaire règna ſeul ; & quoique Souverain de la plus foible des trois Monarchies, il

il lui étoit réſervé de les gouverner toutes trois, ainſi que les avoit réunies Clotaire le Grand, ſon Ayeul.

Ici commence à ſe produire, dans les Maires du Palais, cette autorité nouvelle, qui bientôt devoit ſe rendre rivale du Trône, & dont nous feront connoître l'origine, les progrès, & tout ce qu'elle eut de déſaſtreux pour la Monarchie. Clotaire ne put ainſi s'accroître par la réunion des trois Royaumes, ſans offuſquer les Grands. L'envie parut le menacer; ce frémiſſement, d'abord aſſez ſourd, mais qui ſe développa plus librement enſuite, lui fit craindre de voir troubler ſa jouiſſance par les factions. Il penſa qu'en partageant ſon autorité, il en conſerveroit un plus paiſible exercice; politique dangereuſe, qui coûta cher à ſes Succeſſeurs.

Un ſeul évènement altéra le repos que chériſſoit Clotaire. Un Prince du Sang de Bourgogne, le Patrice Aletée, entraîna l'Evêque de Sion dans une conſpiration, dont ce Prélat ôſa propoſer à la Reine Bertrude de ſe rendre complice, en quittant ſon mari, pour paſſer dans les hras d'Aletée. Une Prophétie, qui lui annonçoit la mort de ſon époux, fut l'artifice dont ſe ſervit l'Evêque. Son premier effet fut d'effrayer une femme crédule, mais à cette impreſſion ſuccéda, dans cette femme vertueuſe, une juſte horreur. Le complot dévoilé par elle à Clotaire, ce Prince fit arrêter le Patrice, & lui fit trancher la tête. L'Evêque ſe réfugia dans l'Abbaye de Luxeuil, & Clotaire reſpecta cet aſyle. On ſeroit étonné dans notre ſiècle, de ne point trouver l'Evêque enveloppé dans cette proſcription, & de lui voir expier ſon crime par un ſimple exil volontaire, ſi l'on ne ſe rappelloit que juſqu'alors aucun de nos Rois n'avoit accordé autant de faveur au Clergé, ni ſi fort étendu ſes prérogatives, juſques-là qu'il fit décider qu'on encoureroit l'excommunication pour le refus de la dixme. L'Hiſtoire nous préſente plus d'une trace de cette ancienne

vénération, qu'imposoit le grand crédit du Clergé, & que sembloit légitimer le grand nombre de vertueux personnages qu'offroit alors l'Eglise Gallicane.

Observons que ces Prélats étoient pour la plupart de grands Seigneurs, & que sous Clotaire II la Nation luttoit souvent contre le Prince, pour reprendre cet ancien ascendant, que les Francs, avant Clovis, avoient eu sur leurs Maîtres. Aussi voit-on Clotaire II déclarer, dans une Assemblée de la Nation, qu'il se conformera au vœu général; & après lui, Clotaire III, son petit-fils, articuler, dans un de ses Diplômes, le consentement de ses Féaux, les Prélats, Seigneurs & Grands Officiers du Royaume : premier pas, quoique éloigné, vers l'Anarchie féodale.

On dut voir, avec étonnement, des vertus dans le fils de Frédégonde. Cependant il en eut, & singulièrement de celles qui assurent le repos d'un peuple & le bonheur de son Roi. Doux & populaire avec ses sujets, par-tout il recueilloit les bénédictions qu'on donnoit à sa bonté. Sage dans son Gouvernement, il se crut plus heureux par la modération, qu'il ne l'eut été par les essais, toujours périlleux, du pouvoir absolu. Voisin conciliant, allié fidèle, il chercha la paix, & il ne craignît point de l'assurer par des sacrifices. C'est ainsi qu'il remit aux Lombards un ancien tribut, qui pouvoit les aliéner de la France.

Roi du plus grand Empire qu'eut encore gouverné un Monarque françois, puisqu'il n'étoit borné que par le Rhin, la Méditerranée, l'Océan & les Alpes, il seroit au niveau des plus grands Princes, si la bonté, la bravoure, une Administration prudente, pouvoient faire oublier des mœurs dissolues, des vengeances atroces, le supplice de Brunehaut, le massacre des deux fils de Childebert & le raffinement de barbarie qui suivit sa victoire sur Béroalde. Celui-ci, d'un

coup de sabre, avoit brisé le casque de Dagobert ; Clotaire, pour s'en venger, se fit un jeu de faire couper, à tous les prisonniers Saxons, la partie de la tête qui surpassoit la hauteur de son épée. Voilà de ces traits de famille qu'on regrette de trouver dans ce Prince.

Clotaire avoit deux fils, Dagobert & Aribert. Il aimoit le repos ; il chérissoit l'aîné de ces enfans, & crut devoir l'associer à la Couronne, tout jeune qu'il étoit. Jusques-ici l'amour paternel n'avoit point donné l'exemple d'un pareil sacrifice. Mais aux motifs de tendresse se joignoit, dans Clotaire, le desir d'une vie tranquille, par laquelle il vouloit finir ses jours. Elle fut troublée quelques momens par les réclamations du nouveau Roi, auxquelles Clotaire ne sembloit pas devoir s'attendre. Enyvré sans doute de son nouveau poste, Dagobert redemande à son père tout ce qu'il avoit détaché de l'Austrasie, en la lui donnant. Autant étonné que révolté de cette demande, Clotaire, familiarisé pendant une partie de son Règne avec les conspirations & les attentats, ne vit, dans Dagobert, qu'un ennemi redoutable, qui, avant sa demande, s'étoit assuré d'un complot ; & ne croyant pas devoir le pousser à bout par sa résistance, il proposa un arbitrage, & s'y soumit, en achetant la paix au prix de quelques Provinces. Etrange pusillanimité, qui n'étonne pas moins que le procédé du fils. Cependant Clotaire termina son Administration par un trait d'une haute prudence, s'il est vrai qu'en supprimant la Charge de Maire de Bourgogne, il ait entrevu tout ce que cette dignité commençoit à présager de sinistre pour le Trône.

Dagobert s'annonça pour vouloir règner seul, après la mort de Clotaire, quoique jusqu'alors la loi eut réglé entre les frères l'égalité du partage ; & si ce Monarque, déjà connu par sa bravoure, maître d'une puissante armée & des suffrages

de la Nation, eût voulut maintenir ses prétentions par la force ; si les grandes qualités que développoit déjà Caribert, ou Aribert, son frère, ne lui eussent donné de zélés partisans, ses prétentions eussent échoué, toutes justes qu'elles étoient. Mais Dagobert prit le parti de lui céder l'Aquitaine, avec le titre de Roi. Les premiers exploits de Dagobert avoient annoncé un Règne brillant. Mais voici que les nuages impurs de la débauche obscurcissent le Trône, & commencent à pronostiquer la décadence de la race de Clovis. Une guerre très-extraordinaire par l'origine de son auteur, vient le tirer quelque instans de cette première léthargie. C'est un heureux François, nommé Samon, doué d'une grande valeur & d'une rare prudence, qui, négociant dans l'Esclavonie, se voit offrir la couronne de ces peuples, & l'accepte; épouse douze femme de la Nation, dont il a vingt-deux fils & quinze filles, & fournit, avec une gloire constante, une carrière de vingt-cinq ans sur le Trône. Une querelle s'étoit émue entre ses peuples & des Marchands françois. Dagobert, qui croit l'honneur de sa Nation compromis, envoye des Ambassadeurs à Samon, pour lui demander justice.

« La fierté françoise eut à souffrir d'un usage sacré dans » la Cour de ces Princes, celui de ne se présenter au Roi » que dans l'habit de la Nation. Il fallut s'y soumettre. » L'Audience fut agréable & caressante de la part de Samon, » qui assura les Ambassadeurs de son desir de vivre en bonne » amitié & en bonne intelligence avec Clotaire. *L'Amitié !* » reprit avec hauteur un des Envoyés ! *Pensez-vous qu'il* » *puisse y en avoir entre des Chrétiens & des Chiens tels que* » *vous !* Samon sçut se posséder. *Puisque vous ne voyez en nous* » *que des Chiens*, reprit-il, *nous avons droit de vous mordre*, » *& nous vous le feront sentir.* Là finit l'Audience. Trois Armées françoises mises en déroute par Samon, expièrent

XXIII.



AMBASSADE VERS SAMON.
Roi des Esclavons.
en 631.

Dessiné par le Jeune — Gravé par David

Tom.I.

ce propos plus qu'indiscret. Une pareille leçon n'eut-elle pas dû corriger pour la suite ce ton avantageux que le François prend quelquefois chez l'Etranger ?

JUDICAEL, Roi (1) *des Bretons, vient avec S. Eloi, trouver Dagobert à Clichy.* (*Année* 635.)

CARIBERT étoit mort à la fleur de son âge ; son fils Childéric lui succéda dans l'Aquitaine ; mais il n'eut qu'un Règne éphémère. Ces deux morts précipitées, élevèrent sur Dagobert de fâcheux soupçons, qui, sans porter avec eux un degré de conviction, prouvent au moins tout ce que ce Prince avoit déjà perdu dans l'opinion publique. L'Aquitaine cessa d'avoir un Roi Bogis & Bertrand, frères de Childéric, n'obtinrent cette Province qu'à titre de Duché. Bogis, selon quelques Historiens, commença cette illustre Maison d'Armagnac, qui ne s'éteignit que dans la personne du Duc de Nemours, tué en 1503, à la bataille de Cérignoles. Bertrand eut pour fils S. Hubert, enterré aux Ardennes, dans l'Abbaye qui porte encore aujourd'hui son nom. Dagobert I.

Dagobert se trouva donc seul à règner en France. Vaincu par les Esclavons, & devenu tributaire d'un François, ce Monarque, dont Boileau nous a si bien peint l'indolence, ce Prince énervé par la volupté, se sentit trop foible pour le poids d'une pareille Couronne. Une Princesse, qui a joué un rôle dans la Monarchie, la Reine Nantilde, plus jalouse de la gloire de Dagobert, que ce Prince lui-même, voulut parer

(1) On verra souvent varier ce titre. Les Bretons furent gouvernés tantôt par par des Ducs, & tantôt par des Comtes, & quelquefois par des Rois.

au discrédit qu'alloit lui donner son indolence ; elle lui fit partager, avec son fils, Sigebert II, le fardeau de la Royauté, en lui donnant l'Austrasie.

On sent bien qu'un enfant de trois ans n'étoit qu'un simulacre, qui ne pouvoit remplir par lui-même les vues de Nantilde ; mais elle l'environna de grands Seigneurs & d'hommes d'un mérite éminent, intéressés, par honneur & par conscience, à faire respecter aux peuples la sagesse du Gouvernement, & à l'Etranger les Drapeaux du jeune Roi. Aussi les Esclavons rentrèrent dans leurs Provinces, & ne troublèrent plus la France.

Les Bretons se montrèrent plus hardis, & comptant sur l'insouciance de Dagobert, ils le tourmentèrent par plusieurs excursions sur ses frontières. Mais ce Monarque, dont les troupes revenoient triomphantes de Gascogne, sortit de son engourdissement, & voulut avoir raison de Judicaël, qu'il ne voyoit point sans peine affecter le titre de Roi. Nous avons montré un simple Négociant porté sur le Trône ; en France, par un autre phénomène, un Orfèvre se voit revêtu du caractère d'Ambassadeur. Ce Ministre fut Eloi, que de grands talens dans son art, une probité exacte, un esprit brillant, rendirent recommandable auprès de Clotaire II, & à qui Dagobert accorda la plus grande confiance. Il étoit encore Laïque, & déja le Clergé de France l'écoutoit comme son Oracle, les peuples l'honoroient comme un Saint, les pauvres le chérissoient comme un père ; les Princes l'appelloient comme un Ange tutelaire à leurs délibérations, & le mettoient à la tête de leurs entreprises.

« Dagobert l'envoya vers Judicaël avec ses instructions. En » effrayant le Prince Breton, sur le ressentiment du Roi de » France, il falloit l'amener à une soumission volontaire, à » des égards pleins de respect, qui puissent désarmer le

XXIV.



JUDICAEL ROI DES BRETONS
vient avec St. Eloi, trouver Dagobert à Clichy.
en 633.

Dessiné par le Jeune. **Tom. I.** *Gravé par David*

» Monarque. Un Orateur, que devance une réputation de » vertu & de désintéressement ; un homme que son mérite » seul a fait tout ce qu'il est de grand dans le monde, & qui » ne parle aux hommes que le langage de l'équité, de la » douceur & de la modestie, a bien des armes contre la cu- » pidité, ou l'ardeur d'une fausse gloire. Toute la morgue de » Judicaël tombe devant ce Ministre révéré ; il écoute Eloi, » docile à ses avis, il interdit à ses soldats toute excursion sur » les terres de France ; & jaloux de rentrer dans les bonnes- » graces de Dagobert, il accompagne son Envoyé, pour » aller trouver le Monarque à Clichi. Là, prosterné devant » Dagobert, il avoue sa faute, il en sollicite le pardon, & » reconnoît Dagobert pour son Seigneur. Flatté du succès » de son Ambassadeur, Dagobert accueille avec bonté le » Prince Breton ; l'invite à sa table, & le renvoye comblé » de présens ».

Dagobert étoit magnifique par goût, & la richesse de la France lui rendoit la magnificence facile. Les espèces étoient rares sous les premiers Successeurs de Clovis. Ce n'est pas qu'avant ce Prince, & dès le deuxième siécle, Paris ne fut déjà riche & commerçant. Le Commerce des armes offensives & défensives rendoit, au quatrième siècle, les Gaules célèbres. Quelques Villes en fabriquoient de toutes espèces ; mais plusieurs avoient choisi les objets qui convenoient le plus à leur goût & à leur industrie : Mâcon, les flèches & les traits ; Autun, les cuirasses ; Soissons, les harnois, les écus, les balistes ; Amiens, les boucliers ; Reims, les épées & la dorure des armes ; mais sur-tout Arles & Marseille, qui étendoient leur trafic de la Méditerrannée à la mer Baltique, avoient, au septième siècle, fait monter au plus haut degré la richesse du Royaume.

On suppose à Dagobert un Trône d'or massif. La critique,

qui s'eſt exercée ſur ce monument d'un luxe outré, & qui le réduit à des feuilles & à quelques ornemens d'or, n'empêche pas que nous ne regardions ſon Règne comme l'époque de la profuſion en or & en pierreries, que procuroient alors aux François leurs conquêtes en Italie, & leur Commerce en Orient. Les Châſſes nombreuſes de Reliques ſur leſquelles S. Eloi, avant ſon Epiſcopat, exerça ſon art & ſa piété, atteſtent une étonnante richeſſe.

Mais ce qui devroit étonner le plus eſt de voir, au milieu de cette abondance, Dagobert fatiguer tous les jours ſon peuple par des vexations nouvelles, ſi l'Hiſtoire ne nous avoit apprit que, dans le Règne des Princes diſſolus, on a toujours fait payer cher à la Nation les plaiſirs de ſes Maîtres. Mari de trois femmes à-la-fois, Dagobert n'en eut pas moins un Sérail à ſes ordres. Faut-il chercher ailleurs la cauſe de ſes profuſions.

Caduc avant l'âge mûr, par l'excès de ſes débauches, ce Prince penſa ſagement à placer une Couronne ſur la tête de Clovis II, ſon ſecond fils. Il paroît que les Prélats & les autres grands Seigneurs de Neuſtrie & d'Auſtraſie, qui craignoient un Roi trop puiſſant, & qui déjà parloient en Maîtres, lui en firent une loi; & Sigebert, trop foible pour tenir contre ſon père & les Grands de deux Royaumes, ſe vit forcé d'accéder au partage. Cependant Dagobert parut décider en Monarque: *Je vous établis tous deux Rois*, leur dit-il, dans une Charte, ſous le nom de Teſtament. Ce fut une inſtitution d'héritiers qu'avoit demandée la Nation, & qu'elle reconnut en les proclamant.

L'équité, qui ne nous a pas permis de diſſimuler les mœurs de Dagobert, dont ſon peuple fut la victime, veut que le Lecteur retrouve ce Prince dans nos tableaux, ſous le caractère de Légiſlateur, toujours fait pour rendre un Roi reſpectable

à

ſa Nation, & qui fit preſque oublier aux François la vie licencieuſe de ſon Prince. Tel que, dans les premiers jours de ſon Règne, on l'avoit vu viſiter ſon Royaume, s'aſſurer du bon ordre, prévenir ou réformer les abus; livré aux affaires, & ne s'y conduiſant que par les conſeils les plus ſages; ami des loix & déja chéri de ſon peuple, de ce peuple, qui, après onze ſiècles, n'a point dégénéré de ſon caractère heureux & ſi encourageant pour ſes Maîtres; qui jouit, ſi-tôt qu'il eſpère, & bénit dans eux des vertus naiſſantes, comme ſi elles avoient reçu leur maturité; tel reparut Dagobert, dans les dernières années de ſon Règne, où la Légiſlation sembla prendre une conſiſtance. Deux Peuples partagèrent à cet égard l'attention du Légiſlateur. Les premiers, qui s'étendoient de la Meuſe à la Loire, étoient régis par la Loi *Salique*; & les autres, qui ſe trouvoient compris entre le Rhin & la Meuſe, obéiſſoient à la Loi *Ripuaire*. On doit à Dagobert la rédaction & la collection de ces différentes loix, telles qu'elles exiſtent encore. Il n'eſt pas dans notre plan de fournir ici des détails ſur leſquels l'Abbé Velly ne nous laiſſe preſque rien à deſirer.

Cette juſtice, que nous rendons à Dagobert, eſt bien loin de l'Apothéoſe, qu'un excès de complaiſance lui a valu de la part de l'Hiſtorien de ſon Règne, qui ſans doute s'eſt chargé de la reconnoiſſance de tous les Monaſtères fondés par ce Monarque, dont il a compté & peſé les vertus par le nombre & la magnificence des fondations. Le préjugé de quelques Écrivains Religieux, qui voyoient dans la richeſſe des dotations de Monaſtères, l'expiation de la vie la plus licencieuſe & le ſceau de la ſainteté, avoit également gagné les Princes. Dagobert n'étoit point ſans remords ſur le ſcandale de ſa polygamie, & ſur celui de ſes nombreuſes Concubines. Frappé d'une maladie grave, à la fleur de ſon âge, il ſe

fait transporter à l'Abbaye de Saint-Denis, qu'il venoit de fonder & d'enrichir, en dépouillant les plus belles Eglises de France. Envain veut-il se rassurer par la protection du Saint Martyr; la mort est sur ses lèvres, & ne lui laisse que le tems de recommander aux Grands de son Royaume, ses enfans & Nantilde. Il entre le premier dans ce caveau, qu'il avoit fait construire, qui depuis a reçu tant de victimes Royales, & où le silence éternel des Rois délie la langue des Peuples.

Dans le tombeau de Dagobert s'éteint presque toute la gloire de la race de Clovis. L'Histoire n'a plus à citer de cette Dynastie que peu de Rois effectifs. Cependant le testament du dernier Monarque s'exécuta sans réclamation; on eut plus d'égard à ses volontés & à la loi qu'à son exemple envers Caribert, qu'il avoit voulut exclure du Trône. Sigebert, en gardant l'Austrasie, laissa Clovis, son frère, jouir en paix de la Neustrie & de la Bourgogne. Ainsi le sort de la France entière va reposer sur la tête de deux Princes, dont l'aîné est âgé de neuf ans, & le second n'en a que cinq. Ainsi les minorités se succédant presque sans interruption, aviliront la Majesté Royale; & le Sceptre, dans pareilles mains, ne sera plus qu'un foible roseau. C'est le tableau de cette révolution, que doivent trouver ici nos Lecteurs.

LE MAIRE GRIMOALD fait tondre le petit Dagobert, & l'envoye dans un Monastère d'Irlande. (*Année* 652.)

Clovis II. UN arbre foible à sa naissance, plante parasite dans sa première nourriture, prend, en peu d'années, une crue monstrueuse. Né au pied du Trône, il s'élève assez pour en devenir le soutien; mais bientôt il le couvre, il l'offusque de son



CLOVIS.II.
Roi en 644. mort en 662.

Dessiné et Gravé par David.

ombre, le mine entièrement par ſon voiſinage ; & bientôt la Nation ne voit plus que cet arbre à la place du Trône de ſes Maîtres. Qui ne reconnoît ici cette puiſſance redoutable, dont la molleſſe & l'indiſcrétion de nos Rois firent toute la force? Puiſſance rivale, qui, recevant d'abord ſon impulſion des Rois ou des Régentes, & enſuite de la Nation même, ne ceſſa de s'agiter & de s'étendre que lorſqu'elle parvint à règner ſans rivaux. En réfléchiſſant ſur cette décadence, en la rapprochant des cruautés horribles & des mœurs corrompues de la plupart des Deſcendans de Clovis, Etienne Paſquier nous dit que, par la dégradation de cette Race, *Dieu fit de ces Princes une punition à la Royale.*

Qu'on n'imagine pas, comme l'ont prétendu pluſieurs de nos Critiques, que ces premiers Officiers ayent repréſenté les Préfets du Prétoire, & que leur Dignité, dans ſon origine, ait eu toute l'importance de celle-ci. La fidélité de l'Hiſtoire ne permet d'y voir alors qu'un Poſte de confiance, qu'un Office de Régiſſeur des Domaines particuliers de nos Rois, un Officier prépoſé ſur tous les emplois domeſtiques, dont les Militaires eux-mêmes reconnoiſſoient l'autorité dans l'intérieur du Palais ; encore cette eſpèce de Surintendance fut-elle l'ouvrage du tems & de l'intrigue, avant d'arriver à ce haut crédit, qui rendit les Maires le canal des graces & de tous les bénéfices. Foible & ſubordonné ſous Clovis I, un Maire ne devint que dans le Règne de Clotaire II un Majordôme Général, tel à peu près que l'eſt aujourd'hui le Grand-Maître de la Maiſon du Roi. Alors ſon aſſiduité, ſa domeſticité même, auprès du Prince, le menèrent à la plus grande fortune. Un ſemblable reſſort eſt devenu dans la ſuite celui de l'élévation de plus d'un ſubalterne. Un Maire fut bientôt un Miniſtre. La confection du rôle des impôts, la réunion des Domaines, après le décès des Titulaires, la répartition

nouvelle qui s'en faisoit ensuite, lui donnèrent un travail direct avec le Prince; & bientôt par l'union de la Charge de Comte du Palais, un Maire se trouva tout à-la-fois le Chef suprême de la Justice, le Généralissime du Militaire, le dépositaire de toute espèce d'autorité. Telle est l'idée de ces sous-Rois (1), qui ne laissèrent à leurs Maîtres qu'une ombre vaine de Royauté.

Le désordre de la Cour & de l'intérieur du Royaume se rend sensible aux Frontières. Un Duc de Thuringe profite de cette Anarchie pour marcher à l'indépendance, battre les troupes du Roi, le contraindre de fuir devant ses Drapeaux, & réduire à des égards simulés une soumission dérisoire. Ainsi dégradée au-dedans & au-dehors, l'autorité Royale, toute entière dans la main de ces usurpateurs, ne laissera voir les véritables Maîtres de la Nation, que comme des Idoles muettes au fond de leur Temple.

Gardons-nous cependant d'attaquer la probité & la subordination des deux Maires du Palais, qui, à la mort de Dagobert, tinrent, pendant quelque tems, le timon des affaires dans l'Austrasie & la Neustrie. Pepin de Landen, Seigneur, ou même Prince du Brabant (2), doit encore, après onze siècles, être proposé aux Ministres comme un modèle de prudence & de fidélité. Maire du Palais, sous trois Rois d'Austrasie, sa vie n'eut point de nuages; toujours zélé, toujours sage & soumis, l'homme d'Etat le plus consommé ne cessa d'être le Ministre le plus vertueux. Sigebert le perdit trop-tôt pour son bonheur; & les François recherchèrent vainement dans le fils les vertus du père. Elles furent le précieux patrimoine de ses filles, dont l'une, Sainte Gertrude, fonda le

(1) *Princeps subregulus.*

(2) Arnaud d'Andilly.

Monaftére de Nivelle ; l'autre, Sainte-Begghe, qui, dans Pepin d'Hériftel, nous donna la tige de la feconde Race de nos Rois (1).

Ega, de fon côté, déployoit, dans la Neuftrie, des talens diftingués, dignes de fa naiffance & de fon pofte. Une vigilance infatigable, un génie vafte & pénétrant, un caractère actif, une probité à toute épreuve, le rendirent vénérable à la Nation, précieux, néceffaire au jeune Clovis, dont il entretint la bonne intelligence avec fon frère.

Faut-il que tant de vertus, qui décorèrent alors la Mairie, foient devenues une forte de piége pour la Nation Françoife, en maîtrifant l'opinion des Peuples, & bientôt en égarant leur hommage? Le moment où l'on put prévoir toute l'audace & l'immenfe ambition de ces Vice-Rois, fut la mort du premier des Pépins, & le malheur qu'eut l'Auftrafie de voir à fa place un Grimoald. Les deux Royaumes s'étoient trouvé parfaitement du concert de Nantilde & des deux Maires du Palais ; mais fi cette Régente eut mieux connu les hommes, elle eut fenti que des Miniftres de la trempe du vieux Pepin & d'Ega font trop rares, pour que la Nature en accorde plufieurs dans un fiècle ; & elle eut tremblé de contribuer à perpétuer auprès du Trône une puiffance dont l'ufage légitime fuppofoit les plus grandes vertus & le plus héroïque défintéreffement.

Bientôt le fils de Pepin, Grimoald, apprit à la France ce qu'elle avoit à craindre de l'afcendant d'un Maire, quand cette place devint, ainfi que le Trône, un patrimoine affuré. Pepin mourut en 640. Succédant au crédit, ainfi qu'à la place de fon père, il fut facile à Grimoald de captiver l'efprit de fon jeune Maître. Sigebert fe défoloit de n'avoir

(1) Elle fonda les Béguines dans la Flandre.

point d'enfans ; & sa ressource, pour donner après lui à la France un Maître de son choix, fut d'adopter la fils de Grimoald. Quelque peu décidées que semblâssent alors les loix de la succession, il paroît que déjà nos Rois étoient liés par l'obligation de conserver la Couronne dans les Princes de leur sang. Le choix de Sigebert déplût, & les Grands murmurèrent. Tout s'appaisa par la naissance d'un Prince que mit au monde la femme de Sigebert. Cet enfant fut Dagobert, destiné au Trône d'Austrasie. Peu de tems après, Sigebert mourut en odeur de sainteté ; & sa mort fut le signal d'un attentat.

L'Auteur du crime fut Grimoald, qui déjà ne s'étoit établi dans la place de Maire, que par l'assassinat d'un rival, fils du Gouverneur de Sigebert. Mais ce nouveau Maire, qui portoit ses vues jusqu'au Trône, pour y placer son fils, ne pensa qu'à réaliser l'adoption, qu'en avoit faite Sigebert, quoique anéantie par la naissance d'un Prince, & se hâta de faire disparoître l'obstacle qu'opposoit à son ambition effrenée le petit Dagobert, confié à ses soins par le Roi mourant, & déjà reconnu de l'Austrasie.

« Grimoald eut soulevé la Nation, s'il eut ôsé attenter aux » jours de son jeune Maître. Un lâche & impie stratagême fut » le moyen qu'imagina sa perfidie pour exclurre du Trône » cette innocente victime, sans souiller sa main d'un parri» cide. L'Evêque de Poitiers, Didon, ôsa, quoique Seigneur » du sang Royal, prêter son ministère à ce forsait. Alors, plus » grossièrement que de nos jours, on abusoit de la Religion ; » & l'on croyoit que l'engagement, même le plus involontaire » à la cléricature, privoit un Prince de ses droits. Un Prince » rasé, perdoit, ainsi qu'un autre Samson, avec ses cheveux, » sa force & sa prérogative. Grimoald fit donc amener l'enfant » Roi devant l'Evêque, qui, l'ayant tondu, fut censé avoir

XXVI.



LE MAIRE GRIMOALD,
Fait tondre le petit Dagobert.

Dessiné par le Jeune — *Gravé par David*

Tom. I.

» prononcé sur ce malheureux Prince la sentence de sa déposition; &, pour comble d'infamie, l'Evêque se chargea de » le conduire en Irlande, pour ensevelir, s'il le pouvoit, & » le crime & l'objet du crime dans un éternel silence ».

Grimoald eut bientôt répandu la nouvelle de la mort de son pupille; des obsèques pompeuses confirmerent cette horrible imposture : & le fils de Grimoald, Childebert, parut, à titre d'adoption, sur le Trône d'Austrasie. Les Grands frémirent de cet attentat. On s'abusa quelque tems sur le sort du jeune Dagobert; mais les Seigneurs, qui ne voulurent pas trouver un Maître dans leur égal, détrônèrent l'usurpateur; Grimoald & son fils furent envoyés à Clovis, qui, par cet évènement, réunit la France entière sous sa domination. Au reste, l'audace de Grimoald n'étoit que précoce. Il ne falloit qu'une plus longue & une plus forte révolution dans les esprits, un avilissement encore plus marqué dans les Princes, une suite d'exploits éblouissans dans les Maires, pour arracher cette Nation fidèle à son devoir, à un sentiment en quelque sorte inné pour ses Maîtres.

Toutes les nuances de cette dégradation ne tarderont pas à se développer.

LA REINE BATILDE est obligée de se retirer de la Cour; elle se rend Religieuse. (Année 665.)

DÈS l'enfance de Clovis II, la France put appercevoir ce qu'elle avoit à craindre des minorités; & les siècles suivans n'ont que trop justifié ces allarmes. L'âge foible de ce Monarque donna, aux Maires, un ascendant, dont les Grands, attachés aux droits sacrés du Trône, prirent ombrage. Un autre vice destructeur opéroit, insensiblement, & avec un succès encore

Clotaire III.

plus prompt, le discrédit de la puissance Royale. Clotaire II avoit malheureusement laissé échapper de ses mains une prérogative, dont ses Prédécesseurs avoient eu raison de se montrer jaloux. C'est par l'amovibilité des dignités qu'ils avoient retenu long-tems les Seigneurs dans la dépendance. Warnachaire avoit reçu, à vie, la Mairie de Bourgogne: une pareille faveur ne put s'étendre, sans exalter les prétentions des favoris. Ambitieux par eux-mêmes, ils le furent bientôt pour leur famille; on voulut l'hérédité, on tenta de l'établir; une première tentative infructueuse, en prépara de plus efficaces. Ainsi le ver glisse long-tems sur la plante qu'il veut détruire, avant de l'entamer. Une loi réprima le premier essor de l'ambition des Maires. Ce fut un des derniers soupirs de l'autorité Royale.

Peu-à-peu la Nation paroît s'accoutumer à ce nouveau joug. Le Maire de Bourgogne, Flaocat, étoit de son choix; elle le vit, sans inquiétude, étendre son pouvoir sur les Seigneurs & les Evêques eux-mêmes. Fidèle au génie qu'il avoit hérité des Germains, & qui, selon Tacite, donnoient le sceptre à la naissance, & le commandement des Armées aux qualités personnelles de l'homme, le François crut que si ces qualités ne donnoient point un titre au Trône, au moins elles marquoient la place à un grand homme dans le Gouvernement. C'est donc au génie national que tient cette opinion, qui, détachant, peu-à-peu, le François des Princes foibles, cruels, ou même avilis, pour la plupart, porta son hommage à des Protecteurs plus effectifs. Le grand art des Maires fut d'amener la Nation à cet écart. Digne d'avoir des Maitres plus occupés de ses intérêts & de son bonheur, ce peuple résista long-tems à cette fatalité: aussi fidèle, aussi opiniâtre dans son attachement à ses Rois, que le lierre, qui, ayant embrassé le corps de l'arbre, ne le quitte point dans sa caducité même,

XXVII.



CLOTAIRE III.

Roi en 662, mort en 670.

Tom. I.

Dessiné et Gravé par David.

couvre encore quelque tems de son feuillage, les plaies des siècles & des aquilons ; & ne s'en sépare qu'après sa chûte totale.

Clotaire II n'offrit rien qui pût attacher les Peuples à sa personne; il joignit à une vie dissolue, dans laquelle il s'abrutit auprès des femmes, les débauches de la table, qui l'avilirent aux yeux de ses Sujets. Si le rang suprême commande l'obéissance des Peuples ; si la justice & la bonté, tempérées l'une par l'autre, dans un Prince, demandent leur amour ; il est également vrai que la prérogative du Monarque ne va point à forcer l'estime ; rien n'empêche qu'on ne juge l'homme, & ce seroit, pour le sceptre, un funeste privilége, que celui de se passer de mœurs, ou le droit de s'avilir impunément. On a déjà vu qu'à son berceau la Nation ne s'aveugloit point sur ces désordres ; les exemples en reparoîtront dans l'Histoire.

Ega & Pepin avoient honoré la confiance de leur Maître & de la Nation ; remplacés dans la Mairie, il ne le furent ni dans leur probité, ni dans leur sagesse. En Neustrie, on vit paroître Erchinoald, dont au moins le crédit mérita la reconnoissance des François, par le présent qu'il leur fit de la Reine Bathilde. Il s'en falloit bien que Nanthilde eut également mérité de la Bourgogne, dans l'élection qu'elle fit faire à Orléans du Maire Flaocat, dans l'assemblée des Seigneurs, quoique elle eut cimenté son élévation, en lui donnant sa Nièce en mariage. Flaocat n'est connu que par son orgueil & sa cruauté. L'Histoire lui reproche d'avoir fait périr un Patrice de Bourgogne, pour satisfaire une haine personnelle. Heureusement il disparoît presqu'aussitôt de la scène.

La Neustrie, nous l'avons dit, ne pouvoit regarder que comme un bienfait de son Maire, l'avènement de Bathilde au Trône. Le Ciel, qui, dans les tems les plus corrompus, sembla toujours vouloir ménager à la vertu des appuis & des

modèles, préparoit quelques années heureuses à la France, par ces voies d'une Providence sublime, qui ramène à ses fins les évènemens les plus opposés.

Une jeune Saxonne, dont la naissance reste encore inconnue, est enlevée par des Corsaires, & par eux vendue au Maire de Neustrie, qui l'attache au service de sa femme. Bathilde, cette esclave intéressante, fixe sur elle l'attention de toute la Cour de Clovis; une physionomie heureuse, parée de toutes les graces de la beauté, dût intriguer les femmes; un esprit pénétrant, délicat, sage dans toutes ses mesures, put allarmer les Courtisans; mais une douceur, une vertu à toute épreuve, lui firent pardonner tant de supériorité. Bathilde avoit captivé le cœur de sa Maitresse; & sa modestie lui eut fait borner à cet avantage toute sa fortune. Mais le Dieu d'Esther, qui avoit formé Bathilde pour la gloire du Trône, donna tout pouvoir à ses charmes sur le cœur du jeune Roi de Neustrie, qui voulut l'avoir pour épouse. Le goût, qui, plus que les convenances, décidoit alors des mariages, faisoit souvent disparoître l'inégalité des rangs & de la naissance. Tout concouroit à lever, à l'égard de Bathilde, l'obstacle de la condition: ses vertus, son esprit, sa beauté; & peut-être plus encore l'ambition d'Erchinoalde, qui doubloit son crédit auprès du Monarque & de la Nation, en leur donnant une Reine de sa main. Heureux les Peuples, si les passions des Ministres amenoient toujours de pareils choix!

Aussi modeste sous la pourpre que sous les livrées de la servitude, Bathilde fut l'ornement & les délices de la Cour. Elle conserva l'estime de Clovis, mais elle ne put lui donner des mœurs. Caduc dans sa vingt-huitième année, ce Prince n'eut laissé, en mourant, que le souvenir de ses débauches, si une famine cruelle, qui désola le Royaume, n'eut marqué dans l'Histoire un monument de sa charité judicieuse & com-

pâtiſſante, dans la vente qu'il ordonna, au profit des pauvres, des lames d'or & d'argent qui couvroient l'Egliſe de Saint-Denis.

On eſt fâché de trouver, dans nos Annales, qu'une action ſi conforme à l'humanité & à la religion, ait alors ſoulevé les Moines contre ce Prince; & que pour faire ſa paix avec eux, il les ait affranchi de l'autorité de leur Evêque. On s'étonne également qu'un des plus ſaints Pontifes de l'Egliſe de Paris, Landri, & qu'une Aſſemblée d'Evêques ayent confirmé une exemption, qui portoit atteinte à la Hiérarchie, en élevant, dans les Cloîtres, une autorité rivale de l'Epiſcopat.

De plus grands malheurs menacent le Trône. Le ſang de Clovis ſemble n'être plus également reconnu dans la Nation. Clovis II entre dans le tombeau; la loi du partage eſt enfreinte, & Clotaire III règne d'abord ſeul ſur toute la France. Cependant l'Auſtraſie veut avoir ſon Roi; & Bathilde croit qu'il eſt de ſa prudence de l'accorder. Childéric, âgé de quatre ans, eſt envoyé à Metz; & les deſtins de la France ſemblent repoſer ſur la tête de deux enfans, dont les années réunies ne forment pas deux luſtres. Doit-on s'étonner de l'aſcendant que prirent les Maires dans une poſition ſi favorable à leurs vues ambitieuſes? Thierri, troiſième fils de Clovis, n'eſt point appellé au partage de la France. Ce premier pas de la Nation préparoit de loin à l'unité de la Couronne. Mais que de révolutions il fallut pour amener & affermir cette indiviſibilité ſi néceſſaire à la force de l'Empire François.

Cette Monarchie dut quelque années de repos à la prudence de Bathilde. Tutrice de Clotaire & du Prince Thierri, elle fit partager la ſageſſe de ſon adminiſtation à la Bourgogne & à la Neuſtrie. Le ſang avoit ceſſé de couler; &, dans un paiſible Gouvernement, les bons principes s'accréditoient, les loix reprenoient de la vigueur; & de nouvelles Loix

commençoient à réparer l'imperfection des anciennes. On fut vertueux, on fut pieux à la Cour, par l'effet des grands exemples que Bathilde donna sur le Trône : espèce d'Apostolat, dont une Reine, belle & spirituelle, pouvoit tout se promettre. Le culte & les mœurs revenoient à leur pureté primitive; la Simonie étoit frappée du châtiment que mérite un grand scandale, l'affreux commerce des enfans fut interdit à cette Nation proscrite, qui sembla toujours ne prospérer que par les malheurs publics. On n'appercevoit les deux Monarques que dans l'enfoncement de la scène ; mais Bathilde, mais les Maires du Palais entretenoient la tranquillité au-dedans & au-dehors.

Pourquoi faut-il que d'aussi beaux jours n'ayent eu que la durée d'un Météore ? C'est que chez les Maires, l'ambition, la passion de régner seul, eurent plus de force que l'intérêt de la Nation. Un nouveau Maire, l'Evêque de Paris, Sigebrand, vint, par le choix de Bathilde, former, avec Ebroin & Leger, Evêque d'Autun, un Triumvirat, qui bientôt se désunit. Sigebrand avoit trompé la piété de Bathilde ; énorgueilli de la confiance de la Reine, il révolte les Grands par son orgueil, il irrite la Nation par ses cruautés ; il compromet la réputation même de la pieuse Régente, par une conduite sur laquelle il étoit parvenu à l'aveugler. Homme intriguant & brouillon, Sigebrand assassiné, meurt victime de la cabale.

« Qu'on se peigne ici la position de la vertueuse Bathilde ? » Trompée dans son choix, calomniée dans les motifs de sa » confiance ; témoin d'un assassinat commis sans respect pour » elle, & applaudi par la Nation, cette Princesse, qui, plus » d'une fois avoit annoncé des projets de retraite, lasse de » conduire un vaisseau, que les orages battoient en tout sens, » dégoûtée du monde où le bien lui paroît impossible à opérer,

XXVIII



LA REINE BATILDE.
Se rend Religieuse.
en 665

Dessiné par le Jeune. *Gravé par David*

Tom. I.

» elle échappe à ce tourbillon d'intrigues, & va s'ensevelir au Monastère de Chelles, dans une austère solitude, » pour y cultiver en paix les vertus ». Cette retraite devint le signal de plus d'un attentat.

CHILDÉRIC II est assassiné par Bodillon, qu'il avoit déshonoré, en lui faisant subir le châtiment d'un Serf. (Année 673.) Childéric II.

ON a connu la piété de Bathilde & ses vertus; mais, pour juger de l'ascendant qu'elles lui donnoient sur les esprits, il suffit des révolutions qui suivirent sa retraite. Ebroin, dont elle avoit enchaîné l'ambition, donna l'essor à ce génie dominant, qui ne veut point rencontrer d'obstacles, & qui ne connoît de limites que celles qu'il se prescrit à lui-même. Il ne placera point la Couronne sur sa tête; sa politique lui interdira une hardiesse à laquelle la Nation n'est point encore préparée. Le Romain, en République, n'ambitionnoit point les sceptres de la terre; son orgueil se satisfaisoit davantage, en lui donnant des Rois. Tel va se montrer Ebroin, à la mort de Clotaire, qui ne vécut que peu de tems après que la Reine eut quitté la Cour.

Thierri, le dernier des fils de Clovis II, avoit été oublié dans le partage de la France; la justice l'appelloit au Trône, & la politique d'Ebroin lui présentoit ce Prince comme un esclave couronné, qu'il feroit toujours mouvoir au gré de ses passions, en rendant une sorte d'hommage au sang de ses Maîtres. De son chef & de son autorité privée, il lui mit en main le sceptre de la Bourgogne & de la Neustrie. Ebroin avoit cru pouvoir se passer des Grands du Royaume pour cette

haute entreprise : c'étoit bien peu connoître l'esprit humain, & sur-tout les progrès que la soif de la domination avoit faits, dans les derniers Règnes, parmi les Seigneurs de la Nation.

Ce n'étoit plus le siècle du grand Clovis & de l'un & l'autre Clotaire ; le Trône n'avoit point perdu de ses droits, mais l'autorité du sceptre, abandonnée par les Princes, à des mains subalternes, sembloit alors aux Grands de la Nation un larcin fait à leurs prérogatives. Tous se croyoient un droit égal au pouvoir que laissoit échapper le Monarque. La démarche d'Ebroin fut donc regardée comme un attentat, & Thierri en partagea la peine avec son Protecteur, parce que les Seigneurs lui firent partager la haine qu'ils avoient vouée à Ebroin, dont ils redoutoient l'orgueil & la tyrannie.

On environne le Trône de Childéric, jeune Prince, dont il étoit facile d'élever l'ame & d'enflammer le courage ; on lui montre un vaste Empire, dont il ne tient qu'à lui de réunir les Provinces, ainsi que l'ont fait ses plus illustres Prédécesseurs. Childéric a la force en main, &, à ses ordres, une armée formidable. Ce Prince n'hésite point à tirer parti de cette position avantageuse ; il fait marcher ses troupes, on se saisit du nouveau Roi de Neustrie, qu'on amène à ses pieds, sans défense. C'est un frère dans lequel on lui montre un rival odieux. Privé de sa chevelure, on lui laisse à peine le choix d'une retraite. *Quel sort attendez-vous de moi*, lui dit Childéric d'un ton altier ? *La force vous en rend Maître*, lui répond fièrement Thierri ; *mais le Ciel qui connoît & mes droits & les vôtres, a des vengeances auxquelles rien ne pourra vous soustraire ; & le sang de Clovis criera sans cesse contre vous.*

La Cour avoit pris son parti sur cet infortuné Prince ; il est confiné dans le Monastère de Saint-Denis ; il y attendra les révolutions, qui, dans les mains de la Providence, doivent préparer son retour, & le rendre à ses peuples. Plus coupable

XXIX.



CHILDÉRIC II.
Roi en 670, mort en 673.

Tom. I.

Dessiné et Gravé par David.

aux yeux de Childéric & des Grands du Royaume, Ebroin ne pouvoit être épargné; aussi fut-il envoyé à l'Abbaye de Luxeuil, avec ordre d'en embrasser la Règle.

Il s'en falloit bien que le génie des Cours eut alors pris les formes que leur ont données des tems postérieurs; & déjà cet élément des grandes passions avoit son flux & son reflux, son calme & ses orages, qui donnoient à l'ambitieux d'utiles leçons sur l'instabilité de la faveur & de l'amitié des Princes.

Quel homme éprouva plus ces vicissitudes que Léodegaire, ou Léger, un des plus grands Seigneurs de France, & Evêque d'Autun? Formé aux sciences ecclésiastiques, aux vertus du Sacerdoce, instruit dans l'art de gouverner les hommes, Léger paroît à la Cour, doué d'ailleurs de ces avantages de la Nature, qui presque toujours préparent l'opinion. Ses talens, son éloquence, ses manières lui attachent le Prince & les Grands; sa prudence gagne leur confiance; ses vertus & sa modestie ne permettent point de craindre, en lui, l'ascendant de tant de qualités éminentes.

Léger est appellé à gouverner, presqu'aussitôt qu'il a développé ses forces; & Childéric, guidé par un Ministre d'un génie ferme & d'un zèle à toute épreuve, annonce aux François qu'il va gouverner par la justice & par les loix. Chaque Province est appellée au respect de ses usages & de ses coutumes; chaque Gouverneur est circonscrit dans les limites de son administration; &, jaloux de maintenir les droits sacrés du Trône, autant que de mettre les peuples à l'abri de la tyrannie des Maires, le Roi & son Ministre, en proscrivant l'hérédité des places, font voir que leur sagesse a déjà connu le vice destructeur de la Monarchie. Avec de pareils principes, & une fermeté judicieuse, on alloit arrêter la détente qu'avoient causée les Maires dans l'autorité du Monarque, & l'on rendoit au Trône sa force & sa splendeur.

Le Maire d'Austrasie gouvernoit avec trop d'empire, pour adopter une réforme qui eut miné son pouvoir. Trop habile politique pour combattre de front Childéric & son Ministre, pour tenter la fidélité du peuple, à qui cette prudente administration ne présageoit rien que d'heureux, il essaya deux ressorts, presque toujours efficaces, pour égarer un Prince foible, & pour perdre un Ministre fidèle. Childéric aimoit le plaisir à l'excès : jeune & vif dans ses goûts, la Nature n'offroit, chez lui, que trop de ressources à des Courtisans corrupteurs ; il fut aisé de lui faire perdre, dans la débauche, l'amour de la vraie gloire & de ses devoirs. Quelle douleur pour le sage Léger, que le souffle meurtrier, qui flétrit sous ses yeux cette plante précieuse, qu'il cultive avec tant de soins ? Childéric, vertueux, étoit son ouvrage. Déjà les flatteurs, qui se sont emparés de ce Prince, le lui ont rendu méconnoissable. Toujours respectueux, mais toujours fidèle, le Saint Prélat n'épargnoit en secret ni les avis ni les prières. Le désordre étoit déjà public, & la tolérance apparente de Léger commençoit à compromettre sa vertu.

Un mariage contracté par le Prince contre les loix de l'Eglise, & qu'aujourd'hui légitimeroit une dispense, força le Prélat d'éclater. Partagé, quelque tems, entre sa vénération, son attachement pour Léger, & les révoltes d'une passion contrariée, Childéric avoit autour de lui trop de Courtisans intéressés à le séduire, pour ne pas secouer le joug d'un Ministre importun, & se délivrer du voisinage d'une vertu qui se montroit trop farouche ; la proscription de Léger fut décidée ; on l'envoya au Monastère de Luxeuil, où se trouvoit Ebroin. Ainsi les Athéniens oublièrent, dans un jour, & les services & les vertus d'Aristide. Les hommes n'ont point changé ; République ou Monarchie : si-tôt que le Gouvernement se corrompt, il n'y a plus que la médiocrité ou les

XXX



CHILDERIC II.
est assassiné par Bodillon.
en 673

Dessiné par le Jeune — *Gravé par David*

Tom. I.

vices mêmes qui trouvent de la faveur ; les services ou les vertus d'éclat mènent promptement à la disgrace.

Dans le séjour de leur proscription, les deux Ministres, en communauté d'infortune, oublièrent une Cour orageuse, & ne pensèrent qu'à faire mutuellement leur bonheur. Ebroin ne vit alors, dans Léger, qu'un ami sage, auquel il avoit dû la faveur de son Maître ; mais un évènement inattendu vint ranimer l'ambition du Maire de Neustrie, & ne lui montra plus, dans Léger, que des vertus odieuses, & qu'un concurrent redoutable qu'il lui falloit abattre.

Un torrent qui a rompu sa digue n'est pas plus impétueux, que Childéric ne parut effréné, après s'être affranchi des leçons de l'Evêque d'Autun. Il étoit, ce semble, dans le génie de la race de Clovis, de ne connoître, en fait de Gouvernement, qu'un extrême : le Despotisme ou l'Anarchie ; & la Mairie eut pu passer pour un frein nécessaire, si elle n'eut fait que balancer cet esprit de domination. Hautain & féroce par caractère, ainsi que le furent quelques-uns de ses Ayeux, Childéric ne voulut écouter ni contradictions, ni loix, ni morale. Cependant la Cour murmuroit, & la Nation sur-tout portoit impatiemment le poids des impôts que la dureté du Roi accumuloit indiscrètement.

Bodillon, l'un des principaux Seigneurs de la Cour, ôse plaider, avec une respectueuse liberté, la cause du peuple, en présence du Monarque, & les intérêts mieux entendus du Prince lui-même. Childéric a rompu toute barrière ; il ne voit, dans cette réclamation, qu'une révolte punissable, &, dans le sage Bodillon, qu'un sujet criminel. Il oublie, dans sa colère, qu'un Roi des Francs ne punit jamais par lui-même, que Bodillon, Franc d'origine, a ses privilèges pour être jugé, s'il est coupable ; & que sa naissance le met à l'abri du supplice des esclaves. Il le fait arrêter à l'instant par ses Gardes,

il ordonne qu'on le couche par terre, & qu'en sa présence il soit battu de verges. Bodillon subit son supplice avec ce silence morne, qui déjà décèle une ame fière & profondément irritée, plus occupée de sa vengeance que de son humiliation.

« Cette vengeance ne se fait point attendre. Peu de jours » après, Childéric s'écarte à la chasse dans la Forêt de Livry. » Bodillon avoit facilement associé à sa cause un grand nombre » de Seigneurs Francs, tous outragés dans sa personne. Plu- » sieurs d'entre eux se détachent avec lui. Bodillon frappe à » mort le Monarque qui tombe à ses pieds. La Reine enceinte, » un tendre enfant, le petit Dagobert, périssent sous le poi- » gnard. C'est ainsi que l'antique férocité des Francs se retrouva » toute entière dans cette horrible vengeance, qui, par la » mort de tant de Royales victimes, replongea l'Etat dans de » nouveaux malheurs ».

Que ce trait d'Histoire soit mis sous les yeux des jeunes Princes; & qu'ils y apprennent que la Nature qui a donné au lion l'orgueil & la force, n'a pas laissé le reste des animaux sans défense.

Thierri III. Dagobert II.

UN Concile Provincial condamne Léger, Evêque d'Autun, & ordonne, qu'en signe de dégradation, on lui déchire sa robe. (Année 678.)

UN enfant de Childéric, élevé à la Cour, échappa aux fureurs de ces assassins. Retiré dans l'Aquitaine, il ne dut son salut qu'à l'obscurité de sa retraite. Daniel, ce jeune Prince, long-tems éloigné des orages, qui bouleversoient une partie de la France, y reparoîtra sous le nom de Chilpéric III. La mort de Childéric avoit rendu à Thierri tous ses droits; & le

XXXI



THIERRI.

Roi en 673, mort en 692.

Dessiné et Gravé par David.

Tom I.

François voyoit, avec plaisir, ce nouveau Maître, qu'il avoit rappellé avec un grand empressement. Cependant l'autorité du Trône se minoit sensiblement par ces révolutions fréquentes; où, tantôt par leurs crimes, & tantôt par leurs foiblesses, les Princes ébranloient la fidélité des peuples. C'étoit sur-tout aux frontières de l'Etat, que ce discrédit se montroit plus sensible. Des Princes, qui ne faisoient, pour ainsi dire, que passer sur la Scène, n'offroient à ces peuples qu'un foible appui, & des Maîtres impuissans. Aussi les voit-on vaciller dans leur soumission, s'efforcer, d'essais en essais, de secouer un joug qu'ils cessent de respecter, se soustraire à des tributs que ne commandent plus l'espérance ni la crainte, & finir par se donner des Maîtres de leur choix. C'est ainsi que tout conspire à la décadence de ce beau Royaume.

Thierri III ne regna point d'abord sur toute la France. Innichilde, qui veilloit sur le sort de son fils Dagobert, que Grimoald avoit autrefois relégué en Irlande, avoit touché Childéric en faveur de cet infortuné Prince; &, par la grace du Monarque, Dagobert règnoit sur une portion de l'Austrasie. Mais Thierri avoit en tête un rival tout autrement dangereux. Ebroin, proscrit par les Grands de Neustrie, & par eux voué à l'ordre Monastique, avoit secoué cette vocation forcée, & reparoissoit dans le monde. Piqué de se voir sans emploi à la Cour, impatient d'y jouer un rôle, il obtiendra, par les ressorts de l'intrigue & de la faction, ce qu'il ne peut espérer de la confiance.

Cette confiance étoit alors toute entière pour le vertueux Evêque d'Autun. Childéric, peu de jours avant sa mort, l'avoit rappellé pour consommer sur lui sa vengeance; mais à la Cour de Thierri, & aux yeux de la Nation, Léger reparut comme un Ange tutélaire pour le Royaume, & comme le gage du bonheur des Peuples. La jalousie, dans Ebroin,

le vit d'un autre œil; Léger fut une barrière redoutable à son ambition; la méchanceté & l'ingratitude se hâtèrent de la renverser. Compagnon du Saint-Prélat, dans son exil & dans son retour, il eut consommé son projet par un assassinat, si l'Archevêque de Lyon n'eut arrêté sa main. Quelques crimes plus faciles prêluderont à ce forfait, qui ne sera que différé.

Ebroin en vouloit au Maire de Leudésie, dont la promotion récente lui fermoit le chemin à la fortune. Soutenu de Vulfoade, il fond sur la Neustrie, attire le Maire dans un piége, & le fait périr dans le trouble du pillage de la Province. Jusqu'ici, ce semble, Ebroin faisoit peu pour sa fortune, & de tels attentats ne devoient pas le mener à la faveur du Roi de Neustrie. L'ambition d'Ebroin demandoit donc Thierri lui-même pour victime, ou du moins un complot, qui, renversant ce Prince de son Trône, le mit hors d'état de lui nuire.

C'est du génie des factions que le Théâtre tient une partie de ses ressorts. Un Prince *supposé* jette un grand intérêt dans un Drame. Ainsi Ebroin se promet & obtient un grand effet d'un Concurrent qu'il suscite au Roi Thierri, dans un fils *supposé* de Clotaire, qu'il fait paroître, sous le nom de Clovis III. Deux Evêques, que l'Eglise Gallicane avoit déposés pour leurs crimes, accréditent cette fable; une partie de la Neustrie reconnoît ce phantôme de Roi, sous le nom duquel les Provinces sont saccagées.

Sans doute Ebroin avoit trop appris, dans le Monastère de Luxeuil, à connoître la sagesse & les vertus de Léger, pour ne pas craindre son influence à la Cour de Thierri. Depuis long-tems il avoit juré sa perte, & ne cherchoit plus qu'à la consommer. C'est donc vers Autun qu'il dirige les forces du Duc de Champagne, qui consent à servir son ambition; &

les deux Evêques, ses trop fidèles complices, marchent comme les deux Ministres de sa vengeance. L'intrépide Pontife se présente à ses ennemis en Héros chrétien, distribue ses trésors aux pauvres, sollicite les prières de son peuple, & attend ainsi le coup de la mort. L'inhumanité de l'ancien Evêque de Valence se borne à lui crever les yeux; & la place de Léger, qu'Ebroin lui donna, fut le prix de ce forfait.

Consterné de tant d'audace & de scélératesse, Thierri tremble sur son Trône. Ebroin met à profit la terreur de son Maître; &, regardant la Mairie comme une dette, ou comme un patrimoine, il la lui demande à main armée. Thierri sent vivement l'insolence de son Sujet; car plus d'un trait de sa vie annonce la force & la fierté de son caractère. Cependant, au moment de tout perdre, il compose avec l'audacieux Ebroin; il se voit forcé de se donner un Maître, pour conserver l'ombre de la Royauté. Qu'étoit-ce donc alors que la Nation Françoise, qui laissoit ainsi humilier son Roi, dont tous les Historiens ont respecté la mémoire, & qui se mettoit elle-même dans les liens d'un homme qu'on avoit solemnellement proscrit pour son orgueil & ses cruautés? La mobilité du François a souvent donné lieu à d'étranges vicissitudes.

Parvenu à son but, Ebroin renvoye son simulacre de Roi; & le faux Clovis, devenu inutile au nouveau Maire, rentre dans son obscurité. La promotion d'Ebroin, ouvrage de la timidité de Thierri, ne réconcilia point les peuples avec ce traître; elle parut ajouter à leur haine, dans laquelle Thierri lui-même se trouva enveloppé, quand Dagobert, assassiné par des Emissaires, dont Ebroin avoit fomenté les complots, laissa vacant le Trône d'Austrasie. Cette Nation, qui ne voulut ni de Thierri, ni de son Maire, secoua la domination françoise, & passa sous la Régence de Martin & de Pépin d'Héristal, qui s'en établirent Ducs. Ce premier coup sans

doute étoit bien hardi, mais il commençoit la chaîne des tristes évènemens, qui devoient culbuter la Maison règnante. C'est ainsi qu'un Ministre odieux nuit quelquefois plus à la Monarchie qu'une armée entière.

Léger restoit encore ; &, quoique prisonnier du Duc de Champagne, sa prudence, ses vertus, la haute opinion qu'en avoient les peuples, pouvoient parer quelque tems à cette décadence, & ramener à Thierri le cœur des Austrasiens. Tant de crédit ne pouvoit que blesser la fierté & les prétentions d'Ebroin. La perte du Prélat fut jurée; & tout ce que la calomnie & la méchanceté peuvent produire de noirceurs, fut mis en œuvre pour ourdir le tissu de ce complot. L'hypocrisie prépara la séduction qui devoit y faire entrer le Monarque lui-même, qu'il importoit de détacher du pieux Evêque d'Autun.

Personne n'ignoroit les auteurs du crime qui avoit tranché les jours de Childéric; mais, dans la politique d'un Ministre vindicatif ou ambitieux, ces malheureux évènemens sont une occasion que la passion saisit, avec fureur, pour perdre un ennemi. C'est ainsi que, planant sur tous les Grands de la Neustrie & de la Bourgogne, Ebroin marqua ses victimes, & qu'une apparence de fidélité & de respect, pour le Trône & pour le Sang Royal, lui dicta le moyen de les immoler. Il annonce la découverte d'un complot contre Childéric. La Nation le connoissoit ; mais ce qui dut l'étonner, ce fut d'entendre Ebroin accuser les Seigneurs les plus respectables, & qui n'avoient d'autre crime que de gémir de sa fortune & de sa faveur. Ce fut sur-tout l'acharnement avec lequel il poursuivit le Saint-Evêque d'Autun, si l'on ne savoit que trop souvent la reconnoissance est un poids énorme pour l'homme en place, & que l'image de la vertu est un bourreau pour un méchant Ministre.

XXXII



LEGER EVÊQUE D'AUTUN
est dégradé dans un Concile Provincial
en 678.

Dessiné par le Jeune — *Gravé par David.*

Ebroin compose donc une fable sur le meurtre de Childéric. Il annonce que Léger & son frère Guérin, en sont ou les auteurs ou les complices. Cette arme à la main, il irrite Thierri, & sollicite puissamment sa vengeance contre les deux frères. Sans doute la vérité, le respect & la reconnoissance pour le vertueux Prélat, protestent, dans l'ame de Thierri, contre cette horrible calomnie; mais trop souvent les Princes obéissent au tems, comme les Sujets obéissent aux Princes. Entraîné par les circonstances, Thierri ne voit plus que par les yeux d'Ebroin; il voit, ou feint de voir le Pontife & le frère du Pontife coupables, & sa foiblesse va souscrire au supplice de l'innocence.

Touché de compassion pour l'Evêque d'Autun, le Duc de Champagne avoit adouci son exil; il l'avoit tiré d'un bois où le Maire de Neustrie l'avoit abandonné aux horreurs de la faim & à l'intempérie des saisons, pour s'épargner l'odieux de sa mort. Confiné ensuite dans un Monastère, il y vivoit depuis deux ans privé de ses yeux. C'est de-là que, pour consommer ses fureurs, Ebroin le tire, pour le citer, avec son frère, devant le Monarque & la Nation. Léger entend avec une noble assurance les reproches & les injures qu'Ebroin vomit contre lui; mais d'un ton ferme & prophétique, il lui prédit le châtiment prochain de ses forfaits. Enflammé de colère, Ebroin prélude au supplice du Pontife, par celui du Comte Guèrin, son frère, qu'on attache à un poteau, pour y être lapidé. Ce crime s'exécute.

A l'égard de Léger, un supplice de détail servira mieux la barbarie d'Ebroin. Sa mort est résolue : mais, en attendant que les Evêques ayent prononcé sur son sort, Ebroin lui fait couper le nez & la langue; le fait conduire sur des pierres tranchantes, qui lui déchirent la plante des pieds; &, dans cet état de douleurs & d'épuisement, on le conduit au Mo-

naſtère de Fécamp. La Religion triomphe dans la guériſon ſubite des plaies du Saint-Pontiſe. Il parle, il inſtruit ; chaque jour il offre le ſaint Sacrifice des Autels, ſous les yeux de ſes ennemis.

« Honteux de ſe voir trompé dans ſa vengeance, Ebroin » détermine le Prince à décider du ſort de l'Evêque d'Autun. » Au ſouvenir de l'Aſſemblée ténébreuſe, que la paſſion du » Miniſtre réunit dans le Palais, ſous le nom de Concile, » la piété demeure interdite ; & l'Egliſe voudroit jetter un » voile ſur l'attentat qui va s'y commettre. L'ame atroce » d'Ebroin a paſſé dans ces Prélats, eſclaves de la Cour. Les » reproches, les outrages s'y renouvellent, & la calomnie s'y » reproduit ſous toutes les formes. En vain le Pontiſe pro- » teſte de ſon innocence ; on lui déchire ſa Tunique du haut » en bas ; on la met en pièces : ſigne qui conſommoit la » dégradation. La vraie dégradation étoit pour les lâches com- » plices des fureurs d'Ebroin ».

Thierri III.

PÉPIN D'HÉRISTAL (1) ſe rend Maître du Roi Thierri, à Paris. (Année 687.)

OBSERVONS, comme un point des plus intéreſſans de notre Hiſtoire, que, dans ces révolutions où nos Rois jouoient un ſi triſte rôle, où l'ambition des Grands les mettoit ſans ceſſe aux priſes, les uns avec les autres ; où la fidélité & l'obéiſſance des peuples erroient de Maître en Maître, le ſyſtême Monarchique ne ceſſa d'être reſpecté, & qu'il ne ſe trouva aucune faction Républicaine. Il a fallu, dans tous les

(1) Il eut ce nom d'un Palais, près de Liége, ſur les bords de la Meuſe.

temps,

tems, un Monarque au génie des François. Si l'autorité Royale s'affoiblît chez les enfans de Clovis, accusons-en ce qu'elle eut de cruel dans son exercice, ce qu'elle eut d'absolu en rompant toutes les mesures; accusons en, dans la foiblesse de ses Rois, cet autre extrême qu'entraîne toujours le premier: c'est le danger de l'Anarchie amené par le Despotisme.

Mais, dans ce choc de passions, où les grands Seigneurs tournèrent, contre leur Maître, les bienfaits émanés de sa libéralité, reconnoissons, chez le Peuple François, ce dévouement, cet attachement à la Couronne, cette passion pour ses Rois, la sauve-garde du Trône dans les crises d'État; voyons-la constante dans cette première Race à respecter le sceptre, lors même qu'il n'est plus qu'un roseau; sentiment qui se montre sublime, lorsqu'il s'élance vers les débris du Trône, vers un Monarque, qui, n'ayant ni protection, ni biens, ni faveur à offrir, ne présente plus à son peuple qu'un titre sans réalité.

Ne nous méprenons pas sur la conduite d'Ebroin. S'il voit avec chagrin l'Austrasie au pouvoir des Ducs Martin & Pépin d'Héristal, ce n'est point la cause de son Roi qu'il va venger; elle n'est que le prétexte de ses démarches, pour satisfaire sa propre ambition, trompée par cette distraction des Etats de l'Austrasie; il ne suivra que son ressentiment de ce que ce peuple a refusé d'entrer sous son joug. Plein de ces idées, & encore plus de lui-même & de sa puissance, il s'avance à la tête de ses troupes, & va présenter la bataille aux Ducs d'Austrasie, dans la plaine de Leucofao, ou La Fau. Ceux-ci se trouvent en présence; mais mal secondés dans leur courage, ils sont mis en déroute. Pépin reprend la route d'Austrasie, & le Duc Martin se réfugie dans Laon.

Furieux de voir échapper sa proie, Ebroin veut au moins, par un trait de perfidie, s'assurer une victime dans le Duc

Martin. Il employe l'Evêque de Paris & celui de Reims, pour l'engager dans une négociation. Trompé dans sa droiture, le Duc se rend, avec les siens, au Camp d'Ebroin ; les soldats de celui-ci font main-basse sur eux, & nul n'échappe au carnage. Enhardi par ces horribles succès, ce Ministre ne voit plus de bornes à son audace. Toute Noblesse, tout rang, tout crédit l'offusque. C'est aux Grands sur-tout qu'il va faire sentir le poids de sa puissance.

Mais il est plus que tems de délivrer la terre de ce fléau. Des mains viles se chargeront de trancher ses jours ; il seroit trop honoré de les finir sur un Champ de bataille. Ermenfroi, Grand-Maître de la maison de Thierri, fatigué du despotisme d'Ebroin, le fait suivre lorsqu'il se rend à l'Eglise, par les bas-Officiers de sa cuisine, qui le massacrent à coups de couteau. Ebroin n'est plus ; mais son génie est encore tout entier dans Thierri, dont il a corrompu l'ame ; & à qui il n'a laissé pour guide qu'un vain orgueil, qui le dégradera jusqu'à l'avilissement.

La Neustrie remplace Ebroin par un nouveau Maire, sentant la nécessité d'opposer à Pépin un Général, qui put au moins balancer sa fortune. Ce choix, auquel on ne voit point que Thierri ait eu part, ne fut pas heureux. Varatto, ce nouveau Ministre, étoit un homme sans nerf & sans talens ; il passa comme une ombre, & ne laissa pas après lui de traces. Son fils se montre avec quelques avantages. Tous les efforts de la Neustrie se dirigeoient, dans ce moment, contre l'Austrasie & son Duc Pépin. Le nouveau Maire s'annonçoit par beaucoup d'ardeur & de courage ; mais la mort en débarrassa le Duc d'Austrasie.

Un autre Maire paroît, un nouvel Ebroin pour l'orgueil & la férocité : les Seigneurs se lassent ; &, tout irréconciliables que paroissent les Neustriens avec l'Austrasie, ils appellent Pépin pour les gouverner sous Thierri. A cette nouvelle, le

Prince, à qui l'on donne un Tuteur qui n'eſt pas de ſon choix, ſemble ſortir de ſa nonchalance. Nous allons voir avec quel ſuccès.

Quel antagoniſte pour ce Monarque qu'un Pépin d'Hériſtal! Il eſt le ſecond d'une Tige de Héros, qui, juſqu'à Charlemagne, ſe tranſmettront, ſans laiſſer aucun vuide, le courage, la politique & de grandes vertus. Hériſtal ſe montre brave à la tête des troupes, grand dans ſes projets, équitable & ſage dans ſes conſeils.... Combien Thierri perd au parallèlle dans l'eſprit des peuples, ſur-tout s'il n'a, pour maſquer ſa foibleſſe, que de la témérité & des procédés hautains?

Le Maire d'Auſtraſie ſe rend aux invitations des Neuſtriens; mais, très-meſuré dans ſa marche, il s'arrête pour députer au Monarque, & l'inſtruire du vœu de la Nation. C'eſt au nom du peuple, qu'il lui fait demander de redreſſer les griefs qui excitent leur mécontentement, & de remédier aux abus qui les affligent. En effet, les traces des fureurs d'Ebroin ſubſiſtoient encore. C'eſt par les plus humbles prières que Pépin conjure le Roi de réparer tous les maux cauſés par le Maire Ebroin, en rappellant & en rétabliſſant, dans leurs honneurs & leurs biens, tous ceux qu'on avoit proſcrits dans cette Adminiſtration violente.

Le Monarque le plus abſolu & le plus sûr de ſes forces, n'eut pas reçu, avec plus de hauteur & de mépris, les Envoyés du Maire Auſtraſien. Pépin réclamoit, contre des infractions, que Thierti n'avoit pu permettre, & ſur leſquelles il lui étoit facile de déſavouer Ebroin. Des démarches ſoumiſes avoient précédé celle-ci, où Pépin montra plus de nerf. Thierri fut inflexible, ſoutenu par Berthaire, dans l'opiniâtreté de ſon refus. Du refus il paſſe aux menaces d'aller ſous peu ranger en perſonne l'Auſtraſie.

Pépin, quoique battu dans l'action précédente, ſavoit que,

XXXIII.



PEPIN D'HÉRISTAL.
Se rend maitre du Roi Thierry à Paris.
en 687.

Dessiné par le Jeune. TOM. I. *Gravé par David.*

les Neustriens, frappés des grandes qualités de ce Général, vont au-devant de son joug. Un grand homme, un génie supérieur est déjà Roi par Nature.

Il en coûteroit peu à Pépin d'Héristal pour l'être par le vœu des peuples; prudent & mesuré jusque dans son ambition, il veut en concilier les intérêts avec les droits du sang de Clovis. Il laisse à Thierri les hommages & les honneurs du rang suprême; mais, ainsi qu'autrefois chez les Germains, ce qu'il accepte de la Nation dans le titre de Duc ou de Général, est un caractère indépendant du Trône, fait pour corriger l'erreur de la Nature, qui, peu d'accord avec la loi de l'hérédité, n'applique pas toujours l'homme à la place. L'ancien Maire de Neustrie, Berthaire, ne survit pas long-tems à sa défaite. C'est à lui qu'on impute la déroute des Neustriens & les malheurs de Thierri. Tout, jusqu'à sa belle-mère, se soulève contre lui; &, à l'instigation de cette femme, il est assommé par ses soldats.

PÉPIN D'HÉRISTAL tient le Champ-de-Mars, auquel il fait présider le Roi. (*Année* 687.)

A LA vue de ces progrès étonnans de la Mairie & du vif éclat que jette la grande réputation d'un Maire tel que Pépin, Thierri
nous ne devons pas oublier les droits inviolables du Trône; mais soyons équitables jusque dans notre censure, que mérite l'abus sacrilége de ces hautes qualités. Dans une succession rapide de minorités & de Princes, la plupart sans nerf, sans talens & sans maturité, que n'avoit pas à craindre une si belle & si riche portion de l'Europe, qui se trouvoit, en quelque sorte, à la merci du premier Conquérant? Nous avons déjà

vu que les frontières s'agitoient & ne tendoient que trop à secouer le joug de la France.

Déjà les Saxons, les Bavarois, les Frisons, les Allemands & l'Aquitaine même, subjugués jadis par nos Rois, se créoient à l'envi des Princes de leur Nation. Civilisés par les François, il étoit facile qu'ils oubliassent bientôt cette dette, ne trouvant plus, dans le sceptre de nos Princes, ni le même lustre, ni la même vigueur. Quelquefois opprimés, toujours contenus dans une sévère dépendance, ils devoient chercher à s'en affranchir; &, ce premier pas fait, qui nous dira que la France ne fut pas, à moins d'un siècle, devenue leur proie? C'est donc peut-être d'une ruine totale & d'un éternel oubli, que la sagesse & les hautes qualités de Pépin ont sauvé la France, qui, comme les Royaumes des Huns, des Goths, des Vandales, auroit été s'engloutir dans le gouffre immense qu'ont creusé les révolutions de la politique.

La Régence, ou la Mairie de Pépin, se présente sous deux points de vue intéressans. Le premier est cet intérieur de la France, dont il répara & renouvella l'organisation par sa sagesse. Voyons cet homme supérieur à tous les obstacles, à tous ses ennemis mêmes, car il en avoit au-dedans & au-dehors, établir sa réputation sur les bases les plus solides, subjuguer les esprits, sans affecter de maitriser les personnes; développer un génie vaste, une politique déliée, une grande sagesse dans ses démarches, des vues toutes dirigées au bien public, un bonheur constant, & toujours une ambition active, sous le voile imposant de la modération & de la modestie.

L'ambition, chez Pépin, n'étoit point en passion; elle sembloit être toute en réflexion & en principes. C'est ainsi que son autorité croissant pas-à-pas avec la confiance, il élevoit l'édifice de grandeur dont ses Ancêtres avoient jetté les premiers fondemens.

A cette époque, le personnage d'un Monarque commença à n'avoir, ainsi que les bijoux de la Couronne, qu'une valeur de représentation. Ainsi Thierri, dominé par l'influence suprême de Pépin, ne fut qu'un esclave couronné, qui, sans avoir de puissance par lui-même, consacroit, par son nom, l'administration du Maire. C'est à cette seule condition que celui-ci lui avoit laissé l'extérieur & la pompe du Trône. Adroit politique, il environnoit le Prince d'un auguste appareil, qui ne lui laissoit pas sentir ses chaînes. Un nombreux Domestique se relayoit pour le servir avec profusion, avec empressement; des Maisons de plaisance, des Chasses variées, charmoient ses loisirs, qui, n'étant interrompus d'aucuns travaux, feroient devenus sans cela pénibles par leur uniformité. Pépin s'étoit réservé tous les soins & toute l'activité du Gouvernement. Avec un naturel bon & bienfaisant; avec un esprit juste & un caractère droit, il persuada plus les peuples, les Grands sur-tout, qu'il ne les soumit. Il ne voulut avoir, au-dessus de lui, que l'ombre d'un Maître; mais il sut être celui de ses égaux, sans être leur Tyran.

A l'époque où Pépin prenoit en Chef les rênes du Gouvernement, le destin de la France sembloit la repousser vers les tems de son ancienne barbarie; les Peuples étoient opprimés, les Grands se détruisoient les uns les autres, & déshonoroient leur rang par des déprédations & des violences. Le Clergé, si respecté jadis dans ses possessions, si distingué par ses prérogatives, qu'il tenoit de la confiance & de la reconnoissance des Princes, ainsi que de la vénération des peuples, avoit beaucoup perdu sous les précédens Maires, où tout sembloit tendre à l'Anarchie. Déjà l'on oublioit que le François avoit dû sa première civilisation, & le Fondateur de la Monarchie, la facilité de ses conquêtes, à la sainteté des Evêques & de leurs co-opérateurs, à la douceur, à la pureté de leurs

maximes, à l'autorité de leur Ministère. La jalousie commençoit à rendre la Nation ingrate. Cette détente de tous les états demandoit un esprit clairvoyant & presque universel, qui embrassât tous les besoins pressans de ce vaste Empire, un génie ferme, qui remontât tous les ressorts de ce Gouvernement; & ce génie fut Pépin.

Le Duc d'Austrasie n'étoit pas de ces Ministres, qui, avec un amour vague du bien, n'ont rien d'arrêté dans leurs projets, attendent leur direction des circonstances, & consument, en vains tâtonnemens, un tems précieux pour le salut de l'Etat. Pépin arrive au Gouvernement avec un plan assez étendu pour embrasser toutes les réformes nécessaires, un plan mesuré sur le besoin des peuples, sur les prérogatives des Grands & les priviléges du Clergé; assez sage pour concilier & tous les intérêts & tous les esprits, c'est avec ces projets qu'il appelle la Nation à son Conseil, & qu'il lui fait adopter ses réformes comme l'ouvrage du peuple. On pardonne à l'ambition de l'homme en place, quand elle se confond ainsi avec celle du bien public.

La France va donc se régénérer par la politique de Pépin. Il s'annonce pour être la force des foibles. Ce peuple, qui, depuis quelque tems, demandoit vainement à ses Maîtres & protection & justice, trouve l'une & l'autre dans le Duc d'Austrasie; &, quoiqu'il ne voye son Roi que dans l'éloignement, & comme étranger à la chose publique, il le bénit dans les soins tutélaires du Ministre. La conduite de Pépin est plus délicate avec les Grands; c'est une justice exacte qu'il s'étudie à leur rendre, & qu'il en exige, sans qu'on puisse l'accuser ou de vexation ou d'une molle condescendance.

Pour enchaîner les Grands avec plus de succès, & n'avoir rien à craindre de leur caractère factieux, Pépin avoit sçu se donner, dans l'affection du Clergé, plus qu'un contre poids

à

à leurs intrigues & à leurs cabales. Le VIIe siècle comptoit, dans l'Episcopat, des hommes d'une vertu éminente : un Archevêque de Lyon, Lambert; deux Archevêques de Rouen: Saint-Ouen, qui pacifia les deux Royaumes, la Neustrie & l'Austrasie ; son Successeur, Ansperg, qui, Confesseur du Monarque, accréditoit à la Cour la Religion par ses exemples; & beaucoup d'autres personnages vénérables sur les premiers siéges & dans les Monastères de la France.

Le Règne d'Ebroin, Ministre dur, avide & despotique, avoit, au moyen des Précaires, dépouillé le Clergé d'une partie de ses possessions, pour enrichir les Seigneurs, sous prétexte du service militaire. Pépin vit l'abus, & le réforma; il rendit au Clergé ses Domaines; & les Grands applaudirent eux-mêmes à l'équité de la réforme. Ainsi, par une sage organisation, tout commença de rentrer dans l'ordre ; les diverses classes de Citoyens se prêtèrent un mutuel appui ; le Clergé vacqua sans trouble à ses pieuses fonctions ; les Seigneurs se crurent d'autant plus grands qu'ils se montrèrent plus justes; & le peuple continua de les nourrir par ses travaux. Tous objets réunis dans la célèbre *paraphrase du Reclus de moléſme.*

Labour de Clerc est Dieu prier
Et justice de Chevalier ;
Pain leur trouve li labourier.

On avoit négligé, sous les derniers Maires, ces Assemblées augustes, appellées le *Champ-de-Mars*, du mois où elles se tenoient. Assuré des dispositions du François, qu'avoit préparées la sagesse de son Gouvernement, Pépin crut devoir à la Nation la confiance de la convoquer, pour avoir son suffrage, donner du poids à ses réformes, de la consistance à ses établissemens, & rendre au Trône sa splendeur. Le nom & l'appareil militaire de ces Assemblées tenoient au génie François,

qui les avoit établies. Les loix s'y proposoient & y recevoient leur sanction ; les diplômes qui en émanoient, annonçoient, sous les Rois Mérovingiens, le consentement des Fidèles, comme partie du corps législatif. Ce consentement se donnoit en frappant sur les armes ; & l'improbation s'articuloit par un murmure. Ennemis des Grands & du Peuple, les précédens Maire n'avoient garde de convoquer ces Assemblées, où ils eussent trouvé un frein à leur despotisme.

Le sage Pépin veut des lumières ; il provoque la confiance, par celle qu'il accorde lui-même aux François. Une ignorance grossière, chez les Seigneurs, lui promettoit peu de ressources dans cette classe de Citoyens ; il cherche, dans le Clergé, la force & le lustre de ces Assemblées, où, jusques alors, les Prélats n'avoient point été appellés comme un Ordre particulier ; politique adroite, qui, d'une part, assure aux délibérations plus de maturité & de sagesse, & qui, de l'autre, reprenant les traces du grand Clovis, prépare, aux descendans de Pépin la route du Trône.

« Au jour indiqué, Pépin veut que le Monarque, en personne, communique, par la splendeur du Trône, une portion de la Majesté à cette auguste Assemblée. Thierri s'y montre sur un siége riche & élevé, revêtu d'un manteau quarré blanc, en forme de Dalmatique, portant le sceptre en main, & une couronne sur la tête, comme celle des Empereurs ; ses nombreux Officiers l'entourent. Caché modestement derrière le Trône, Pépin ne paroît qu'au moment où le silence & l'ordre l'avertissent d'ouvrir la séance. Alors, prosterné aux pieds de son Maître, il lui rend le premier hommage. C'est de lui qu'il semble recevoir l'impulsion qu'il va donner à cette Assemblée, & que par elle recevra la Monarchie entière ».

Combien vaut un homme, qui, par l'ascendant de son

XXXIV



PEPIN D'HÉRISTAL.
Tient le champ de mars auquel il fait préſider le Roi,
en 687.

Dessiné par le Jeune. *Gravé par David.*

Tom. I.

génie, communique, à tant d'hommes rassemblés, assez d'énergie pour prescrire, en peu de tems, ce qu'il y a de plus glorieux & de plus utile à la Nation ; pour en réunir, dans un même intérêt, les Membres, depuis long-tems épars, en régler la Police, en circonscrire les fonctions, en réformer les abus ; & pour établir le repos & le nerf de l'Etat, par l'harmonie de l'Ordre Ecclésiastique, de l'Ordre Civil & du Militaire ? Ce bienfait ne sera point passager ; un des Règlemens de ce Champ-de-Mars, est qu'il soit renouvellé chaque année. D'après l'impression que fit cette Assemblée sur l'étranger, ainsi que sur la Nation, ne nous étonnons pas de l'enthousiasme des François pour le nom de Pépin.

ASSEMBLÉE des États-Généraux du Royaume, à Valenciennes. (Année 692.)

PÉPIN poursuit sa brillante carrière ; sa sagesse a pacifié l'intérieur du Royaume. Elle a rendu aux esprits leur activité, aux loix leur force, au courage son ardeur, & la paix à tous les ordres de Citoyens. Mais le besoin & la gloire de l'Etat l'appellent aux Frontières ; il commande une Nation belliqueuse ; &, pour donner à son feu un aliment nécessaire, il lui montre des mutins qu'il faut rappeller à la soumission, & des tributaires dont il convient de resserrer les engagemens. Clovis III.

C'est sous ce point de vue qu'il avoit proposé au Champ-de Mars de marcher contre les Frisons. Ce peuple, que depuis on a vu s'étendre le long de la mer jusqu'à l'Eyder, étoit alors resserré entre le Rhin & l'Ems. Radbod, son Duc, cherchoit à secouer la domination françoise, & Pépin devoit à la gloire de la Nation, ainsi qu'à la sienne, d'ajouter à sa réputation

le brillant des succès militaires. Les raisons, qui demandoient que Thierri parut en Chef au Champ-de-Mars, n'étoient pas les mêmes pour le mettre à la tête de cette expédition, où le Monarque n'eut pu prendre un essor qu'en balançant la réputation du Duc d'Austrasie. D'ailleurs, en éloignant Thierri de la Neustrie, ne pouvoit-il pas craindre le génie cabaleur des Grands, leur ambition & leurs menées pour se mettre à sa place ?

Pépin juge que ce phantôme de Roi, qui ne peut rien par lui-même, contiendra, par l'opinion, les Seigneurs qui ôseroient remuer en son absence ; mais il ne l'abandonne point à sa liberté. Pépin lui donne, pour le surveiller, son Neveu Robert, chargé d'instruire le Duc d'Austrasie des mouvemens de la Cour, & des moindres actions du Monarque. Au reste, l'expédition de la Frise ne lui coûtera guères que l'appareil d'une attaque.

Radbod, qui n'a pas mesuré les forces de son ennemi, croit pouvoir présenter la bataille à Pépin ; sa témérité confondue, ne peut soutenir le choc de l'armée françoise ; il fuit, une partie de ses Etats devient la proie du vainqueur ; celle qui lui reste ne lui est conservée qu'à la charge d'un tribut onéreux, & sous la condition d'admettre des Missionnaires de la foi Catholique dans cette portion de la seconde Germanie, encore idolâtre. Si la politique seule ne dicta point à Pépin cette conduite envers les Frisons, la Religion doit consacrer, dans ses fastes, la valeur & la piété d'un Général, qui l'associa à ses triomphes.

De retour en Neustrie, il assemble un Concile ; il s'y présente pour solliciter le zèle des Evêques, pour la réforme des mœurs, pour la protection des veuves & des orphelins ; pour provoquer, de leur part, en faveur des malheureux, des Réglemens qui honorent la Religion & l'humanité, il prend



CLOVIS III.
Roi en 692, mort en 694

Dessiné et Gravé par David.

avec les Clercs l'engagement de défendre leurs Eglises des usurpateurs, qui, depuis long-tems, excitoient leurs justes plaintes. Quel écueil pour la fidélité du François, lors que tant d'éclat, qui rejaillit sur le Trône, met, dans un plus grand jour, la foiblesse du Monarque?

Mais Thierri vient de terminer sa représentation monotone; il laisse deux enfans: Clovis, son aîné, lui succède seul. Trop éprise des grandes qualités de son Duc, l'Austrasie ne vouloit plus de Roi; & Pépin étoit bien éloigné de se donner un Maître.

Jusqu'où peut-on faire un crime à Thierri du personnage subalterne qu'il a conservé sur le Trône? Ce Prince n'étoit pas sans caractère; nous avons vu avec quelle force il protesta devant Childéric, contre l'affront qui le dégradoit. Judicieux appréciateur du mérite, il connut, il respecta, il écouta la sagesse dans le Saint-Evêque d'Autun; mais Ebroin l'écrasa par son orgueil, & Pépin d'Héristal l'enchaîna par de grands talens.

Thierri ne fut qu'à plaindre; & le ton des Ecrivains de la seconde Race, qui rangent ce Prince au nombre des *Fainéans*, demande que la postérité revienne contre un Jugement plus servile qu'équitable. Il est inhumain de faire un crime à un Prince ou un opprobre de ses malheurs. C'est une lâcheté de dégrader, dans l'opinion, ceux qu'abandonne la fortune ou la puissance. C'est le reproche que méritent les Historiens qui écrivirent dans les beaux jours des Carlovingiens; &, parmi les Princes déclarés Fainéans, Thierri n'est pas le seul qu'ait calomnié une basse adulation pour la Race règnante.

Pépin continue, sous Clovis III, de préparer la gloire de cette seconde Dynastie. Tout concourt à la prospérité d'une Régence, qui, portant au plus haut dégré la puissance & le nom des Pépins, efface insensiblement l'intervalle qui les

ſépare du Trône. Le Nord & l'Aquitaine, ſucceſſivement ſoulevés, lui donnent occaſion de ſignaler ſes grands talens pour la guerre. Une Adminiſtration de plus de vingt-ſept années attache le François à ſa Race, autant par admiration que par reconnoiſſance, tandis que la courte durée des trois infortunés Monarques ne laiſſe aucune trace ſur la Scène, ne grave aucun ſentiment dans les cœurs. Etrangers à leur rôle momentané, il ne doivent l'hommage de la Nation qu'à ſon penchant invincible pour la Monarchie.

Pépin, qui connoît mieux que perſonne ce ſentiment énergique chez le François, penſe que le grand ouvrage qu'il médite eſt autant celui de la patience que de la politique. Son génie, toujours au large, combine à loiſir, & mûrit, dans le ſecret, ſon vaſte plan. C'eſt ainſi que les chef-d'œuvres de l'Art ſe travaillent ſous le rideau, qui n'eſt tiré qu'au moment où leur effet eſt aſſuré.

Ainſi le Duc d'Auſtraſie avoit préparé cette célèbre Aſſemblée de Valenciennes, le ſeul Monûment du Règne de ſon pupille; & qui devoit donner à ſon Gouvernement un haut dégré de conſidération.

Le jeune Clovis y paroîtra dans toute la pompe & la majeſté du Trône. A cet égard, même décoration, même cortège qu'au *Champ-de-Mars*; mais il paroît que Pépin voulut donner, à cette ſorte d'Etats-Généraux, une organiſation plus ſatisfaiſante pour tous les Ordres du Royaume. Cependant ſon nom ne paroît point dans les Actes de cette Aſſemblée, ſoit qu'alors il fut au loin occupé d'expéditions militaires, ſoit qu'il crut de ſa politique de ne point gêner les ſuffrages par ſa préſence, aſſuré d'ailleurs de l'influence ſuprême, qu'il auroit, pour en diriger tous les mouvemens.

« Il eſt aiſé de la reconnoître, cette influence, dans le » concours des Prélats, qu'il fit appeller à Valenciennes,



ASSEMBLÉE DES ETATS GÉNÉRAUX.
du Royaume a Valenciennes.
en 692.

Dessiné par le Jeune *Gravé par David.*

» Jusqu'ici les Evêques avoient paru, dans les Assemblées de
» la Nation, plutôt comme Barons ou Seigneurs, que comme
» formant un Ordre à part dans le Royaume. Ici leur rang
» est marqué : le Monarque est à leur tête ; après eux se
» trouvent les autres Seigneurs de la France. On y voit
» des Citoyens d'une condition intermédiaire entre la No-
» blesse & les Serfs. C'est cet Ordre d'hommes libres, qui,
» sous les Comtes, s'assembloient en placité, élisoient les
» Scabins & les Centeniers, que le Souverain mandoit en-
» suite à ses Assemblées. Ainsi la Nation paroît à Valen-
» ciennes, représentée dans tous les Ordres de l'Etat. L'amour
» du bien public a saisi les esprits, qui, tout éloignés qu'ils
» sont de Pépin, reçoivent leur direction de son génie. Jours
» précieux pour la Nation, qui se régénère par les sages Ré-
» glemens de cette Assemblée ! jours heureux pour le Mo-
» narque, si ses vues & ses réflexions n'allèrent point au delà
» de l'hommage passager, qui, pour ce moment, portoit à
» sa personne le tribut de la gloire que moissonnoit la haute
» politique de Pépin, dont l'ame animoit à-la-fois tous les
» Corps réunis » !

A cette première lueur des beaux jours de la France, nous la croirions déjà près de cet âge où son Gouvernement devoit recevoir toute sa consistance. Ainsi semblent l'annoncer, à la fin du VIIe siècle, les Etats-Généraux, déjà tenus avec utilité, avec éclat ; & tous les Ordres des Citoyens classés avec discernement. Mais les passions & les intérêts des Grands, la mollesse des Rois, dérangeront plus d'une fois cette économie, avant qu'elle acquierre sa stabilité. Encore trois siècles, à compter de cette époque, & la classe des hommes libres se verra écrasée, effacée totalement par la Noblesse, &, pendant quelque tems, le Royaume ne reconnoîtra plus que des Nobles & des Serfs.

Ce n'eſt qu'en s'étendant & en ſe civiliſant, qu'une Nation née militaire, qui ne s'étoit accrue que par des conquêtes, & ne s'étoit enrichie que de butin, devoit ſentir la néceſſité de donner un contre-poids à la Nobleſſe, & au peuple une valeur réelle dans le plan de l'Adminiſtration.

SAINT-LAMBERT maſſacré à Liége, par Dodon. (Année 708.)

Childebert II.

QUEL plus beau titre pour la Nobleſſe Françoiſe, que cette immortelle célébrité des Pépins, dont les Annales de toutes les Nations racontent la gloire; & dont la prudence, l'habileté & le courage ſauvèrent la Monarchie, preſqu'en dépit du Monarque, & le patrimoine de Clovis, du pillage des Barbares, dont il fut devenu la proie, comme l'avoit été l'Empire Romain, & garantirent d'une extinction totale la conſtitution naiſſante des François? C'eſt à cette époque que la Nobleſſe peut prendre ſon orgueil, ſans que la grandeur du bienfait puiſſe légitimer à ſes Ayeux le crime de l'uſurpation. Mais telles ſeront les viciſſitudes de cet Empire, que les Rois ne tarderont pas à reprendre l'autorité tranſmiſe par leur Fondateur; & que la Nobleſſe perdra beaucoup, dans la rouille des ſiècles ſuivans, de ſon éclat & de ſon influence ſur le Gouvernement, juſqu'à de nouvelles circonſtances, où, par une heureuſe organiſation, par l'utile Hiérarchie de ſes claſſes, cette Nobleſſe deviendra, dans le XIV[e] ſiècle & dans les deux ſiècles ſuivans, le ſalut de la France & la gloire de la Monarchie.

En attendant, Pépin d'Hériſtal pourſuit ſa carrière; il remplace Clovis III, mort peu après les Etats de Valenciennes,



Dessiné et Gravé par David.

par Childebert II, son frère, qui, dans une obscurité forcée, attendoit, depuis quatre ans, le patrimoine de ses Ancêtres, cette Couronne dont on l'avoit éloigné.

Gardons-nous de confondre Childebert avec ces figures presques inanimées, qui n'eurent sur le Trône qu'une stérile représentation. Sa vie fut courte; mais ses jours furent pleins: il s'occupa de son peuple, il honora la Religion: sa piété fut généreuse, sans être indiscrète, parce qu'il eût, malgré sa jeunesse, l'intérêt de l'Etat devant les yeux. Aussi ses peuples lui déférèrent-ils un titre, sinon le plus brillant, au moins le plus digne d'un grand Roi, celui de *Juste*, vertu la plus essentielle dans un Prince, en ce qu'elle assigne à toutes les autres leur vraie mesure, qu'elle concentre, pour ainsi dire, en elle seule tous les devoirs du Chef de la Nation, & qu'elle est le gage assuré du bonheur de ses peuples.

La mort de Norbert, neveu de Pépin, qui suivit celle de Clovis, développe plus que jamais la suprême autorité de cet Administrateur. La Mairie de Neustrie est un patrimoine, dont il dispose en Souverain, pour le plus jeune de ses enfans; tandis qu'il confere à l'aîné Grimoald, le Duché de Champagne. C'est ici que l'abus du pouvoir devient plus sensible dans Pépin, lorsqu'on lui voit ainsi démembrer la Monarchie, pour élever & pour enrichir les siens. Mais il faut convenir que cet abus se couvrit aux yeux d'une partie de la Nation par de brillans exploits.

Trois fois on avoit vu ce Prince triompher des Allemans & des Suèves, les courber sous le sceptre françois en peuples soumis & tributaires. Egalement victorieux dans le Languedoc & dans la Provence, il en avoit chassé les Visigoths & les Sarrasins, qui déjà commençoient leurs incursions & leurs ravages. Ces hauts faits d'armes, il ne les partage point avec le jeune Childebert, à qui il laisse, au sein de la France, l'exercice de

vertus paisibles, dont il n'a point à redouter l'éclat, & d'une Administration toujours éclairée par un petit nombre de Seigneurs, sur la fidélité desquels il peut compter. Tandis que Pépin resserre ainsi l'activité & la représentation du Monarque, il réserve, pour sa propre Cour, toute la majesté du Trône, traînant à sa suite l'Intendant des Maisons Royales, le Grand-Référendaire, le Comte du Palais, & tous les Grands-Officiers de la Couronne: autant de pouvoirs & de dignités, sur lesquels il avoit accoutumé la Nation à le voir planer avec empire.

Deux femmes viennent ici varier la scène; car les amours de Pépin servirent d'entr'actes à ses exploits guerriers. La première est Plectrude, son épouse, à laquelle il ne manqua que le titre de Reine : une naissance illustre eut pu la conduire au Trône. Plectrude, françoise de Nation, comptoit, parmi ses Ayeux, ces anciens Francs, qui avoient soumis les Gaules. Ce n'est guères par ses panégyristes ni par ses détracteurs qu'on peut tracer son caractère ou apprécier ses vertus. Elle dota richement un Monastère à Cologne; & ce goût des fondations religieuses dût suffire pour embellir ses qualités, & voiler ses défauts aux yeux des Historiens, presque tous du Clergé. En concurrence avec Alpaïde, elle perdit au parallèlle, sous la plume des Écrivains de la seconde Race, intéressés à flatter la nouvelle dynastie, qui remonte à cette Princesse.

La belle Alpaïde, car elle est ainsi appellée dans nos Annales, n'avoit pas une naissance moins illustre que sa rivale; mais Plectrude ne lui pardonna pas de partager le lit de Pépin. Ce Prince n'avoit point répudié la première, puisqu'on la retrouve toujours dans son Palais avec les mêmes prérogatives; mais Pépin avoit vu la polygamie pour ainsi dire établie sur le Trône; & il jugea que sa puissance ne lui donnoit pas moins de facilité pour se mettre au-dessus des règles. Alpaïde fut ou femme du second ordre ou concubine; mais, sous l'une

ou l'autre qualité, elle fut la source maternelle de la seconde Race, & l'Ayeule de Charlemagne.

Dans ces premiers tems, où la corruption avoit fait bien moins de progrés que la morale Chrétienne, & ne marchoit point encore tête levée, celle-ci avoit, dans l'Episcopat, de zélés défenseurs, dont l'intrépidité n'étoit point arrêtée par le pouvoir suprême. La vie débordée de Dagobert avoit trouvé, dans Saint-Amand, une fermeté réprimante. Didier s'étoit élevé contre Brunehault, Léger contre Childéric. Lambert, qui, après un exil de sept ans, s'étoit vu rétablir par Pépin sur le Siége de Maéstricht, à la prière de son Clergé & de son peuple, ne crut pas que la reconnoissance dût lui fermer les yeux, ni plier la morale au gré de la Cour. Il ôsa s'élever contre le scandale de la polygamie, & traiter publiquement cette alliance d'adultère.

Lambert n'étoit point d'un caractère violent. Les Payens de la Toxandrie, contrée dans son voisinage, avoient été civilisés par sa patience, & gagnés par sa douceur à la Religion chrétienne ; mais le scandale donné par Pépin lui parut interdire tout ménagement, & malgré l'issue désastreuse de son zèle, ou ne voit pas que ce Prince ait voulut l'en punir. Mais les Cours n'ont que trop de ces hommes vils & audacieux, dont la bassesse épie servilement les passions du Maître, en saisit avidement les nuances, & dont la cruauté sans mission, en outre la vengeance. Dodon, l'un des Officiers de Pépin, se chargea de l'accomplir. Si, comme on le dit alors, il étoit frère d'Alpaïde, ce fut un motif de plus pour son zèle sanguinaire.

« Dodon marche avec son armée vers *Leodium*, alors vil- » lage peu considérable, aujourd'hui la Capitale & le siége » des Princes-Evêques de Liége. Il arrive à la maison de » l'Evêque, qui, réveillé par un de ses serviteurs, court en

» surſaut aux armes, bientôt révoque ce premier mouve-
» ment, refuse le ſecours de ſes neveux, laiſſe entrer les
» meurtriers, qui n'épargnent rien de tout ce qui ſe préſente à
» leur rencontre; &, tandis que le Saint-Evêque, proſterné
» contre terre, implore pour ces malfaiteurs les miſéricordes
» divines, & attend la mort, deux ſoldats de Dodon entrent
» dans l'Oratoire où prioit Saint-Lambert, l'un d'eux le maſ-
» ſacre au pied de l'Autel (1) ».

Le Ciel, à ce que rapportent les Hiſtoriens, ne laiſſa pas le crime impuni. Quelque tems après, le meurtrier, rongé de vers & en proie à ſes remords, finit une vie qu'il ne pouvoit plus ſupporter, en ſe précipitant dans la Meuſe.

Le chagrin ne fit point grace au Duc d'Auſtraſie ſur les marches du Trône. Tant de talens, de ſuccès & de gloire devoient lui donner des envieux; &, tandis que les hommages de la Nation lui portoient l'amour & le reſpect de tous les Ordres, la jalouſie s'occupoit ſourdement de miner la grandeur de ſa maiſon. Une première maladie de Pépin mit le complot à découvert. Un reſte de la faction d'Ebroin s'agitoit dans les ténèbres, croyant Pépin malade ſans reſſource; quelques Seigneurs Friſons envoyèrent un détachement au-devant de ſon fils Grimoald, qu'il avoit fait Maire de Neuſtrie, & qui venoit viſiter ſon père à Jupil. Ils l'attendirent auprès du tombeau de Saint-Lambert, où ils le maſſacrèrent. Pépin, preſqu'auſſitôt rétabli, marcha contre ces factieux, & fit payer cher aux aſſaſſins l'atrocité de leur crime. Il eut pour-

(1) Fleury, dans ſon Hiſtoire Eccléſiaſtique, enlève à ce Saint-Evêque l'honneur du martyre, en ne voyant ſa mort que comme une vengeance particulière de Dodon, contre les neveux de Saint-Lambert, qui avoient tué deux parens de cet Officier, Gallus & Riol, qui pilloient l'Egliſe de Maëſtricht. L'autorité des actes des Saints dont il s'appuye auroit beſoin d'un grand nombre de ſuffrages & d'un examen ſévère, pour contredire l'accord de tous les autres Hiſtoriens.

XXXVIII.



SAINT LAMBERT MASSACRÉ A LIEGE
en 708.

Dessiné par le Jeune — *Gravé par David.*

TOM. I.

ſuivi plus loin ſa vengeance, mais la mort du Roi Childebert le rappella au centre des affaires, aux intérêts de ſa famille, & au plan de ſon ambition.

Childebert avoit regné environ dix-ſept ans. Il fut glorieux pour ce Prince d'avoir mérité, dans l'âge des paſſions, le titre de *Juſte*. Avec de plus longs jours, Childebert eut rendu à la Couronne & ſon éclat & ſa puiſſance.

CHARLES MARTEL ſe ſauve de ſa priſon, & raſſemble ſes amis auprès de lui. (Année 715). Dagobert II.

On a vu quelle étoit, au milieu des adorations de la Nation françoiſe à l'égard de Pépin, l'impatience de quelques grands Seigneurs pour arrêter les accroiſſemens prodigieux d'une Maiſon, qui s'élevoit ſur les débris de la Monarchie. Parmi eux, les uns obéiſſoient à l'impulſion de leur dévouement & de leur fidélité pour le ſang de leurs Maîtres; d'autres, moins délicats, penſoient que le rôle d'uſurpateur pouvoit également leur convenir, & ſe trouvoient déplacés dans un rôle ſubalterne. Pépin les confondit, ainſi que nous l'avons vu, en échappant cette fois à la mort. Leur eſpoir fut bien trompé, lorſqu'ils virent les Neuſtriens eux-mêmes venir au-devant du Duc d'Auſtraſie, après la mort de Grimoald, & lui demander pour Maire ſon petit-fils naturel Théobald, encore au berceau. C'eſt ici que la vérité ſort de la vraiſemblance, quand on voit un Roi de quinze ans repréſenté dans la Nation par un enfant.

Tel fut le dernier, mais le plus étonnant effet de la crainte & de l'admiration qu'avoient inſpirées aux François pour Pépin vingt-ſept années d'un gouvernement, illuſtré par de

brillans exploits, un courage intrépide, des talens supérieurs, une sagesse consommée, & sur-tout par le grand art de manier les esprits, & de les tromper sur sa coupable ambition, en paroissant ne s'occuper que du bonheur du Monarque & de la gloire de la Monarchie. Bien différent en cela de la politique turbulente & souvent sanguinaire des Maires, qui l'avoient précédé, le Duc d'Austrasie crut qu'il lui convenoit de se montrer doux & patient, juste même, dans ce qui ne contrarioit pas ses projets.

Pépin d'Héristal meurt à Jupil. La grandeur de sa maison lui survêquît, pour prendre encore un nouveau lustre ; mais, comme s'il étoit dans la destinée des Souverains de voir échouer leurs volontés dans l'avenir, de nouvelles dispositions renverseront le plan de ce Duc d'Austrasie. Alpaïde avoit donné un fils à Pépin, &, après la mort de ce Maire, elle alla ensevelir sa douleur dans une solitude du Brabant, où elle fonda un Monastère de Religieuses.

Sous le nom d'un Maire de cinq ans, Théobald, l'ambitieuse Pleſtrude se voyoit maitresse des trois Royaumes de Neustrie, de Bourgogne & d'Austrasie. Cependant elle avoit en tête un parti qui pouvoit devenir d'autant plus formidable, qu'il n'étoit plus contenu par l'ascendant de Pépin sur la Nation. Pleſtrude, qui peut-être eut pu prolonger son Règne à l'ombre de ce grand nom, si elle n'eut montré que la sagesse de son époux ; aveuglée sans doute par une constante prospérité, ôsa donner l'essor à sa jalousie contre le fils d'Alpaïde, & par cette imprudence, elle éveilla plus que jamais une faction puissante.

Dédaignant la domination d'une femme, les Neustriens firent entendre leurs murmures. A Dagobert, on montra l'indécence de la tutelle sous laquelle il vivoit : à Charles, la honte qui réjaillissoit sur lui de souffrir que le pouvoir &



Dessiné et Gravé par David.

les hautes dignités de son père reposassent sur la tête d'un enfant.

Avec les richesses de l'Etat, Plectrude avoit encore dans son parti la reconnoissance des créatures de Pépin, qui ne l'avoient point abandonnée. Le Conseil & l'Armée tenoient pour elle ; elle se les attacha assez efficacement pour ôser faire face à l'orage, & le conjurer même par un coup hardi, qui put assurer son repos. Elle craignoit peu Dagobert, mais elle sentoit tout ce que pouvoit contre elle un jeune Prince, tel que Charles, qui sûrement avoit déjà déployé un grand caractère, & qui n'étoit pas fait pour une existence aussi subordonnée, que celle à laquelle il se voyoit condamné. De plus, il entroit dans l'âge des fortes passions ; elle crut devoir s'en saisir, & le confiner dans une obscure retraite.

Plectrude sentit qu'après ce premier pas, il falloit aller en avant, & ne point donner au parti du jeune Roi & des Neustriens, le tems de se fortifier. Sa résolution, aussi prompte qu'intrépide, lui fit mettre sur pied une armée puissante, qu'elle forma de ses partisans, des vassaux de son mari & de ceux de Grimoald ; ce fut ainsi qu'elle marcha au-devant de l'armée Royale. La Forêt de Guise, près de Compiegne, dont depuis elle a pris le nom, étoit voisine du champ-de-bataille. La journée y fut sanglante ; & la victoire se rangea du côté de la justice. Le jeune Maire fut mis en fuite ; ses troupes furent battues par Rainfroi, Général des Neustriens ; & la gloire que recueillit Dagobert dans cette expédition, fut bien propre à réconcilier les François avec la Royauté.

Quel plus beau moment pour rentrer dans tous ses droits, si Dagobert eut connu toute sa force ! Mais l'habitude d'être gouverné, mais l'inexpérience & une timide défiance qu'il eut dû abdiquer, prévalurent contre les hautes qualités qu'il avoit développées dans l'action. Il ne pensa qu'à remplacer le petit-

fils de Pépin, par le Général Rainfroi, qui venoit de rendre à la Nation un service d'éclat; & perdit alors la plus belle occasion que pouvoit désirer un Monarque, pour remonter à sa place. Rainfroi, le nouveau Maire, méritoit beaucoup par sa bravoure; il voulut que Dagobert poursuivît sa victoire. Le jeune Prince ne demandoit qu'à se signaler; & parut ressentir alors les étincelles du beau feu qui avoit animé ses premiers Ayeux. Il harcela les Austrasiens dans leur déroute, & ravagea tout le pays jusqu'à la Meuse.

Plectrude s'apperçut, mais trop tard, que, quelque légère que soit une Nation, quelque versatile qu'elle puisse être dans ses hommages, on n'abuse pas impunément de sa facilité, pour violer tous les principes; que l'ouvrage de grandeur, qu'avoit élevé Pépin, demandoit pour s'affermir & l'appui de son génie & la confiance des peuples. Plectrude n'offroit plus que l'ombre du grand homme, qui avoit subjugué les Grands & les Armées. Si-tôt qu'elle fut vaincue, elle ne parut à la Nation qu'un objet indifférent, ou même odieux. On lui imputa tous les désastres de la Neustrie. « Charles, qui, dans sa retraite, épioit tous les évènemens, » crut trouver, dans ce discrédit de Plectrude, une occasion » de se montrer avec avantage, soit qu'il eut eu le moyen de » corrompre ses Gardes, soit que l'impétuosité de son courage » lui eut fait jour à travers de ceux qui répondoient de sa per» sonne à la Régente, il brisa ses fers, & tout-à-coup vint » se montrer en Austrasie, avec l'audace & tout le feu d'un » lion, qui sort de recouvrer sa liberté & ses forces ».

Ce nouvel Acteur va changer la scène. C'est la vigueur du génie de Pépin; mais l'esprit de Charles Martel aura plus de charme pour séduire les François; son ambition aura le même but, mais bien plus de nerf pour enchaîner ceux qu'il ne pourra séduire. Ami généreux & prodigue, ennemi dur & inflexible,

XL.



CHARLES MARTEL SE SAUVE DE SA PRISON
et raſſemble ſes amis auprès de lui
en 716.

Dessiné par le Jeune *Gravé par David.*

Tom. I.

inflexible, Capitaine adoré de ses soldats, Général audacieux & supérieur à tout danger, il s'ouvrira une route différente de celle de son père; il ira plus loin, en consommant la grandeur de sa Maison. Il dédaignera le titre de Roi; mais concentrant en lui seul toute la puissance de la Monarchie, il voudra ne laisser à son fils, que le choix du Nom pour règner; il ne fera pas souffrir à Plectrude tous les maux qu'il en a reçus; mais, si dans elle il respecte la femme de son père, il saura donner un frein à l'ambition de cette femme, & la mettre hors d'état de lui nuire.

Rainfroy parut à Charles un rival qu'il falloit déplacer. Cependant la fortune ne fut pas aussi rapide dans ses faveurs, que le fut le Duc d'Austrasie dans ses projets. Dagobert venoit de mourir à dix-sept ans, trompant par cette mort prématurée, les espérances qu'il avoit données aux François sa gloire éphémère ne pouvoit faire, sur les peuples, une assez forte impression pour balancer, & encore moins pour effacer l'ascendant des Maires. Cependant Dagobert, ainsi que son Successeur, mérite, dans nos Annales, un rang d'autant plus illustre, que tous deux se montrèrent dignes de commander aux hommes, & qu'abbâtardis, pour ainsi dire, par leur première éducation, & par l'exemple de leurs Prédécesseurs, il leur en coûta plus pour prendre un essor. L'un & l'autre présentent à la postérité des titres authentiques, pour être vengés de la partialité des Écrivains vendus à la seconde Race, qui les ont relégués parmi les Rois *Fainéans*.

Chilpéric II. *EUDES remet le Roi Chilpéric entre les mains de Charles Martel. (Année 719.)*

DAGOBERT laissoit un fils en bas-âge, Thierri, qui, relégué pendant six ans à Chelles, ne sera placé sur le Trône, que lorsque le Maire aura besoin d'un fantôme de Roi. En attendant, Daniel, fils de Childéric, mort en 644 élevé chez les Moines de Chelles, paroîtra sur le Trône, & y développera, en peu d'années, de grandes qualités, que n'aura point émoussées sa première éducation. Le Maire Rainfroy l'appelle, parce qu'il le croit nécessaire à sa fortune, & comme un contre-poids au grand crédit que commençoit à prendre Charles Martel.

Charles, qui doit être la tige d'une nouvelle dynastie de nos Rois, va devenir le mobile de tous les évènemens, l'ame de la Nation & son idole; mais il aura besoin d'un génie supérieur aux disgraces, & assez fort pour maitriser la fortune. Le nouveau Monarque & son Maire Rainfroy ne pouvoient regner en repos, qu'ils n'eussent entièrement abattu deux partis puissans dans Charles Martel & dans Plectrude. Rainfroy commence à mettre dans les intérêts de son Maître, Radbod, Duc des Frisons. Ce Prince s'avance jusqu'à Cologne, pour joindre ensuite l'armée du Roi. Charles, qui veut empêcher la jonction, rassemble autour de lui une jeunesse impatiente de se battre, & présente la bataille au Frison; il paroît que celui-ci avoit déjà joint Chilpéric. Le début de Charles n'est pas heureux: trop peu secondé dans sa valeur, ou par la bravoure, ou par le nombre de ses soldats, il est battu, & forcé de céder le champ-de-bataille à l'armée Royale. Ainsi

XLI.



CHILPÉRIC II.

Roi en 715. Mort en 721.

Dessiné et Gravé par David.

Tom. I.

la fortune sembloit vouloir se déclarer pour la cause des Rois.

La gloire de Pépin, obscurcie dans son fils, par cet échec, la femme de Pépin décréditée dans la Nation.... Quelle position plus favorable pouvoit trouver un descendant de Clovis, pour reprendre, dans la suprême puissance, le patrimoine de ses Ayeux? Mais Rainfroy ne vouloit de la gloire que ce qui pouvoit donner de l'éclat à son administration, & non point en borner l'importance. Plectrude le jugea bien, en essayant de tenter sa cupidité, pour l'engager à s'éloigner de son armée. Elle y réussit, en lui offrant une grande partie de ses Trésors. Radbod & Chilpéric se séparèrent, chacun emportant un riche butin, formé de ce qu'avoit abandonné Plectrude, & de l'énorme contribution à laquelle ils avoient mis la Ville de Cologne, après avoir ravagé jusqu'au Rhin, le pays d'Ardenne. Moment fatal pour Chilpéric, qu'aveugla sa cupidité: faute irréparable, qui lui valut, de la part de quelques Historiens, le surnom *d'Insensé*, mais qui ne pouvoit être qualifié que d'extrême imprudence. Moins docile à l'avis perfide de Rainfroy, & suivant la route que lui traçoit la fortune, il eut vu tomber à la-fois & Charles Martel, & Plectrude & tous les trésors de cette Reine dans sa possession.

Chilpéric fut bien plus malheureux qu'imprudent. Il étoit dans les destinées de la Maison de Pépin de triompher non-seulement de la foiblesse de quelques descendans de Clovis, mais d'abattre les plus forts de ces Princes, & d'éclipser toute leur gloire. Aigri par ses malheurs, irrité du mauvais succès de ses premières armes, Charles ne respiroit qu'une prompte vengeance. Elle s'offrit bientôt; son armée rétablie, ses soldats rassurés, il les mena à la poursuite de Chilpéric, dont le riche butin devoit payer amplement leur fatigue. Le Monarque se trouva surpris auprès de l'Abbaye de Saint-Avelo, entre Limbourg & la Roche en Ardenne; &, voyant la dé-

route d'une portion de ſon armée, il eſt trop heureux d'abandonner une partie de ſes équipages, pour alléger & hâter ſa marche.

Cinq cens aventuriers formoient toute la troupe de Charles. C'étoit cependant avec cette poignée d'hommes qu'il devoit ramener la fortune à ſes drapeaux. La hardieſſe d'un ſoldat Auſtraſien, qui jetta l'épouvante dans les troupes du Roi, valut à Charles une armée entière. Ce Prince eut bien voulu recrûter des ſoldats; mais, après une année écoulée, il ſe trouva dans le même état d'infériorité vis-à-vis de ſon rival. Aſſez ſage pour éviter le combat, s'il ne s'y voyoit forcé, il prit le moment où les deux armées campoient auprès de Cambray, pour demander la paix. Il étoit dur au Monarque, ainſi qu'à ſon Maire, de traiter avec un ſujet qu'il ne voyoit que comme un rébelle. Auſſi Chilpéric exigea-t-il qu'il lui rendit l'Auſtraſie entière, comme l'héritage des deſcendans de Clovis, & qu'il le laiſſât Maître abſolu de lui fixer un ſort. La négociation ne fit qu'aigrir les eſprits; & l'on ſentit qu'une ſi grande querelle & d'auſſi fortes prétentions ne ſe décideroient qu'après bien du ſang répandu. On ne penſa plus qu'à ſe battre.

La force de Charles étoit dans les vœux & dans les ſecours de toute l'Auſtraſie, que la nouvelle victoire avoit rangée de ſon parti. Chilpéric ſe crut trop faible, s'il ne recouroit à des troupes auxiliaires. D'un côté, il fit attaquer le Prince Auſtraſien par les Saxons, tandis que de l'autre il lioit ſa partie avec Eudes, Duc de Gaſcogne & d'Aquitaine. Celui-ci le joignit bientôt. La rencontre des deux armées ſe fit à Vinciac, ou Vinchy, entre Reims & Soiſſons. Le petit nombre l'emporta; Chilpéric & ſon Allié furent complettement battus. Charles les pourſuivit juſqu'à la Loire; & le Duc Gaſcon ſe hâta d'emmener en Aquitaine le Monarque humilié.

XLII.



EUDES REMET LE ROI CHILPERIC II.
à Charles Martel.
en 719.

Dessiné par le Jeune — *Gravé par David.*

Charles, qui regarda le Trône comme vacant par cette retraite, se hâta de donner à Chilpéric un Successeur dans Clotaire IV. Le nouveau Roi, maître, par ce choix, de la Bourgogne & de la Neustrie, n'en est pas plus connu dans nos Annales, qui lui donnent un Regne de dix-sept mois, traîné dans une obscurité profonde, quoiqu'à l'âge de quarante ans. Il ne falloit, à la politique de Charles, qu'un Prince de cette trempe. Duc & Maire d'Austrasie, il étoit fort éloigné de s'y donner un Maître. Sans doute que son ambition se fut satisfaite, s'il eu pu, dans la Neustrie, se passer également d'un Roi, ou faire pour lui-même le dernier pas jusqu'au Trône. Mais il restoit encore, de la renommée du grand Clovis, & du bruit de ses exploits, une de ces dernières ondulations, qui, toutes foibles qu'elles sont, se rendent encore sensibles. Ce fut donc pour Charles une nécessité de respecter l'opinion des François. « Il n'appartient qu'à la politique des Princes, cet art singulier » de suivre une marche & de la rompre tout-à-coup; de » rapprocher ce qu'elle a éloigné; de favoriser ce qu'elle a » proscrit, & de relever, au besoin, les instrumens de leur » ambition. Clotaire mort, Chilpéric, fugitif, devenoit né» cessaire à Charles Martel, pour figurer sur le Trône. Aussi» tôt il prend le parti d'envoyer, au Duc d'Aquitaine, des » Ambassadeurs, pour demander l'ancien Roi de Neustrie. » Des Envoyés d'un Prince tel que Charles, dont le nom » étoit déjà la terreur & l'admiration de l'Europe, pouvoient » prescrire aux têtes couronnées, presque avec autant d'auto» rité que les Ambassadeurs des Romains, dans les beaux jours » de la République. Le Duc Gascon n'eut garde de tergiverser » avec le Duc d'Austrasie; il se hâta de lui renvoyer Chilpéric, » chargé, pour le Maire Charles, de magnifiques présens ».

Chilpéric reçut à son arrivée le sceptre de toute la Monarchie, sous la condition de reconnoître Charles Duc d'Austrasie

& Maire des trois Royaumes. Pleſtrude, du fond de l'Allemagne, pouvoit encore inquiéter ce Prince ; il ordonna donc aux habitans du Danube de la lui rendre ; &, maître une fois de cette femme, qu'il regardoit comme le foyer de la diſcorde & le boute-feu de la guerre, Charles ne s'occupa plus d'intrigues ; mais livré à ſon ardeur martiale, avide de grands évènemens, paſſionné pour la gloire, il voulut, en ſe montrant le libérateur de ſa Patrie, le fléau des Sarraſins, préparer efficacement la grande révolution qu'il méditoit.

Chilpéric, au ſein du repos, ne jouît pas plus de deux années des avantages que lui laiſſoit le Prince Auſtraſien. Il mourut à Noyon, en 721. C'eſt ce Prince, qu'une baſſe adulation pour la Race Carlovingienne, nous préſente comme *Daniel l'Inſenſé.* Mais l'Hiſtoire qui ne juge pas toujours un Prince par ſes ſuccès, verra, dans l'infortuné rival de Charles Martel, un Capitaine brave & actif, que ſes malheurs ne purent décourager ; un politique toujours en haleine, pour balancer le bonheur de Charles par les alliances les mieux combinées ; une triſte victime des évènemens, toujours ſupérieure à la fortune ; & l'Hiſtoire doit le replacer à ſon rang.

Thierri II. (1)

EUDES, au Tombeau de Saint-Oudrille, l'appelle en garantie du ferment que lui avoit fait Cachien. (*Année* 731.)

LE génie de Charles Martel & ſes grands talens pour la guerre, pouvoient bien contenir la jalouſie des Seigneurs de la Nation ; la crainte & l'admiration renverſoient devant lui

(1) Ce Thierri eſt le ſecond du Nom qui ait régné ſur toute la Monarchie, mais il eſt le quatrième qui ait régné en France.

XLIII.



THIERI II.
Roi en 721. Mort en 738.

Dessiné et Gravé par David.

Tom I.

toute barrière, mais elles n'éteignoient point le feu secret des cabales. Aussi le Duc d'Austrasie, toujours dans une espèce de défiance, ne crut pas devoir ôser tout ce que lui dictoit son ambition. Il jugea même qu'il falloit satisfaire les François, en donnant un Successeur au dernier Roi; il le tira de Chelles, ainsi qu'il avoit fait de Chilpéric. Thierri, âgé de sept ans, est placé sur le Trône; il règnera même sur l'Austrasie, ainsi que sur la Neustrie & la Bourgogne. Souverain de fait, il importoit peu à Charles d'accumuler ou de restraindre les titres de son phantôme de Monarque, dont le nom ne servoit qu'à sanctionner ses révoltes. Charles n'avoit plus à craindre le Maire de Neustrie, qu'il avoit contraint d'échanger sa Mairie contre le Comté d'Angers, qui devint la retraite de Rainfroy.

L'Allemagne pouvoit l'inquiéter encore. Il y marche avec activité, précédé de cette réputation éclatante, qui double les forces d'un Héros. Il y range les Suèves & les Bavarois sous son obéissance; il y choisit une femme, Sonichilde, Nièce du Duc de Bavière, pour remplacer celle qu'il venoit de perdre; & tranquillisé par cette heureuse campagne, il se hâte de reparoître en France. Là, trouvant, comme Auguste, sa Patrie en proie aux guerres civiles, par le peu de moyens qu'il avoit encore de s'attacher les soldats & leurs Officiers, il forme un nouveau plan de politique, qui donnera naissance à cette espèce d'Anarchie féodale, qui long-tems offusquera le Trône, & rendra le peuple malheureux.

Clovis, qui devoit au Clergé des Gaules la plupart de ses conquêtes, l'avoit enrichi par reconnoissance. A son exemple, les Gaulois & les François ne crurent pouvoir accumuler trop d'honneurs & de richesses sur des hommes, qui tous les jours leur ouvroient les yeux sur les vérités de la Religion, & qui, par leur vertus éminentes, leur en faisoient chérir & respecter la morale. Les vertus avoient produit les richesses, & déjà

les richesses devenoient, dans cette Race, le fléau des vertus.

Déjà les Conciles gémissoient sur la contagion de l'ambition & de la cupidité, qui pénétroit dans le haut Clergé & chez les Ministres inférieurs; qui déplaçoit les Prélats, des siéges médiocrement dotés, pour les transférer à des siéges d'une plus grande opulence; qui transportoit des Ministres de l'Eglise au milieu des Cours, au risque de leur faire abjurer, dans le manége de l'artifice & de l'intrigue, l'esprit & la sainteté du Sacerdoce. Enfin ces Conciles tonnoient contre l'esprit mercantile & les mœurs dissolues, qui ramenoient une grande partie des Clercs à la licence des Laïcs. Dès-lors les biens du Clergé cessèrent d'être, dans l'opinion, un objet aussi sacré qu'ils l'étoient dans les siècles précédens.

Trop habile & trop actif pour ne pas saisir une position aussi favorable à sa politique, Charles voit avec complaisance le soulevement des Grands contre les richesses des Eglises. Il a bien plus besoin de militaires que de Prêtres. Ceux-ci ne peuvent balancer sa fortune, & ceux-là peuvent l'arrêter dans sa marche. Aussi n'hésite-t-il pas à reprendre sur le Clergé une bonne partie des donations de nos Rois, & à revêtir les Seigneurs de ces dépouilles. La raison d'Etat légitime, à ses yeux, cette profusion abusive. Le succès en est prompt, dans l'empressement des Seigneurs à courir au-devant de son joug.

Il est un autre ressort, qui n'échappe point aux vues profondes de Charles Martel. Trop négligé jusqu'alors, le peuple est à ses yeux un moyen de consolider sa puissance. Le Prince d'Austrasie affoiblit la barrière qui sépare cette Classe, des Nobles, par la conversion des biens allodiaux en *Bénéfices*, par la facilité qu'il donne au peuple de désigner au Prince un héritier pour perpétuer ses dons dans une famille. Autant & plus libéral que les Princes Mérovingiens, il met à profit ses bienfaits, pour l'éclat & la défense de la Couronne. Chaque présent

présent qu'il fait entraîne un service militaire ou domestique, qui donne au Prince un Fidèle ou Vassal. Charles n'en fit point une loi formelle; mais il sût consacrer ce devoir par l'usage; &, à son exemple, les Seigneurs, les Evêques, les Abbés & Abbesses même, eurent leurs Vassaux. Ainsi, par ce moyen nécessaire pour affermir une fortune suspecte & enviée, ce Prince lia fortement à sa cause des Officiers & des soldats, dont il amorçoit, à l'armée ainsi que dans sa Cour, l'avarice & l'ambition. Nous avons cru devoir à nos Lecteurs ce germe d'un nouveau systême, qui bientôt va changer la face de la Monarchie.

Voici Charles Martel dans toute sa force. Aussi verrons-nous qu'il ne mourra point sans avoir avancé son grand ouvrage. Sa puissance ainsi raffermie, il va donner un nouvel aliment à la vivacité françoise, dont il ne faut laisser le feu ni s'évaporer, ni tourner contre lui-même. Une guerre à jamais mémorable va l'immortaliser comme le défenseur de la patrie, & consacrer sa gloire par un surnom, sous lequel il sera connu de la postérité, comme le *marteau* qui pulvérisera les ennemis de la France.

Constantin Copronyme règnoit en Orient, quand après avoir ravagé l'Espagne, dompté l'Afrique, anéanti le Royaume des Visigoths, après plus de trois cens ans d'existence, & fait trembler tout l'Orient, les Sarrasins se précipitèrent comme un torrent sur le Midi de la France, non point en guerriers qui veulent faire un coup-de-main, & se retirer ensuite avec d'amples dépouilles, mais amenant avec eux leurs femmes, leurs enfans & tous leurs effets, comme des hommes puissans, qui se choisissent en maîtres une demeure, dont ils chassent les habitans.... Par-tout la terreur les devance; mais la France entendra le bruit de leurs armes, sans en ressentir la fureur.

Cependant il ne tint pas au Duc d'Aquitaine que ce

Royaume, devenu la proie de ces Barbares, ne passât sous les loix de l'Alcoran. Ce Prince, peut être aussi ambitieux que Charles, mais qui n'avoit à beaucoup près ni la trempe de son génie, ni ses forces militaires, voulut encore se mesurer avec lui, après avoir rompu son traité. A la première hostilité, le Prince François fondit en Aquitaine, ravagea les terres du Duc, le battit lui-même dans deux campagnes. Eudes obéit pour le moment à la fortune qui se déclaroit contre lui, réclama la clémence de ce Prince, & fit sa paix. Le ressentiment de Julien, qui vouloit venger l'honneur de sa femme, d'autres disent de sa fille, dont le Roi des Visigoths avoit abusé lorsqu'il étoit en ambassade chez les Sarrasins, avoit appellé ces brigands en Espagne. D'autres prétendent qu'ils y arrivèrent à la sollicitation des enfans de Vittiza, que Rodrigue avoit supplanté.

Toujours prêt à renouer des intrigues, Eudes avoit cherché un appui dans les Sarrasins, pour se rendre indépendant de Charles. Sa politique en défaut lui donna deux ennemis pour un, par son traité avec Munuza, Gouverneur de Cerdagne. Munuza avoit deux motifs pour traiter avec Eudes. Il étoit mécontent du peu d'égards que les Sarrasins avoient pour les Maures, & de plus, il aimoit la fille d'Eudes, Princesse d'une grande beauté, & il l'obtint par cette alliance. Le Prince d'Austrasie vit de mauvais œil cette ligue avec un Sarrasin, & se disposoit à l'en punir; mais ce Sarrasin lui-même, qui venoit de se révolter contre le Calife, attira sur le Duc d'Aquitaine toutes les forces d'Abdérame; celui-ci réduisit aux abois le rébelle Munuza, qui, de désespoir se précipita du haut d'un rocher. La veuve de cet infortuné fut mise entre les mains d'Abdérame, qui l'envoya au Calife, & sut respecter la beauté & le malheur de la captive.

Abdérame, Emir d'Espagne, pour le Sultan d'Egypte,

XLIV.



EUDES.
au Tombeau de Saint Oudrille,
en 731.

Déssiné par le Jeune. **Tom. I.** *Gravé par David.*

guerrier jeune, ambitieux, s'annonçant par une ardeur & un courage capables des entreprises les plus vastes & les plus pénibles, entra dans l'Aquitaine avec une armée formidable, prétendant bien pénétrer jusqu'au cœur de la France, si-tôt qu'il auroit subjugué cette Province Bientôt Eudes sentit & sa faute & son impuissance. Sa ressource fut de se retrancher dans le Périgord; là, il eut été la victime de sa mauvaise-foi & de ses imprudences, s'il n'eut trouvé dans Charles Martel lui-même une puissante ressource. De son côté, Charles l'avoit poursuivi; toujours foible dans ses moyens, Eudes n'eut pu se dérober à sa colère, si, dans le Duc d'Austrasie, la politique n'eut sagement réprimé la vengeance. Le trait suivant fixera l'opinion de nos Lecteurs sur le Duc d'Aquitaine.

« Voyant Charles à sa poursuite, ce Prince cherchoit par-» tout des appuis. Il avoit reçu la foi d'un Seigneur nommé » Cachieu, sur le tombeau de Saint-Oudrille. Cachieu, qui » trouvoit plus d'avantages à s'attacher au Prince François, » oublia bientôt son serment, & se rangea du parti de Charles. » Transporté de colère, Eudes, ne pouvant se venger sur le » parjure, descend dans le Tombeau du Saint, & l'appelle » en garantie des promesses de Cachieu, comme un Cham-» pion en champ-clos. On pense bien que Saint-Oudrille ne » répondit point à ce défi superstitieux; à moins que, comme » l'ont pensé quelques Historiens du tems, on n'attribue à » l'intérêt que le Saint prit dans cette querelle, une maladie » violente, assez semblable à la rage, qui, peu de jours après, » abrégea les jours du parjure ».

T

Thierri II & interrègne.

CHARLES reçoit une Ambassade du Pape Grégoire III, avec les clefs du Saint-Sépulchre & autres présens. (Année 741).

Tantot ennemi, tantôt allié du Duc d'Austrasie, mais toujours son ennemi secret ou déclaré, le Duc d'Aquitaine perd dans le parallèle avec ce Prince du côté de la politique, de la fortune & de la bonne-foi. Cependant Eudes fut un grand guerrier; &, dans la fameuse journée de Tours, on le vit balancer la valeur de Charles Martel. Deux fois battu par les Sarrasins, il avoit été forcé de se retrancher avec précaution, tandis que ces Barbares saccageoient Bordeaux, pilloient les côtes de l'Océan, traversoient, avec la rapidité & les ravages des flammes, la Gascogne, la Saintonge & le Poitou. Ce fut alors qu'il se jetta dans les bras de Charles, qui trouva l'intérêt de la France & celui de sa gloire à dissimuler avec Eudes, en se joignant à lui, pour repousser les Sarrasins. En s'avançant vers Tours, ces furieux menaçoient de mettre la Ville à feu & à sang, & d'outrager, dans le tombeau de Saint-Martin, un objet cher à la vénération des François.

Instruit de l'audace de ces pillards, Charles arrive en Touraine comme un éclair, pour inspirer la sécurité par sa présence; mais sa marche est ensuite grave & composée. Sa politique est froide & vigilante. Il harangue ses troupes, avec ce ton de dignité, qu'il savoit si bien prendre, quand, dans sa personne il vouloit montrer aux peuples plus que l'image de la Majesté Royale. Il s'empare des portes de Tours, qu'il ordonne de n'ouvrir qu'à ceux qui viendront annoncer la victoire, voulant ôter tout asyle aux lâches. Eudes n'écoute que

ſon impétuoſité pour charger les Sarraſins ; il les attaque par les derrières, jaloux de prévenir le Duc d'Auſtraſie, s'il peut ſe paſſer de lui pour exterminer ces Barbares, &, par cet avantage, de ſe rendre indépendant du François.

De ſon côté, Charles n'eſt d'abord que ſpectateur du combat, dont il veut avoir le premier ſuccès. Si la victoire ſe déclare pour les Sarraſins, ſi le Duc d'Aquitaine ſuccombe, ſi ſes Provinces ſont dévaſtées, Charles ſe voit délivré d'un rival toujours inquiétant; ſeul enſuite, il exterminera les Sarraſins, & ſa gloire n'aura point de concurrent; ſeul il aura délivré la France; & bientôt, après un pareil triomphe, il verra les François enyvrés de la gloire de leur Général, abaiſſer devant lui les barrières du Trône. Ainſi, dans la lenteur affectée de ſa marche, ſe développe le génie ambitieux de ce guerrier.

Mais la valeur intrépide du Duc d'Aquitaine, & plus encore l'avantage qu'au premier choc il prend ſur les Sarraſins, rendent bientôt à Charles toute ſon activité. Impatient de ſe ſignaler dans un ſi beau moment, il s'élance au-devant des Sarraſins ; il parcourt rapidement tous les rangs de ſes ſoldats, il étudie leur aſſurance ; &, dans la ſienne, il leur offre le gage de la victoire : ce n'étoit plus un homme ordinaire, au rapport des Hiſtoriens de cette bataille ; ſon air, qui parut aux François avoir je ne ſais quoi de grand & de ſurnaturel, effaça la première impreſſion de l'air terrible & féroce des Sarraſins. L'armée d'Aquitaine & l'armée Françoiſe n'eurent plus qu'un même plan de combat.

Cependant la victoire ſe balança quatre heures entières entre les deux partis ; mais une nouvelle charge de la part du Duc d'Aquitaine mit en déroute l'arrière-garde des Sarraſins ; un premier carnage des femmes, des enfans & de leurs ſoldats, leurs cris affreux portèrent l'effroi juſqu'à l'extrêmité de cette armée immenſe. Charles marche au-devant d'eux avec ſes

bataillons serrés, que leurs boucliers rendoient impénétrables, renverse & passe au fil de l'épée tout ce qui se présente sur son passage. Abdérame est tué; &, si-tôt que sa mort est connue, le reste de l'armée se débande, laissant toute la campagne jonchée de ses morts. La nuit, qui survient, dérobe à Charles beaucoup de victimes. Trop au fait des ruses de la guerre, pour risquer, en les poursuivant, de tomber dans leurs embuches, il fait retirer ses soldats en bon ordre, l'épée haute; & les retient, pendant la nuit, sévèrement dans leur Camp.

Les Sarrasins, en fuyant, avoient laissé leurs Tentes; Charles & Eudes, qui les croyent cachés, se remettent en bataille à la pointe du jour, & ne quittent leur poste, que quand des espions les avertissent de la désertion totale. Alors Charles permet le pillage du Camp: il fut immense, parce que les Sarrasins avoient abandonné, dans leur fuite, les richesses qu'ils avoient enlevées dans la Gascogne, la Guyenne & le Poitou.

La cabale, ainsi qu'on l'a vu souvent, partagea son hommage entre les deux Généraux; mais la gloire principale de cette mémorable journée est restée à Charles dans l'opinion de la postérité. Il suppléa dans ce jour au nombre, par la valeur, par une exacte discipline, par le bon choix des armes. Ce fut lui, qui véritablement soutint l'Empire François sur le bord de l'abyme, & conserva la Religion Chrétienne dans nos foyers.

Une journée si glorieuse n'avoit pas besoin de nous être transmise avec tout le merveilleux de la fiction. Cependant, écoutons quelques Historiens du tems: ils nous dirons que les Sarrasins perdirent au moins *trois cens soixante & dix mille hommes.* Mais comment tuer autant de monde, dans une armée, qui, jusqu'à la nuit, combat presque toujours de pied-ferme, & qu'on ne poursuit point dans sa fuite? La tradition n'a pas varié sur la perte des soldats François, portée à quinze cens

hommes. Mais la critique plus réfléchie que l'enthousiasme des fades adulateurs de la seconde Race, a jugé, par le poste qu'avoient occupé les Sarrasins, par leur retraite, par les forces qui leur restèrent, que cette armée de Barbares fut au plus de cent mille hommes, dont un peu plus de la moitié périt dans l'action. Sans doute Charles eut pu poursuivre les débris de cette armée, jusqu'en Septimanie, où s'étoient retirés les Sarrasins; mais, s'il étoit dans sa politique de les tenir loin de la France, il n'avoit garde de ruiner entièrement les voisins du Duc d'Aquitaine, Prince, dont il lui importoit de contenir l'ambition, & à qui ce fâcheux voisinage permettoit au loin peu de tentatives.

Le Prince François avoit d'ailleurs bien d'autres ennemis sur les bras; la fortune lui vendoit cher ses faveurs; par-tout il moissonnoit des lauriers; mais nulle part il ne lui fut permis de se reposer à leur ombre. Maître de la campagne contre les Sarrasins, une sédition l'appelle en Bourgogne. Il est vrai qu'il ne fit qu'y paroître; tout y tremble à son nom, tout plie sous son autorité. De nouveaux Gouverneurs remplacent, dans les Places-Fortes, des Gouverneurs infidèles. Mais une grande opération, une expédition digne de son ambition & de son courage, l'attendoit dans la Frise. Le Duc Popon, son tributaire, venoit d'annoncer son indépendance; Charles fait marcher ses forces.

L'attachement de ces peuples à l'idolâtrie donne à cette campagne le caractère de guerre sacrée; le zèle de la Religion s'y confond avec la valeur guerrière. Le Duc de Frise engage témérairement l'action, il y périt, & entraîne avec lui la chûte totale de ses Etats. Les bois sacrés sont dévastés par les flammes, les Idoles sont mises en pièces, les Temples sont renversés; les Villages & les Villes sont au pillage; & Charles ne se retire qu'après avoir entièrement changé les

Loix, le Gouvernement & la Religion de ce Duché, qui ne sera plus qu'une Province de la France.

Tant & de si brillans exploits ne contenoient pas encore les Frontières. Eudes d'Aquitaine venoit de mourir, & l'exemple de ses malheurs sembloit perdu pour ses enfans. Hunault est le seul qui paroisse en scène avec Charles Martel. Une haine héréditaire lui fit chercher l'occasion de se mesurer avec le Prince François, & de s'en rendre indépendant. Charles, à la plus courte apparition, fut bientôt maître du sort de ce Prince imprudent, qui voyant Bordeaux & la Ville de Blayes au pouvoir de l'armée françoise, demanda la paix, & ne l'obtint que sous la condition de tenir désormais ses Etats à foi & hommage de Charles Martel, & des Princes ses enfans. Ici, nulle mention du Roi Thierri; Charles traite en Souverain, auquel il ne manque plus qu'un titre, pour s'asseoir sur le Trône de ses Maîtres.

Si la valeur & les conquêtes pouvoient suppléer au droit de la naissance, Charles avoit dans ses hautes qualités & dans ses exploits, tout ce qui pouvoit légitimer l'hommage d'un peuple libre. En Normandie, il venoit de dissiper un parti formé par une partie du Clergé de France, & que commandoit un Abbé de Fontenelle, aujourd'hui Saint-Vandrille. Cette faction vouloit reprendre à Charles les bénéfices dont il avoit dépouillé le Clergé. L'arrivée de Charles & la mort du Chef mirent bientôt cette petite armée en déroute.

Mais c'étoit au midi de la France, qu'il importoit de frapper les grands coups, & d'entretenir la terreur chez des ennemis irrités de leur humiliation & de leurs pertes dans les campagnes de Tours, & dont les bataillons sembloient renaître comme les têtes de l'Hydre. Trois irruptions, en quatre années consécutives, signalèrent la fureur des Sarrasins, & furent autant de matières de triomphe pour la fortune & la valeur de

de Charles. Cependant il manquera à sa gloire de les avoir entièrement chassés de la France ; ce dernier succès sera réservé à ses enfans.

Thierri meurt pendant ces brillans exploits ; moment bien décisif pour consommer le projet ambitieux de Charles Martel. Thierri fut bientôt oublié ; & la Nation ne s'occupa point du fils qu'il laissa en bas-âge. Cependant Martel hésita devant cette Couronne, qui sembloit s'offrir à sa main ; il ne prit que le titre de Prince ou Duc des François, pensant que cette nouveauté leur feroit naître l'idée de lui offrir le sceptre, & que cette circonspection, qui sembloit solliciter le vœu des peuples, accéléreroit leur hommage. Cinq années se passèrent dans cet interrègne. Peut-être aussi que, comme le Clergé n'avoit pas perdu toute son influence, les murmures de tant d'Eglises, qu'il avoit dépouillées, avoient diminué son parti. Cependant Charles, se concertant avec les Papes dans ses démarches, & sur-tout dans son zèle pour la propagation de la foi catholique, écartoit la flétrissure d'impiété que cherchoient à lui imprimer les mécontens, dans l'intérieur du Royaume.

La politique & la Religion rendoient ce grand homme également intéressant pour les souverains Pontifes. Les Papes avoient besoin d'un puissant secours contre Léon l'Isaurien, ou l'Iconoclaste, qu'ils avoient excomunié pour avoir proscrit le culte des Images ; contre les Lombards, qui, après s'être emparés de Ravenne, menaçoient de se rendre Maîtres de Rome. La renommée désignoit Charles, aux Evêques de Rome, comme le protecteur le plus imposant que put leur offrir l'Europe. Grégoire II l'avoit invoqué contre Luitprand, Roi des Lombards, qui, profitant des troubles que causoit en Italie l'hérésie des Iconoclastes, s'efforçoit d'étendre sa puissance, & fatiguoit les Papes par ses incursions sur leurs domaines. Charles avoit assez d'ennemis, sans se compromettre

XLV.



CHARLES REÇOIT UNE AMBASSADE
Du Pape Grégoire III. avec les Clefs du St. Sepulcre,
en 741.

Dessiné par le Jeune. *Gravé par David.*

CHILDÉRIC III est détrôné, rasé & enfermé dans un Monastère. (Année 750).

Interrègne & Childéric III.

Peu d'époques, telles que celle que nous venons de marquer par la célèbre Ambassade de Grégoire, où la Providence ait paru se jouer plus des projets de la politique des Princes. Grégoire envoye demander la protection de Charles ; & ce Pontife n'est plus, quand les Députés du Prince François arrivent pour traiter de ses intérêts : Charles doit les suivre, pour contenir, par sa présence, le Roi des Lombards, dont il avoit déjà réprimé les vexations par la terreur de ses armes, & la mort arrête ses projets, lorsque prêt à marcher vers Rome, il touche au plus haut période de sa gloire : enfin Léon, lui-même, qui ne respire que la vengeance, & semble ne vouloir faire qu'un tombeau de Rome, du Pontife & de son Siége, meurt dans la même année.

Il a fallu quelquefois bien moins d'évènemens réunis, pour changer tout le systême politique de l'Europe. Que de scènes & de révolutions dans notre siècle, dont, dix années avant la mort du Roi d'Espagne, Charles II, ou peu d'années après celle de l'Empereur, Charles VI, le plus habile politique n'eut point entrevu le germe ! Mais la mort de Charles Martel n'apporte aucun changement à ses ambitieux projets ; & celle de Grégoire III laisse à ses Successeurs une première base solidement établie, sur laquelle ces Pontifes pourront élever leur grandeur temporelle. Déjà frappé des avants-coureurs de la mort, Charles avoit reçu, à Verberie, l'Ambassade de Grégoire, & s'étoit fait devancer à Rome, par de magnifiques présens, tandis qu'un pied dans le tombeau, ce Prince cherchoit à s'immortaliser par les hautes destinées qu'il assuroit à

la Race qui devoit porter son nom, & dont il devenoit le Chef, sans avoir règné lui-même.

De son côté, Rome entrevoyoit, pour le Siége de ses Pontifes, un nouvel ordre de choses, qui pouvoit les placer au rang des têtes couronnées. Rome avoit insensiblement miné l'autorité des Empereurs, aggrandi ses Domaines d'une partie de l'Exarchat, & trouvoit, à la mort de Grégoire, un plan formé d'élever dans ses murs un nouveau Trône, sur les débris de celui des Constantins. Elle n'avoit plus alors qu'une suite de vues à porter sur ce plan magnifique. Ces projets prirent facilement racine dans la politique des Successeurs de Grégoire, & l'Europe vit éclorre cette nouvelle puissance. Une collusion, où chacun de son côté fit taire la justice devant ses passions & ses intérêts, donna des sceptres, & ne mit personne à sa vraie place.

Averti de sa fin, grand & imperturbable, jusque dans ce moment fatal, constant dans ses desseins, voulant avant sa mort jouir en quelque sorte de la grandeur de sa postérité, sûr des Grands de la Nation, qu'il s'étoit attachés par ses bienfaits, & dont il avoit enchaîné l'admiration par la plus brillante carrière, Charles Martel les convoque à Verberie; &, dans cet instant où tout va lui échapper, il réclame leur reconnoissance, pour investir ses enfans de l'autorité suprême, dont la mort alloit le dépouiller. Trop politique, pour s'en fier à l'avenir, il veut leur assurer sous ses yeux les suffrages du François. De part & d'autre, on oublie qu'il existe dans un coin du Royaume un foible rejetton de Clovis; & c'est du patrimoine de ce malheureux enfant, que, sans remord au moins sensible, Charles *conserve* en Maître; & que, dans un enthousiasme, qui plus d'une fois égarera son génie, le François consacre l'usurpation par son suffrage.

Charles avoit eu trois Princes: deux de sa première femme,

XLVI.



Dessiné et Gravé par David.

TOM. I.

Rotrude, & un troisième de la seconde, Sonichilde. Il donna au premier, Carloman, l'Austrasie, l'Allemagne & la Thuringe en principauté; au second, Pépin, la Neustrie, la Bourgogne & la Provence. Grippon, le troisième des enfans, n'a qu'un modique appanage, sans que Charles nous ait laissé pénétrer les motifs de ce partage inégal, qui arma les trois frères, & causa la mort de ce fils presque déshérité. De pareilles dispositions faites & adoptées, sans aucune réclamation sensible, annoncent à quel point Charles Martel avoit subjugué les François.

Au milieu de sa gloire, ce Prince n'étoit pas tranquille à l'égard des déprédations qu'il s'étoit permises sur les biens du Clergé. Il se fait porter à Saint Denis, pour réclamer la protection de l'Apôtre de la France. Peut-être aussi voulut-il, par cet exemple édifiant, se réconcilier le Clergé. Il y pria quelque tems, & se rendit ensuite à Quiersy-sur Oyse, où il termina sa carrière, à l'âge de cinquante ans, dont il règna vingt-cinq sur la France, sans autre titre que celui de Prince des François (1). Grand militaire, profond politique, donnant peu au hasard; à l'épreuve des travaux ainsi que des dangers; humain dans son ambition, dont la route n'offre ni les violences, ni les meurtres, qui, chez les premiers Descendans de Clovis, affligèrent, déshonorèrent même l'humanité, Charles Martel réunit toutes les qualités & les vertus, hors celles du chretien & du sujet fidèles.

Charles, au reste, ne mourut point tout entier. Son génie

(1) La Statue de Charles Martel, placée à Saint-Denis, entre Clovis, fils de Dagobert, & Pépin-le-Bref, à côté du maître Autel, porte en Inscription: *Charles Martel, Roi;* ce qui contredit l'Epitaphe qu'on y lit de ce Prince: *Il aima mieux commander à des Rois, que de l'être lui-même*; qui, ainsi que le précédent titre, se lit en Latin.

lui survécut & passa dans celui de ses enfans, qui devoit porter avec confiance le poids de sa gloire, & y ajouter de nouveaux rayons, en consommant les projets du père. Mais il leur fallut attendre quelques années & une plus forte révolution dans les esprits, pour arriver à ce but.

Charles, dans le partage de ses Etats, avoit jetté dans ses enfans une semence de divisions & de haines, qui éclata bientôt entre les frères. Une retraite volontaire ou forcée ramena Sonichilde en Bavière, auprès de son oncle Odillon, si tôt qu'elle eut perdu son mari. Piquée autant que son fils de le voir dégradé par les dernières dispositions du père, elle n'omit rien pour animer Grippon à la vengeance. Il étoit facile de faire partager son ressentiment à un jeune Prince, aigri par une éducation négligée, sur-tout irrité d'une odieuse préférence, & qu'on nous peint comme un jeune homme violent dans sa colère.

Grippon ne connoît plus les droits du sang, que pour faire respecter les siens. Il s'agite quelque tems dans l'impuissance de ses forces, qui ne lui permet point d'engager une action avec ses frères; mais sa sœur, Hildétrude, qui venoit d'épouser le Duc de Bavière, s'unit à Sonichilde, pour lui former un parti chez les Allemands & les Saxons. Au premier bruit de cette confédération, les deux frères unissent leurs armes, pour faire respecter à Grippon les dernières volontés de son père. Carloman se charge de réprimer les Allemands; les Bataves & les Saxons sont mis en déroute par l'armée des deux frères.

Tant d'échecs ne calment point le dépit de Grippon, & n'amortissent point les feux de sa vengeance. Toujours inquiet, il s'échappe, il marche en Bavière; on le voit ensuite en Aquitaine, soulevant, contre Pépin, le Duc, qui avoit hérité de la haine de ses Auteurs contre la France. Au Duc Eudes

avoit succédé son fils Hunauld, bien digne par l'opiniâtreté de son courage & par son imprudence, de remplacer son père. Hunauld vouloit bien être le tributaire du Roi de France; mais à la mort de Charles, il se crut dégagé de la fidélité qu'il avoit jurée à ses enfans. Pépin & Carloman l'eurent bientôt ramené à son devoir; mais cette paix ne fut pas de longue durée.

Quelle confiance pouvoient prendre les Princes François dans ce Duc, à jamais déshonoré, par la perfidie dont il usa envers Hatton, son frère? En effet, il l'avoit fait venir à sa Cour, pour être à portée de s'unir avec lui d'une amitié plus étroite; &, peu de tems après, il lui avoit fait crever les yeux. Rongé de remords, insupportable à lui-même, il abdique la Couronne en faveur de Vaifre, son fils, & se retire dans l'Isle de Rhé, auprès du tombeau de son père. C'est ce nouveau Duc que Grippon engage dans sa querelle.

Toujours attentif aux démarches de ce Prince fugitif, Pépin se porte en Aquitaine, qu'il trouve presque entièrement révoltée contre lui par les manœuvres de Vaifre & de Grippon; celui-ci, par-tout humilié & repoussé de toute part, croit trouver sa fortune sous un nouveau ciel; il passe les Alpes; mais son caractère violent lui donne dans ce climat de nouveaux ennemis. Un Noble, des habitans du Mont-Jura, le frappe à mort, & lui rend le repos que son caractère n'avoit jamais connu.

Ces fréquentes révoltes, dont la fermentation gagnoit jusqu'aux extrêmités du Royaume, sembloient autant de soupirs des François vers le retour de l'autorité légitime. Pépin n'eut garde de s'y méprendre. Louvoyant, ainsi qu'un habile pilote, dans l'orage, il crut arriver plus sûrement à son but, en feignant quelquefois d'y tourner le dos. Il pensa qu'il devoit faire cesser le seul exemple d'Interrègne qu'eut eu la France,

en montrant à la Nation sur le Trône de Neustrie & de Bourgogne, le fils de Thierri, qui, dans une humble retraite, dans une vie molle & des jours inutiles, s'éloignoit autant de l'espérance de règner, que des qualités & des vertus nécessaires pour faire respecter un Monarque. Il prit le nom de Childéric III.

Ce n'étoit pas le moment pour Pépin de mettre la main sur une Couronne, que son frère aîné, Carloman, pouvoit à bon droit lui contester. Ce nouveau Roi n'étoit qu'un phantôme, que l'on montroit chaque année à l'assemblée du Champ de-Mars, assis sur un Trône, environné de l'armée, ayant le Maire Pépin debout en sa présence. Il y recevoit les présens du peuple, ratifioit les règlemens nouveaux, & alloit s'ensevelir ensuite au fond d'un Palais presqu'inaccessible.

Carloman voulut règner seul sur l'Austrasie, & Pépin n'entreprit pas de le contredire. Nulle trace de Roi, dans le Concile que le Duc d'Austrasie tint à Lestines, en Cambrésis.
Année 74?. Pépin, l'année suivante, en tint un à Soissons, où l'on ne vit point Childéric. Depuis long-tems, le Clergé réclamoit avec chaleur les biens qu'en despote Charles Martel avoit enlevés aux Monastères & aux Eglises. Pépin connoissoit le caractère de son frère, qui, dans le tumulte des armes, & dans le sein même de la victoire, conservoit les mœurs les plus douces, une piété tendre, un grand attrait pour la solitude; &, d'après cette opinion, le Maire de Neustrie envisageoit, dans un avenir très-prochain, une position délicate qui lui rendoit le Clergé & les Seigneurs également nécessaires. Il eut besoin de toute sa prudence, de sa souplesse, d'une politique déliée, pour concilier, dans la restitution des biens ecclésiastiques, les intérêts divers de ces deux Ordres, qui devoient balancer ses destins. Ce fut son ouvrage au Concile de Soissons.

XLVII.



CHILDÉRIC III.
Est Detroné, Rasé et Enfermé dans un Monastere.
en 750.

Dessiné, par le Jeune. *Gravé par David.*

Pendant ce tems-là, Carloman se couvre de gloire dans les Campagnes de Germanie ; il revient triomphant au milieu de son peuple. Mais, tout-à-coup, par une de ces inspirations fortes & entraînantes, qu'on ne définit bien, si on ne les a éprouvées soi-même, Carloman n'apperçoit plus les biens du monde, qu'à la lueur des éternelles vérités. Toute grandeur s'abbaisse à ses yeux devant les espérances du Chrétien ; il remet à ce frère, qu'il n'a cessé de chérir, le sceptre de l'Austrasie, va recevoir ensuite l'habit Religieux des mains du Pape Zacharie ; &, de Rome, va se renfermer au Mont-Cassin, qu'il ne cesse d'édifier par ses vertus.

Carloman, qui ne laisse qu'un fils en bas-âge, & qu'on se gardera bien de produire au grand jour, rend, par sa retraite, Pépin trop puissant, pour que désormais il puisse consentir d'avoir des rivaux. Tout étoit à lui dans l'Etat : l'autorité, les troupes, les trésors du Royaume, & l'affection des peuples. C'étoit pour lui une sorte de patrimoine, qu'il sembloit tenir de la sagesse, de la valeur & des grands services de ses Ancêtres. Il avoit tout, excepté le titre, qui pouvoit légitimer une si grande puissance.

La nécessité d'avoir un Maître eut pu, dans l'Interrègne, abréger à Pépin la route du Trône ; mais, à ce moment, une ombre Royale offroit encore dans le lointain un simulacre de Majesté. C'étoit à l'opinion, à cette maitresse de tant d'évènemens, qu'il appartenoit d'en effacer totalement l'effet. Pépin donna quatre années à la préparer ; auprès du Clergé, par une protection marquée pour les Eglises & ses Ministres ; auprès des Seigneurs, par des récompenses & des libéralités placées à propos ; & parmi le peuple, par cette modestie & cette popularité, qui donnent un charme à la puissance ; sur-tout par cette vigilance attentive sur les besoins du pauvre, qui montre au malheureux une seconde Providence, une sorte de Divinité dans un Prince.

L'opinion ne se formoit pas alors chez un peuple par les écrits ; mais Pépin avoit dans ses créatures de nombreux & d'éloquens Panégyristes, qui sans cesse rapprochoient de la dégradation sensible dans les Descendans de Clovis, une suite d'Ayeux illustres, qui, dans les deux Pépins, le Prince Charles & le Maire de Neustrie, avoit étendu la Monarchie Françoise, l'avoit rendu florissante dans son intérieur, & formidable au-dehors, par les plus éclatantes victoires. On mettoit adroitement en parallèle la grandeur d'ame de ceux-ci & l'espèce d'abrutissement des autres ; d'un côté l'étendue & l'activité du génie, & de l'autre la langueur d'une inertie stupide ; & dans un pareil tableau, le Maire se trouvoit sur la ligne des plus grands Héros, & le Monarque n'avoit plus de l'homme que la figure. Cela ne suffisoit point encore.

Quant Lysandre voulut se faire Roi de Sparte, & écarter les Héraclides, il prétendit, mais sans succès, intéresser à sa cause les Prêtres de Delphes, de Dordonne & d'Ammon. Pépin n'eut pas un besoin moins pressant des Oracles du Siége de Rome, pour arrêter les remords des François, & les soustraire au pouvoir légitime de la Race de Clovis. Le pas étoit délicat. L'Archevêque de Mayence, Boniface, se chargea de le franchir. Il pensa que l'Eglise devoit tout faire pour le Prince de l'Europe, dont elle pouvoit tirer de plus grands avantages. Plus éclairés, de nos jours, nous sentons tout ce qu'un pareil principe entraîneroit d'injustices & de désordres.

Les grandes qualités de Pépin avoient subjugué l'opinion des François. Les vertus de Boniface rendirent tout croyable & tout possible à l'Evêque de Rome. Boniface lui fit demander : *Qui des deux devoit avoir en France le titre de Roi, ou de celui qui le portoit encore, ou plutôt le traînoit dans l'imbécillité & la fainéantise, ou d'un Prince, qui, sans ce titre, exerçoit glorieusement toute l'autorité d'un Monarque, honoroit le Trône par ses exploits, & réunissoit dans un dégre éminent,*

l'estime, la confiance & le suffrage de la Nation ? La réponse de Zacharie adjugea la Couronne à Pépin, & délivra les François de leur serment de fidélité à la Race de Clovis. Si d'après cet acte d'une autorité, jusqu'alors inouie, les Papes s'attribuent dans la suite le droit de disposer des Royaumes, ne faudra-t-il en accuser que leur ambition ; & les Princes, à l'aspect de leur Couronne, oublieront-ils la main dont le Chef de leur Race a voulu la recevoir ?

« Le malheureux Childéric n'est plus, d'après ce foudroyant » arrêt, qu'un personnage étranger au Trône & à la Nation. » Pépin peut lui dire ce que disoit Iphicrate à un Athénien de » la plus grande naissance : *Vous êtes le dernier de votre Race,* » *& me voici le premier de la mienne* ! Au moment où Pépin » fut élu par la Nation ; &, pour première inauguration, » porté sur le Pavois ; Childéric, amené dans l'Assemblée, » est dépouillé de sa chevelure, ainsi que des ornemens de la » Royauté, & relégué dans le Monastère de Sithieu, aujour-» d'hui Saint-Bertin. Son fils, Thierri, qui ne doit plus repa-» roître, est envoyé à l'Abbaye de Fontenelle ; & le tombeau, » qu'avoit creusé pendant plus d'un siècle la politique des » Pépins, se ferme à jamais sur ces Royales victimes ».

Tableau instructif pour les Princes : ils y verront un plus grand Maître que tous les Rois : l'Opinion, déjà puissante sur nos premiers Pères ; qui, sans réclamation, sans guerres civiles, sans une goutte de sang répandu, détermina la chûte des derniers rejettons de Clovis, à mesure que leur corruption & leur nonchalance dégradèrent leurs personnes ; sans que l'autorité perdit rien de sa vigueur, & le Trône de sa Majesté, dans les idées de la Nation.

Fin du Tome Premier.

TABLE CHRONOLOGIQUE
DES FIGURES DE L'HISTOIRE DE FRANCE,
Qui composent le premier Volume.

PREMIERE RACE.

Nota. Les Chiffres qui précédent le nom de chaque Sujet & Portrait indiquent l'année selon l'ordre des Règnes, & celui qui les suit annonce la page où ils doivent être placés.

Années PLANCHE I.

417 ELECTION de Pharamond *porté sur son Bouclier par ses Soldats.* Page 8

PLANCHE II.

446 Clodion *au lit de la mort partage son Royaume entre ses trois fils.* 14

PLANCHE III.

419 Mérovée *accepte le titre de Roi.* 18

PLANCHE IV.

465 Childéric, *fils de Mérovée, reçoit le message de Guyemans.* 22

PLANCHE V.

481 Clovis, fils de Childéric, premier Roi Chrétien, né en 446, Roi en 481, mort en 511. 24

PLANCHE VI.

496 *Baptême de Clovis.* 26

PLANCHE VII.

507 *Bataille de Vouillé, où Clovis tue Alaric de sa main.* 32

PLANCHE VIII.

511 *Concile d'Orléans.* 36

Années. PLANCHE IX.

511 *Les quatre fils de Clovis tirent au sort leur part du Royaume.* Page 38

PLANCHE X.

511 Childebert, fils de Clovis, né en 497, Roi en 511, mort en 558. 40

PLANCHE XI.

534 *Clotaire & Childebert massacrent les enfans de Clodomir.* 42

PLANCHE XII.

558 Clotaire, frère de Childebert, né en 500, Roi en 558, mort en 561. 44

PLANCHE XIII.

561 *Chramne, sa femme & ses enfans sont brûlés.* 50

PLANCHE XIV.

561 Chérebert, fils de Clotaire, né en 521, Roi en 561, mort en 570. 52

PLANCHE XV.

566 *Chérebert fait mettre sur un charriot d'épines, Héraclius, nommé Evêque de Saintes, & le fait condamner à l'exil.* 54

PLANCHE XVI.

570 Chilpéric, frère de Chérebert, né en 441, Roi en 570, mort en 584. 56

PLANCHE XVII.

576 *Gondebaud, Seigneur Austrasien, sauve le jeune Roi Childebert.* 60

PLANCHE XVIII.

580 *Frédégonde fait dépouiller Clovis de ses habits, & lui fait donner un vêtement ignoble.* 66

PLANCHE XIX.

584 Clotaire II, fils de Chilpéric, né en 584, Roi en 584, mort en 628. 68

Années. PLANCHE XX.

586 *Prétextat, Evêque de Rouen, est assassiné près de l'Autel de son Eglise, par ordre de Frédégonde.* Page 72

PLANCHE XXI.

613 *Brunehaut est promenée dans le Camp sur un chameau, & s'y voit accablé des injures des Soldats.* 76

PLANCHE XXII.

628 Dagobert II, fils de Clotaire II, né en 604, Roi en 628, mort en 644. 78

PLANCHE XXIII.

631 *Ambassade vers Samon, Roi des Esclavons.* 84

PLANCHE XXIV.

635 *Judicael, Roi des Bretons, vient avec Saint-Eloy trouver Dagobert, à Clichy.* 86

PLANCHE XXV.

644 Clovis II, fils de Dagobert, né en 633, Roi en 644, mort en 662. 90

PLANCHE XXVI.

652 *Le Maire Grimoald fait tondre le petit Dagobert, & l'envoye dans un Monastère d'Irlande.* 91

PLANCHE XXVII.

662 Clotaire III, fils de Clovis II, né en 650; Roi en 662, mort en 670. 96

PLANCHE XXVIII.

665 *La Reine Bathilde est obligee de se retirer de la Cour; elle se rend Religieuse.* 100

PLANCHE XXIX.

670 Chidéric II, frère de Clotaire III, né en 651, Roi en 670, mort en 673. 102

PLANCHE XXX.

673 *Childéric II est assassiné par Bodillon, qu'il avoit déshonoré, en lui faisant subir le châtiment d'un Serf,* 104

Années. PLANCHE XXXI.

673 Thierri, frère de Childéric II, né en 652, Roi en 673, mort en 690. Page 106

PLANCHE XXXII.

678 *Un Concile Provincial condamne Léger, Evêque d'Autun, & ordonne qu'en signe de dégradation, on lui déchire sa Robe.* 110

PLANCHE XXXIII.

687 *Pépin d'Héristal se rend Maître du Roi Thierri, à Paris.* 116

PLANCHE XXXIV.

687 *Pépin d'Héristal tient le Champ-de-Mars, auquel il fait présider le Roi.* 122

PLANCHE XXXV.

690 Clovis III, fils de Thierri, né en 680, Roi en 690, mort en 694. 124

PLANCHE XXXVI.

692 *Assemblée des Etats-Généraux du Royaume, à Valenciennes.* 126

PLANCHE XXXVII.

694 Childebert II, frère de Clovis III, né en 682, Roi en 694, mort en 711. 128

PLANCHE XXXVIII.

708 *Saint Lambert, massacré à Liége, par Dodon.* 132

PLANCHE XXXIX.

711 Dagobert II, fils de Childebert II, né en 700, Roi en 711, mort en 715. 134

PLANCHE LX.

715 *Charles Martel se sauve de sa prison, & rassemble ses amis auprès de lui.* 136

PLANCHE XLI.

715 Chilpéric II, fils de Childéric II, Roi en 715, mort en 721. 138

Années. PLANCHE XLII.
719 *Eudes remet le Roi Chilpéric entre les mains de Charles Martel.* Page 140
PLANCHE XLIII.
721 Thierri II, fils de Dagobert II, né en 715, Roi en 721, mort en 738. 142
PLANCHE XLIV.
731 *Eudes au Tombeau de Saint-Oudrille, l'appelle en garantie du serment que lui avoit fait Cachieu.* 147
PLANCHE XLV.
741 *Charles reçoit une Ambassade du Pape Grégoire III, avec les Clefs du Saint-Sépulchre & autres présens.* 154
PLANCHE XLVI.
743 Childéric III, fils de Chilpéric II, Roi en 743, détrôné en 750. 156
PLANCHE XLVII.
750 *Childéric III est détrôné, rasé & enfermé dans un Monastère.* 161

Fin de la Table Chronologique de la première Race, dite des Mérovingiens, qui a duré 335 *ans, depuis l'an* 417 *jusqu'à* 752.